

JUNKPAGE

LE JOURNAL QUI NÉGOCIE LES VIRAGES



Numéro 07
NOVEMBRE 2013
Gratuit

PESSAC-LÉOGNAN

Berceau des Grands Vins de Bordeaux

Les Châteaux vous accueillent :

MÉRIGNAC 33700

- 1 Château Luchey-Halde - 17, av. du Maréchal Joffre
☎ 05 56 45 97 19
- 2 Château Picque Caillou - 93, av. Pierre Mendès-France
☎ 05 56 47 37 98

PESSAC 33600

- 3 Château Haut-Bacalan - 56, rue du Domaine de Bacalan
☎ 05 57 24 51 23
- 4 Château Pape Clément *Cru Classé de Graves* - 216, av. du Dr Nancel-Pénard
☎ 05 57 26 38 38

CANEJAN 33610

- 5 Château de Rouillac - 12, chemin du 20 août 1949
☎ 05 57 12 84 63
- 6 Château Seguin - Chemin de la House
☎ 05 56 75 02 43

VILLENAVE D'ORNON 33140

- 7 Château Couhins *Cru Classé de Graves* - Chemin de la Gravette
☎ 05 56 30 77 61

CADAUJAC 33140

- 8 Château Bardins - Chemin de la Matole
☎ 05 56 30 78 01 / 06 71 38 88 82
- 9 Château Baulos-Charmes - 655, rue Laroche
☎ 06 85 12 78 13
- 10 Château Bouscaut *Cru Classé de Graves* - 1477, av. de Toulouse
☎ 05 57 83 12 20
- 11 Château Jaulien - 157, route de la Morelle
☎ 06 65 62 67 28

LÉOGNAN 33850

- 12 Château Brown - Allée John Lewis Brown
☎ 05 56 87 08 10
- 13 Château Carbonnieux *Cru Classé de Graves* - Chemin de Peyssardet
☎ 05 57 96 56 20
- 14 Château de France - 98, av. de Mont-de-Marsan
☎ 05 56 64 75 39
- 15 Domaine de Grandmaison - 182, av. de la Duragne
☎ 05 56 64 75 37
- 16 Château Hannetot - 188, Avenue de la Duragne
☎ 06 11 91 52 21
- 17 Château Haut Bergey - 69 cours Gambetta
☎ 05 56 64 05 22
- 18 Château Haut-Lagrange - 89, av. de La Brède (RD 109)
☎ 05 56 64 09 93
- 19 Château Haut-Plantade - 19, chemin du Bergey
☎ 06 03 01 15 34
- 20 Château Larrivet-Haut-Brion - 84, route de Cadaujac
☎ 05 56 64 75 51
- 21 Château Léognan - 88, chemin du Barp
☎ 05 56 64 14 96
- 22 Château La Louvière - 149, av. de Cadaujac
☎ 05 56 64 75 87
- 23 Château Mancèdre - Lieu-dit Bonois
☎ 06 12 35 40 41
- 24 Domaine de Merlet - 140, av. de Cadaujac
☎ 06 82 85 31 40
- 25 Château Olivier - *Cru Classé de Graves* - 175, av. de Bordeaux
☎ 05 56 64 73 31
- 26 Château le Sartre - 78, Chemin du Sartre
☎ 05 56 64 08 78

MARTILLAC 33650

- 27 Château Ferran - Route de Lartigue
☎ 09 77 64 23 11 / 06 07 41 86 00
- 28 Château La Garde - 1, chemin de la Tour
☎ 06 70 09 63 26
- 29 Château Haut-Nouchet - 3, chemin de la Tour
☎ 06 48 70 10 87 / 06 89 72 79 41
- 30 Château Lafargue - 5, impasse de Domy
☎ 05 56 72 72 30
- 31 Château Latour-Martillac *Cru Classé de Graves* - Chemin de la Tour
☎ 05 57 97 71 11
- 32 Château Mirebeau - 35, route de Mirebeau
☎ 05 56 72 61 76 / 06 80 10 19 70
- 33 Château de Rochemorin - Chemin de Carosse
☎ 05 56 64 75 87
- 34 Château Roche-Lalande - Chemin la Roche
☎ 06 800 823 03 / 06 12 95 61 16
- 35 Domaine de La Solitude - 10, route de la Solitude
☎ 05 56 72 74 74

SAINT-MÉDARD D'EYRANS 33650

- 36 Château Le Bruilleau - 12, chemin du Bruilleau
☎ 05 56 72 70 45 / 06 87 82 97 42
- 37 Château d'Eyrans - 8, Chemin du Château
☎ 05 56 65 51 59
- 38 Domaine du Pontet - 11, chemin de Manant
☎ 05 56 72 62 39 / 06 11 01 53 08

WEEK-END PORTES OUVERTES 2013

7 et 8 décembre de 10h00 à 18h00

INFORMATION

Tél. 05 56 00 21 90

06 65 44 87 10

www.pessac-leognan.com



Sommaire

4 EN VRAC

6 LA VIE DES AUTRES

8 SONO TONNE

GRAND BAZAR MUSICAL
FESTIVAL PRIMAVERA À BORDEAUX
AGNES OBEL
AVISHAI COHEN

16 EXHIB

DEUX EXPOSITIONS AU FRAC AQUITAINE
PIERRE LABAT À L'ARTOTHÈQUE DE PESSAC
CLAUDE LÉVÊQUE CHEZ MAGREZ
DANS LES GALERIES

20 SUR LES PLANCHES

NOVART

24 CLAP

28 LIBER

RITOURNELLES
ÉDITIONS MIROBOLE

32 DÉAMBULATION

AMI, ENTENDS-TU ?

34 BUILDING DIALOGUE

36 NATURE URBAINE

« CONSTRUIRE EN SÉRIE » À PESSAC
GREEN-WASHING

38 MATIÈRES & PIXELS

RIVERSIDE PRESS

40 CUISINES ET DÉPENDANCES

WINEMAKER ZOULOU À ARSAC
RESTAURANT CHEZ ELVIS

44 CONVERSATION

FRANK MARGERIN

46 TRIBU

Prochain numéro :

Double le 2 décembre

JUNKPAGE N°7

Claude Lévêque « Mon repos au Château », 2013

à l'Institut Culturel Bernard Magrez.

Citroën Traction retournée, guirlande d'ampoules /

Diffusion sonore : tempo de batterie et ligne de basse /

Conception sonore en collaboration avec Alexis Raverdy

Courtesy the artist and Kamel Mennour, Paris. Collection Bernard Magrez. Photo : Franck Tallon.

Suivez **JUNKPAGE** en ligne
journaljunkpage.tumblr.com



Cimetière à Pessac - Pessac, Guedeloupe, DR

INFRA ORDINAIRE par Ulrich

NÉCROPOLITAIN

« Le jour des morts, je cours, je vole, je vais infatigablement, de nécropole en nécropole, de pierre tombale en monument », chantait le grand Georges, fin connaisseur des mœurs de ses contemporains.

En ce mois de novembre, nous serons nombreux à fêter nos morts ; plus de la moitié des Français iront cette année encore dans ces espaces urbains que sont les cimetières. Étonnant, non ? Dans une époque où règne l'usage de la règle à calcul, il reste curieux de voir que ces lieux échappent à la question de la rentabilité foncière. À l'heure où le mètre carré du centre-ville exclut certains de nos contemporains vivants, comment se fait-il que nous consommions encore de l'espace pour les morts ? Disons-le plus brutalement : existe-t-il encore de la place pour les morts dans les villes ?

Certes, le développement de la crémation gagne du terrain, et quelques parcs-cimetières se développent pour des trépassés qui, comme les vivants, se périurbanisent. Même dans le choix de la dernière demeure, les hiérarchies et les divisions sociales trouvent à s'exprimer. Mais, surtout, la Toussaint reste ce jour-hommage, institué et ritualisé, qui marque un moment de solidarité de l'ensemble du corps social. Mieux, il est là pour nous rappeler que les vivants et les morts appartiennent au même monde, à la même histoire, au même groupe social ou à la même parenté ou communauté. En cela, les espaces des morts ne sont pas des « espaces morts ». Mieux encore, ils sont indispensables aux vivants ! Ce sont les espaces de la trace, du souvenir, d'une indispensable présentification de l'absence. Sans la trace matérielle, le tombeau, le monument, c'est le mort lui-même qui disparaît. « Détraqué » ne signifie-t-il pas étymologiquement « dépourvu de traces » ? D'où la nécessité de ces lieux-traces échappant aux règles de l'usage marchand du sol urbain. Des lieux réellement occupés qui viennent nous rappeler l'irréductible et nécessaire dimension symbolique de la vie sociale. Par-delà toutes les volontés rationalisatrices et gestionnaires, la cohabitation des vivants et des morts demeure. Le cimetière est donc tout autre chose qu'un espace vide et sans vie. C'est aussi un lieu urbain et un paysage, un lieu arboré accueillant quelques hectares de nature en ville, un refuge pour les papillons, les oiseaux... Un lieu à faible empreinte écologique, pour le dire dans le langage techno urbain rénové. C'est aussi un lieu de sociabilité, de lecture, de promenade, de rencontre et parfois même de balade touristique. Il est héritage culturel au sens plein : patrimonial, artistique et social. Il est un lieu urbain. Cela bien sûr à la condition qu'il soit entretenu. À ce titre, il conviendra sans doute que nos urbains urbanistes et nos édiles réfléchissent aux diverses manières de faire que celui-ci trouve sa place dans le dessein métropolitain. Si on rappelle que la cohabitation des vivants et des morts est une dimension essentielle de la vie, si l'on se souvient que les origines de nos fondations urbaines sont, comme l'a rappelé l'historien Lewis Mumford, celles de la Nécropolis : le cimetière ne peut être un angle mort des politiques urbaines. Disons-le sans concession...

Et c'est ainsi que la métropole est aussi NÉCROPOLE !

JUNKPAGE est une publication d'Évidence Éditions ; SARL au capital de 1 000 euros, 40, rue de Cheverus, 33 000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux, evidence.editions@gmail.com
Directeur de publication : **Vincent Filet**, vincent.filet@junkpage.fr / Rédactrice en chef : **Clémence Blochet**, clemenceblochet@gmail.com, redac.chef@junkpage.fr, 06 27 54 14 41 / Direction artistique & design : **Franck Tallon**, contact@franktallon.com Ont collaboré à ce numéro : **Didier Arnaudet**, **Lucie Babaud**, **Lisa Beljen**, **Sandrine Bouchet**, **Marc Camille**, **Olivier Chadoin**, **Hubert Chaperon** (en association avec **Chahuts**), **Arnaud d'Armagnac**, **France Debès**, **Marine Decremps**, **Audrey Dejoue Rospabe**, **Tiphaine Deraison**, **Julien Duché**, **Glovesmore**, **Elsa Gribinski**, **Guillaume Guardath**, **Sébastien Jounel**, **Stanislas Kazal**, **Guillaume Laidain**, **Alex Masson**, **Sophie Poirier**, **Joël Raffier**, **Aurélien Ramos**, **Gilles-Christian Rethoré**, **Moanna Rosier**, **José Ruiz**, **Nicolas Trespallé**, **Nathalie Troquereau**, **Pégase Ytar**. Correction : **Laurence Cénédèse**, laurence.cenedese@sfr.fr / Publicité : publicite@junkpage.fr, 06 43 92 21 93 / Administration : **Marie Baudry**, administration@junkpage.fr

Impression : Roularta Printing, Roeselare (Belgique), roulartaprinting.be. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / Dépôt légal à parution - ISSN : en cours - OJD en cours

L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.



LES NOUVELLES RÈGLES DU JEU

Lassés des soirées télé passives ? Fatigués des pauses déjeuner insipides ? Joueur dans l'âme, bordelais depuis deux ans, Jérémie Moulin a créé un service de location de jeux avec livraison verte sur Bordeaux. Baptisé Moulin à jeux, ce nouveau concept s'adresse aussi bien aux particuliers qu'aux professionnels. Les règles ? Aller sur le site du Moulin, choisir son ou ses jeux. À partir de 10 euros – pour une soirée –, votre commande est ensuite livrée en trottinette électrique du lundi au vendredi, de 12 h à 20 h. C'est de l'impossibilité de trouver un local qu'est née cette initiative. La trottinette a été achetée grâce au *crowdfunding* et livre sur les quartiers suivants : Chartrons, Jardin-Public, Fondaudège, hypercentre, Saint-Bruno, Mériadeck, Capucins, Saint-Michel, Victoire et Saint-Genès. www.moulinajeux.fr



CULTUREL PAR NATURE

En novembre, l'Institut Culturel Bernard Magrez et le CAPC vous donnent rendez-vous avec des invités prestigieux. Pour Les Nuits du savoir, Bernard Magrez accueillera Edgar Morin. Ce coconstructiviste, penseur, sociologue sera l'invité de l'institut le 13 novembre. Dans le cadre du programme de conférence « Penser... pour voir », le CAPC accueillera Judith Butler le 20 novembre. Philosophe politique, féministe et professeure à Berkeley University, elle présentera « Vulnérabilité et résistance : vers un nouveau corps politique ».

Les Nuits du savoir, le 13 novembre, Institut Culturel Bernard Magrez, Bordeaux. www.institut-bernard-magrez.com

« Penser... pour voir », le 20 novembre, CAPC, Bordeaux. www.capc-bordeaux.fr



PETITES FOULÉES POUR GRANDES RENCONTRES

Pour ce qui aurait dû être la 3^e édition des Foulées littéraires, la ville de Lormont propose « Dans la foulée ». Ce salon, qui a pour vocation de mettre en regard les pratiques culturelles et physiques, se voit réduit pour cause d'année électorale. Sur deux jours – les 29 et 30 novembre –, sportifs, auteurs, journalistes, artistes, libraires et éditeurs pourront tout de même se retrouver autour de valeurs telles que le partage, l'effort collectif et la performance. Le 29 novembre à 20 h, l'université populaire des Hauts-de-Garonne recevra Jean-Pierre Papin pour une conférence intitulée « Une vie d'engagement ». Aussi invités, Renaud Borderie – auteur de *Rencontres sportives à Lormont* – et Nelson Monfort, qui fera l'honneur de venir présenter son recueil *Sport : mes héros et légendes*.

Les Foulées littéraires, les 29 et 30 novembre, pôle culturel et sportif du Bois Fleuri, Lormont. www.lesfouleeslitteraires.com et www.lormont.fr

EXPO À SON PIED



Un an après son passage à l'Atelier Richelieu de Paris, l'exposition « La chaussure, une passion française » fait ses premiers

pas à Bordeaux. Jouissant d'une notoriété assise sur l'Hexagone et au-delà, cette rétrospective retrace 150 ans d'histoire. Initiée par la Fédération française de la chaussure, l'exposition a imaginé une scénographie chronologique faisant appel aux sens : il sera possible de toucher les différentes matières utilisées au fil du temps et de manipuler les souliers. De l'idée à la confection, tous les pans de l'élaboration seront abordés dans différents espaces : la fabrication, le labo, la chaussure de métier, les modes urbaines, le bal des ballerines, le théâtre des créateurs...

« La chaussure, une passion française », jusqu'au 7 novembre, Espace Saint-Rémi, Bordeaux. www.chaussuredefrance.com



Un peu de culture physique ! Chaque mois une discipline sportive abordée en 1 minute chrono.

CHRONO par Guillaume Gwarddeath EN GARDE !

C'est un sport au parfum d'ancien temps, qui évoque le gymnase d'avant-guerre, la corde à sauter, les justaucorps et la fine moustache arborée par les athlètes. La savate est l'autre nom de la boxe française. Dans l'imaginaire populaire, la discipline renvoie à des scènes vues dans *Les Brigades du Tigre*, ou à des vignettes des aventures de Tintin. Au gymnase Barbey, les membres du Burdigala Savate Club s'entraînent deux fois par semaine à cette escrime des pieds et des poings. Philippe, un des coaches, ne prend pas de gants pour l'affirmer : « C'est la plus belle des boxes, et tout aussi efficace que n'importe quel autre sport de percussion. » Les pratiquants s'appellent les tireurs, autre héritage de l'escrime, et leurs objectifs peuvent de prime abord paraître désarmants de simplicité : je touche avant d'être touché, je touche et je ne suis pas touché, je ne suis pas touché et je touche. La mise en action de cette théorie est une autre paire de manches. Le cardio est élevé. Les membres supérieurs combinent directs, crochets, uppercuts et swings. Les jambes fouettent sur les côtés, chassent en piston ou s'étendent en revers pour amener la semelle à gifler l'adversaire. Savateurs et savateuses travaillent leur précision, leurs déplacements, feintes et parades, et la variété de leurs enchaînements. Si quelques-uns s'affrontent en combat, qui peut aller jusqu'au KO, la majorité pratique l'assaut, « jugé sur la technique, la touche et le contrôle de la puissance ». Avec un je-ne-sais-quoi de classe en sus.

Les entraînements du **Burdigala Savate Club** ont lieu au gymnase Barbey, Bordeaux. Tous les mardis et jeudis de 19 h à 20 h 30.

MÉDIA & THE CITY



My Saga continue ! Alors que « MyGlobalBordeaux » a fêté son premier anniversaire en août, Isabelle Camus a dévoilé début octobre « MyCityMedia ». Cette nouvelle appellation bordelaise portera et chapeautera trois branches de l'activité journalistique : « MyGlobalBordeaux », « MyCitySecret » et « MyCityBlog ». Sur le site d'info pure, une enquête reprenant le modèle du médium

Rue 89, réalisée par un journaliste, sera disponible pour 2 euros. Ce sont les internautes qui en éliront le sujet. Bientôt en ligne, « MyCitySecret » prendra un ton plus féminin et « MyCityBlog » se fera plate-forme de blogs. Guid du modèle économique ? Isabelle Camus et ses collaborateurs souhaitent développer un service de création de sites internet et miser sur la publicité. Par ailleurs, installé à la pépinière écocreative des Chartrons, le site est alimenté grâce à une trentaine de collaborateurs, tous bénévoles.

MyCityMedia, 9, rue André-Darbon, Bordeaux. www.mycitymedia.fr | myglobalbordeaux.com

PLACE À LA CRÉA

Deux rendez-vous pour les amateurs d'art créatif. Au Bouscat d'abord, avec le Salon de la création. Du 14 au 18 novembre, les créateurs de la région exposent leurs pièces à l'Ermitage-Compostelle. Au Hangar 14 de Bordeaux aura lieu le Salon des créateurs et des ateliers d'art du 15 au 17 novembre. Au programme, séries limitées, accessoires rares et surtout des rencontres privilégiées avec les créateurs.

Salon de la création, du 14 au 18 novembre, Ermitage-Compostelle, Le Bouscat. www.mairie-le-bouscat.fr

Salon des créateurs et des ateliers d'art, du 15 au 17 novembre, Hangar 14, Bordeaux. salon-ateliersdart.com



DES LAURIERS POUR DARWIN

Créé en 2001, le prix du Projet citoyen récompense les démarches sensibilisées par l'urbanité, le paysage, l'aménagement et l'architecture. Le lauréat 2013 ? L'écosystème bordelais Darwin. Devant 23 équipes en lice, c'est le projet des architectes Olivier Martin et Virginie Gravière, porté par le groupe Évolution, qui a été distingué par l'Union nationale des syndicats français d'architectes. Une dynamique de mutualisation des moyens, une mixité, une inscription vers la transition écologique qui séduisent. www.darwin-ecosysteme.fr

DES LISTES ET DES LECTEURS !

Pour ne pas faire d'une avance un retard, on pense d'ores et déjà à s'inscrire sur les listes électorales, si ce n'est pas fait ! Nous avons jusqu'au 31 décembre pour agir... Alors on se munit du formulaire rempli (à trouver en mairie), d'une pièce d'identité valide et d'un justificatif de domicile de moins de trois mois établi à votre nom, et on se présente à la mairie. Trop occupé ? Qu'à cela ne tienne, envoyez-les !

Inscriptions pour les élections municipales jusqu'au 31 décembre, dans vos mairies.

DES POMMES, DES POIRES... ET DES LIVRES !

On connaissait les paniers garnis, les paniers de légumes, les paniers de saison, les Amap... La mode est au panier, la culture s'y met ! On découvre aujourd'hui dans la région le panier Escarcelle ! Pour 150 euros par an, les adhérents reçoivent trois paniers contenant : trois livres adultes, trois albums enfants, deux places de concert, deux CD et des tickets de cinéma à prix réduit. Le but est le même que pour les patates : favoriser les circuits courts et permettre un accès simple à la culture locale.

Renseignements au : 05 59 82 93 97.



© CPR Pictures

UNE BOMBE POUR LA RÉVOLUTION

Dans le cadre d'Octobre rose – un mois consacré à la lutte contre le cancer du sein – l'artiste pochoiriste français Jef Aérosol a contribué à la « Révolution rose » de l'association Keep A Breast. Pour l'occasion, il a réalisé une fresque sur le mur du CHU Pellegrin, donnant sur la place Amélie-Rabail-Léon. Monumentale, cette création représente le visage d'une jeune fille aux traits poupins tenant un globe entre ses mains. Bordeaux ose le street art comme médium de sensibilisation !

www.keep-a-breast.org



© Thomas Sanson

MDA QUAND C'EST PAS LOL

Initié en 2003, le projet de Maison départementale des adolescents de la Gironde a été inauguré en octobre dernier. Porté par l'association Renovation, le Centre hospitalier universitaire de Bordeaux et l'Union départementale des associations familiales, le dispositif de MDA a pour vocation de favoriser l'accès aux soins pour les adolescents en souffrance psychique, physique et sociale, depuis 1999. Pour cela, la structure dispose d'une équipe pluridisciplinaire qui accueille et oriente les jeunes de 11 à 25 ans, mais aussi les familles ou les professionnels. Installé à la place du Cija, rue Duffour-Dubergier, la maison est au cœur de la ville. Anonyme et gratuit, l'espace est ouvert toute l'année du lundi au vendredi de 13 h à 18 h, et un samedi sur deux de 13 h à 17 h. En outre, des antennes sont en cours de création dans le Médoc, le Blayais, le Libournais, le bassin d'Arcachon et le Sud-Gironde.

Maison départementale des adolescents, 5, rue Duffour-Dubergier, Bordeaux.

NOUVEAU

PASS JEUNES AUDITORIUM

Tous les concerts en illimité pour les 16-26 ans !

Pour 10 €/mois !



L# Auditorium de Bordeaux

Vous avez entre 16 et 26 ans ?

Profitez pleinement d'un accès illimité à tous les spectacles de l'Auditorium de Bordeaux !

Concerts symphoniques de l'ONBA, spectacles lyriques, récitals, jazz, performance, after electro... plus de 58 propositions de spectacles à découvrir en toute liberté et simplicité tout au long de la saison 2013/2014 grâce au **PASS JEUNES AUDITORIUM**

Renseignements et réservations aux guichets du Grand-Théâtre, par téléphone au 05 56 00 85 95 du mardi au samedi de 13h00 à 18h30 ou sur notre site internet opera-bordeaux.com.



Paul Daniel et l'ONBA

© Frédéric Demestre

Toute la saison 2013-2014 sur le site opera-bordeaux.com





© Supabernj adigital

Le directeur commercial de la célèbre maison d'édition Les Requins Marteaux est entré en campagne pour les élections municipales avec Perspective 33. Mais qui est-il vraiment ?

FRANKY BALONEY, UNE PERSPECTIVE D'AVENIR

Franky Baloney a du nez. Franky Baloney boit des ballons de rouge. Francky Baloney a des visions et veut faire de la politique et devenir maire de Bordeaux. Grand bien nous fasse. Les Bordelais ne le connaissent pas très bien encore, hormis quelques personnes éclairées – notamment les lecteurs de bandes dessinées. Cet homme pas toujours bien embouché a décidé de s'engager, par pure empathie et pour changer le monde, tout simplement. En mettant plus de vin dans notre eau. «*L'avenir est bouché, comptez sur moi pour le débouchonner.*» Et de déclarer sa flamme à la ville de Bordeaux, en dévoilant le programme de sa liste Perspective 33, teinté de poésie : «*Le Bordeaux que j'aime [...], c'est le Bordeaux des grands travaux, des gros chantiers, mais aussi des petits projets, car en Gironde ambition peut très bien rimer avec tire-bouchon! Mon histoire et mon expérience me donnent la force nécessaire pour hisser cette ville au top 10 des capitales du monde.*» Pas moins. Il faut dire que Franky Baloney ne vient pas de nulle part. Il a même un sacré parcours. Directeur commercial des Requins Marteaux, il s'est illustré lui-même par nombre d'actes de bravoure. On ne reviendra pas sur son passé militaire, mais sa place au sein de *Ferraille* et dans le monde de la BD parle pour lui. Son héros, Muerto Kid, un petit garçon mort plein d'histoires, créé avec Witko, et son *Melo Bielo* avec Besson, voyage arrosé à la vodka en Biélorussie parmi les sosies d'Elvis, en ont fait un grand de la BD. Ses principaux faits d'arme restent le prix Schlingo, reçu en 2010, et sa prestation comme meneur de revue la même année, lors de la remise des prix au Festival international de la bande dessinée à Angoulême, alors que Blutch en était président et Frédéric Mitterand ministre de la Culture.

Autre atout non négligeable, il a comme un air de famille avec Franck Ballon, maire de

«*Villemolle*», qui pourrait être un cousin proche. C'est dire s'il en connaît un rayon en politique. Pourtant cette vocation lui est venue il y a peu, après un choc qui l'a plongé dans le coma cet été. Une expérience qui a changé sa vie, comme celle de son mentor Jean-Pierre Chevènement. Nombreux sont ceux qui ont suivi sur les réseaux sociaux, par courriel ou via Nova, cet épisode terrible. Heureusement, il en est revenu, éclairé de l'intérieur, et il a plein d'idées pour Bordeaux et ses habitants. «*Croire aux grands crus*» ou «*Bordeaux, oui! Mais Bordeaux supérieur!*», voilà ce que l'on peut appeler une ligne politique lumineuse. Avec la délicatesse qui le caractérise, ce roi du slogan – «*Rotez Baloney*» – y croit dur comme fer... «*En politique comme en sous-vêtements, je suis un adepte de la transparence.*» Ainsi chacun peut l'aider à financer sa campagne en allant sur le KissKissBankBank qui lui est consacré, où tout est dévoilé dans les moindres détails, scabreux, mais pas toujours. Malheureusement, comme toutes les campagnes, elle a subi ses premiers couacs : trop de frais de bouche. Cependant, rien n'arrête le candidat Franky Baloney, et un rendez-vous important aura lieu le 16 novembre à 15 heures, lors de l'inauguration de la Fabrique Pola, nouvellement installée au cœur de la cité numérique à Bègles, en présence de Vincent Feltesse, candidat PS, «*pour peu que ce dernier veuille bien partager le micro avec moi*». L'occasion d'une belle grande fête le soir-même. Franky Baloney président!...

Euh... maire! Allez, vas-y Franky, t'es bon!

Lucie Babaud

En savoir plus sur : www.perspective33.fr/tag/franky-baloney
Faites vos dons sur : www.kisskissbankbank.com/en/projects/franky-2014

La Fabrique Pola, 2, rue Marc-Sangnier, Bègles. www.pola.fr



Pôle de ressource textile en Aquitaine, Sew & Laine défend de vraies valeurs de partage, d'intégration et de développement durable. Au nom du cycle court, rencontre avec sa fondatrice, Eugénie Da Rocha.

SEW & LAINE TISSER LES LIENS

Qui est Sew & Laine ? Un personnage de Dallas passablement alcoolique ? Non. Une jeune femme aimant les outrageuses épaulettes des eighties ? Oui, mais pas que. Eugénie Da Rocha est une femme déterminée et engagée, fondatrice et coordinatrice de Sew & Laine, pôle de ressource textile en Aquitaine. Un collectif de nanas en mal de contact social et de papotage ? Pas du tout. Diplômée d'un master d'Ingénierie de projets culturels à Bordeaux 3, Eugénie Da Rocha a créé Sew & Laine en faisant s'imbriquer son passé, son expérience professionnelle et ses aspirations. «*En master, je me suis spécialisée sur les cultures nomades et l'intégration de ces populations à partir de mediums populaires. Et comment les technologies numériques et leur forme de nomadisme pouvaient également servir ces populations*», explique Eugénie Da Rocha. Affiliée à un labo de recherches à la Maison des sciences de l'homme de Paris, elle travaillera quelques années sur la valorisation des savoirs numériques auprès de Médias-Cité. En 2010, celle qui avait déjà fédéré autour de son projet quitte son emploi. En décembre 2011, le lieu ouvrait au 85, cours de l'Argonne. Dans la «*marmite*» de Sew & Laine, Eugénie Da Rocha a aussi plongé son histoire. Fille d'immigrés portugais, elle a connu les problématiques d'intégration culturelle, «*n'ayant pas eu moi-même l'accès aux pratiques culturelles; je n'allais pas au musée quand j'étais enfant, un fait que j'ai longtemps questionné*». Sew & Laine est donc né de ces expériences, de ce côté militant culturel et social mêlé à l'utilisation d'un médium facile d'accès pour servir la mixité sociale... Par ailleurs, Eugénie Da Rocha connaît une pratique textile depuis toute petite. «*J'ai eu la chance d'avoir cette transmission mère/fille. J'ai appris à coudre et à tricoter*», explique Eugénie. Ici, il y a trois branches d'activité : des ateliers et un coworking-atelier où les adhérents peuvent venir et sont invités à s'entraider. Ensuite, un pan culture textile regroupe tous les projets pédagogiques et culturels. Il s'agit ici de concevoir des projets hybrides tels que les Pelotes soniques, la Troc Party, la Capsule Sew & Laine. Enfin, il y a le développement économique de la filière en région. «*Il propose d'aider les créateurs aquitains à trouver des solutions pour grandir : actions de visibilité, d'accompagnement, de diffusion. Cela passe par l'organisation de temps comme le Christmas Market, qui aura lieu les 14 et 15 décembre, co-organisé avec Darwin et Instant bordelais*», explique Eugénie Da Rocha. Et Sew & Laine, c'est aussi une mercerie de revalorisation de déchets textiles, un café; et Chut, une marque textile. Le lieu ne vit pas que des adhésions. Le modèle économique est assis sur 20 % de subventions et 80 % d'autofinancement. Après deux ans d'existence, Sew & Laine, c'est quatre permanents, quatre autres au bureau et un conseil d'administration, pour 300 adhérents. Ici, de vraies valeurs sont véhiculées. Pas de distinction sociale, que du partage. Sew & Laine a bien la tête sur les épaule(ttes). **Marine Decremps**

Sew & Laine, 85, cours de l'Argonne, Bordeaux. www.sewetlaine.com



© Ludovic Brisebourg

Portrait du théâtre ou portrait de l'homme ? Les deux puisqu'il s'agit de la même histoire : Jean-Claude Meymerit et vingt-trois ans à la tête du Poquelin Théâtre. Depuis deux ans, la compagnie a son nouveau lieu, les bains-douches, à Bordeaux-Bastide.

PETIT LIEU, GRAND MONSIEUR

Quand il rit – et il rit beaucoup –, il a derrière ses lunettes les yeux qui se plissent et qui pleurent. Il les essuie, la conversation reprend, intense. Jean-Claude Meymerit a 69 ans, et derrière lui une carrière de dir com qui n'est pas le sujet. Acteur, puis essentiellement metteur en scène, amoureux des mots, il fonde le Poquelin Théâtre en 1990. Objectif annoncé : la liberté. Vingt-trois années d'existence, des lieux différents et une tradition qui a traversé le temps, « Les mots du mardi ». Ainsi, quoi qu'il arrive et où que ce soit, le premier mardi de chaque mois on se retrouve pour se lire ou se dire des textes.

Maintenant, le Poquelin a son adresse. Le spectacle du moment se fait côté vestiaires : des lettres de prisonniers lues depuis l'intérieur des cabines, les spectateurs plongés dans la pénombre écoutant les voix « enfermées » qui s'évadent grâce au théâtre. Côté bains, carrelages aux murs comme au sol, chaises en plastique autour de l'espace dédié à la scène, éclairage succinct, espace restreint... Drôle d'endroit pour un théâtre ? « Un lieu parfait, à l'âme populaire, et une façade art déco magnifique ! » Rentrent ici 30 spectateurs, pas plus. « Quand c'est plein, on dirait qu'on a 10 000 personnes autour de soi ! [...] Au théâtre, je dois vous regarder et vous voir. Pour vous toucher. À cette infime distance du public, l'acteur joue jusqu'au bout des ongles. On est tellement près, il faut que tout soit juste, cela nécessite une grande exigence ! »

Très investi dans la vie du quartier, à l'écoute de ce qui s'y fait, il participe, lance des idées. Actuellement, il intervient auprès de femmes illettrées. Avec deux phrases simples, il leur apprend à jouer. Le petit lieu accueille aussi la troupe des jeunes, les Loupiots, en partenariat avec le collège. La discussion revient évidemment sur « Les mots du mardi », ce moment auquel l'homme passionné tient particulièrement : « Oser dire un texte procure une sorte d'ivresse. » Tout a l'air tellement simple ici. C'est quoi le théâtre ? « Un texte, un comédien, une mise en scène... C'est très différent du spectacle », ajoute-t-il malicieux. La programmation, il la fait « en marchant : à quoi ça nous sert de prévoir jusqu'en juin ? Ici, on travaille, et, quand on est prêts, on présente et on communique. » Des aides financières ? Il sourit : « Trois sous suffisent souvent pour la technique ; les effets à grands renforts de lumière et de fumée, ça ne sert pas à grand-chose. » Il est heureux du soutien (3 500 euros de subvention annuelle) qu'il reçoit de la mairie du quartier. Bien sûr, il pourrait commenter, râler ou comparer, mais ce matin il y a d'autres sujets : Patrice Chéreau qui vient de mourir en est un, l'opéra dont il est fin connaisseur en est un autre... Jean-Claude Meymerit sait que « le monde de la culture » le regarde parfois de haut (ou ne le regarde pas du tout) : bah, sa vie à lui, c'est faire le théâtre et le partager, et c'est précieux. **Sophie Poirier**

Poquelin Théâtre, 9, rue Étohon-Chenebier, Bordeaux-Bastide. En décembre : *Farces du Moyen Âge*. En préparation : *La Casa de Bernada Alba*, de Federico García Lorca. lepoquelintheatre.unblog.fr

Portrait vidéo à découvrir sur www.station-ausone.com



LECTURE MUSICALE

DOMINIQUE A

DURÉE : 01 H 10 • PLEIN TARIF 18 € / RÉDUIT 12 €

13, 14, 15 NOV. | 21 H 00

CHAPELLE DE MUSSONVILLE, BÈGLES

● RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS ●

CREAC - Service Culturel de Bègles, 77 rue Calixte Camelle - 33130 Bègles
05 56 49 95 95 - www.mairie-begles.fr & tous les points de vente habituels





CONCERTS M'A PROD 2013-2014

| | | |
|---------|-----------------------------|--|
| 10 NOV | <i>Nâaman</i> | + PROTOJE & THE INDIGNATION + PAPA STYLE KRAKATOA - MÉRIGNAC |
| 22 NOV | BOULEVARD DES AIRS | + LES LACETS DES FÉES KRAKATOA - MÉRIGNAC |
| 5 DEC | SHAOLIN TEMPLE DEFENDERS | ROCHER DE PALMER - CENON |
| 6 DEC | <i>Yaniss Odua</i> | + NATTY JEAN ROCK SCHOOL BARBEY - BORDEAUX |
| 11 FEV | LA YEGROS | + GUEST ROCHER DE PALMER - CENON |
| 14 MARS | TRYO | + GUEST LE VIGEAN - BORDEAUX |
| 28 MARS | DANAKIL | + PHASES CACHEES SALLE BELLEGRAVE - PESSAC |



ZAZ + GUEST

MERCREDI 11 DÉCEMBRE
LA MÉDOQUINE - TALENCE / BDX⁽³³⁾
WWW.MUSICACTION.FR



De Corée ou du Nigéria, d'Arménie comme de Zanzibar, d'Euskadi comme de la Nièvre, en novembre, la bande son sera mondiale.

GRAND BAZAR PLANÉTAIRE ANNONCÉ

Les instruments sont souvent méconnus, les artistes presque autant, les musiques sont toujours l'objet d'émerveillement et la curiosité aide à remplir les salles tant bien que mal. Ces musiques viennent d'ailleurs improbables et parfois du coin de la rue, ou presque. Prenons les Tambours du Bronx, qui ne sont pas davantage du quartier mal famé de New York que les saucisses sont de Strasbourg. Ceux-là, remarqués et révélés par Jean-Paul Goude pour le bicentenaire de la Révolution, n'auraient jamais dû quitter leur Nièvre natale puisque leur premier « concert », en 1988, devait aussi être le dernier. Les dix-sept forgerons avaient tout naturellement adopté le métal dont on fait les bidons pour marteler leur crédo musical. Ayant grandi dans le biotope favorable d'un quartier industriel où les usines côtoient les usines, les Tambours du Bronx vont taper sur des bidons, comme d'autres, venus de contrées plus pastorales, adoptent le bois d'arbre dont on fait les guitares et les mandolines. Et c'est donc dès leur deuxième année de vie que nos Tambours battent la campagne pour se retrouver sur scène avec Jimmy Page et Robert Plant (Led Zeppelin) ou en ouverture de Johnny H. Avant de parcourir le monde, de Djibouti à Rio de Janeiro ; aucun continent n'a, à ce jour, échappé à la déflagration. Leur musique consume la fureur du rock et la sueur de la boxe. Comme une marmite fumante où bouillonnerait tout ce que l'afro beat, le rock industriel et la techno ont pu faire ensemble comme petits. Aux antipodes géographiques et musicales de ce volcan, Kithara. Un grand orchestre jouant et chantant une musique douce et joyeuse conçue pour la fête et la danse. C'est de Zanzibar que débarque cette large formation où le chant presque enfantin du chœur des femmes plane sur un tapis fait de violon, contrebasse, accordéon et qanûn – instrument caractéristique de la culture arabe (nous sommes au large de la Tanzanie) qui se joue sur les genoux, comme la cithare. Rêve d'Orient avec Kithara, qui pourra se poursuivre sur un mode plus apaisé avec l'oud enchanteur d'Anouar Brahem. Sa musique accueille les traditions orientales et occidentales, l'homme revendique la nécessité des deux mondes pour construire son propre univers. Spécialiste incontesté de l'oud en Tunisie, Anouar Brahem le frotte à d'autres paysages que ceux de son terroir natal.

Et son apprentissage musical, largement issu de la musique classique arabe, n'aime rien tant que d'être bousculé par l'exploration d'autres territoires. Alors certes, la darbouka (percussion traditionnelle arabe) apparaît comme un compagnon de route naturel, mais on a pu trouver au long de son parcours des associations plus inattendues. Avec la basse électrique, avec la clarinette basse, avec les percussions libanaises... Anouar Brahem ouvre en grand les portes d'un pays imaginaire.

Celui de Jabier Muguruza existe bel et bien de part et d'autre des Pyrénées : il s'appelle Euskadi. Pour autant, l'accordéoniste ne revendique l'identité basque que pour mieux montrer qu'elle se nourrit de la multiplicité des autres. Il chante en euskara, bien sûr, mais le catalan ne l'effraie pas davantage que le castillan, et il a même enregistré un album en hommage à Leonard Cohen, et un autre à Jackson Browne. Révélation tardive pour un artiste qui n'a commencé à enregistrer qu'à l'âge de 33 ans. Le parcours de Muguruza est aussi celui d'un écrivain qui a signé une dizaine de livres. Une somme aussi éclectique que sa musique, qui a navigué sur les eaux turbulentes du rock comme sur celles plus tranquilles de la chanson... bascophone. La tranquillité, une vertu que la chanteuse coréenne Youn Sun Nah cultive pour mieux la secouer. Youn Sun Nah a cette faculté, en se plantant simplement face à son micro, de créer des sortilèges. C'est simple, elle n'a de frontières que celles que lui impose son imagination. Qu'elle apparaisse simplement soutenue de la guitare étincelante d'Ulf Wakenius ou accompagnée (comme sur son dernier album) d'un quartet plus large, la jeune Coréenne flirte avec la même nonchalance avec Nine Inch Nails, Sergio Mendes ou Jacques Brel. Youn Sun Nah est pourtant une habituée des circuits jazz. Mais on sent que sa voix de cristal a tout autant sa place dans un festival folk. Le privilège des grand(e)s. Un privilège qu'elle partage avec Ana Moura, la fadista dont Herbie Hancock lui-même s'est entiché au point de l'accompagner sur disque. Il faut dire que la dame a su puiser dans le chant d'Amália Rodrigues une essence qu'elle enflamme au contact du jazz, du flamenco ou du rock. N'a-t-elle pas inclus *Brown Sugar* et *No Expectations* des Rolling Stones à son répertoire

scénique ? (Il faut entendre sa version avec guitares portugaises et cajón.) Le parcours d'Ana Moura à ce jour l'a conduite par bien des chemins de traverse, et elle a aussi bien croisé Prince que Caetano Veloso dans ses pérégrinations. Mais le fado demeure son plus solide appui.

Tout comme le piano est un sixième sens pour Tigran Hamasyan. Le musicien arménien parvient à merveille dans son jeu à combiner le folklore de son pays et l'improvisation jazz pour en sortir ce que le percussionniste Trilok Gurtu qualifie de « rāga à la façon de Keith Jarrett ». Gurtu a partagé la scène avec Tigran, il sait combien le jeu de ce jeune virtuose s'émancipe des constructions rythmiques, tout en les adaptant à son style, en conservant la richesse harmonique. Sa musique résonne comme une authentique poésie sonore, et Chick Corea et Herbie Hancock adoucent Tigran comme l'un des leurs.

Le Nigérian Keziah Jones, lui, est resté silencieux depuis cinq ans. C'était pour mieux préparer son retour, engagé plus que jamais qu'il est dans l'affirmation de son identité. On n'en sort pas. Dans son nouvel album, le sixième, il a créé un personnage, Captain Rugged, sorte de Batman matiné de Super Dupont qu'il utilise, avec son brassage personnel de soul et de funk (baptisé par lui *Afrowave*) pour raconter l'exil comme unique « issue », sans se départir d'une certaine ironie distanciée. Furieusement d'actualité.

José Ruiz

Les Tambours du Bronx, le 19 novembre, à 20 h 30, Le Pin galant, Mérignac, www.lepingalant.com

Jabier Muguruza et Youn Sun Nah, le 13 novembre, 20 h 30

Ana Moura, le 16 novembre, 20 h 30

Anouar Brahem, le 20 novembre, 20 h 30

Kithara, orchestre de Zanzibar, le 26 novembre, 20 h 30

Keziah Jones, le 3 décembre, 20 h 30

Tigran Hamasyan, le 4 décembre, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon, www.lerocherdepalmer.fr



Top 20 en Grande-Bretagne, chouchou de Kerrang! Et même numéro 1 en Australie, Bring Me the Horizon est le groupe deathcore du moment. Alors, Bordeaux, es-tu prête ?

UN HORIZON À ATTEINDRE

Si le deathcore était auparavant l'apanage de fillettes, avec Bring Me the Horizon l'habit ne fait pas le moine (bon, peut-être que la coupe de cheveux, oui). Les Anglais de Sheffield ont relativement bien lancé leur carrière : quoi de mieux, après deux albums, que de voir ses titres remixés par Dillinger Escape Plan ou de partir en tournée avec Thursday, emocore des années 1990. Devenu emblématique, grâce aussi à son chanteur atypique Oli Sykes, Bring Me the Horizon fait parler de lui en bousculant les adeptes d'étiquettes. Parfois hardcore, parfois néométal, plus métalcore aujourd'hui que deathcore avant : aucun barreau de fer ne résiste à leurs titres abrasifs. Prêts pour redéfinir un métal poussiéreux, ils n'ont pas hésité à faire appel à Terry Date à la production (Pantera, Limp Bizkit, Machine Head, Soundgarden, Deftones...). L'électronique n'est pas en reste sur Sempiternal, avec beaucoup de nouveautés. Même si la critique n'est pas unanime, on ne peut que leur donner une chance en live. Avec notamment l'arrivée de Jordan Fish au clavier et le départ de Jona Weinhofen, le groupe aura-t-il du fil à retordre pour prouver que ses guitares heavy sont toujours à la hauteur ? Une chose est certaine : le Mosh Pit va saigner... On parie ?

Tiphaine Deraison

Bring Me the Horizon, samedi 16 novembre, à 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



LE BRUIT & LA FUREUR

Un duo guitare-batterie. C'est le mensonge qui est écrit sur toutes les bios. On dirait une simple diversion : « Non, non, les mecs, on ne va pas essayer de passer avec notre camion dans votre couloir, vous savez, nous, on n'est que deux. Des pauvres gars. Rien de bien méchant. » Mais voilà, Left Lane Cruiser, c'est épais comme l'atmosphère du bayou, et tout aussi dangereux sous l'apparente nonchalance, comme ces rives si calmes mais infestées d'alligators et d'insectes sortis de films d'horreur des 80's. C'est peu ou prou la description de chaque chanson que commence le dit duo après avoir marmonné 1-2-3-4. Comme tous les artistes signés sur le label Alive!, la tactique musicale revient à balancer un baril d'essence enflammé dans un sous-bois sec, avec la prestance d'un gars du Midwest qui a encore quelques bêtes à cornes à rentrer dans l'enclos avant de rentrer avaler un BBQ et l'alcool distillé par le cousin, qui pourrait bien aussi être le beau-frère, finalement. Ces deux *rednecks* ont débarqué en 2008 et nous ont rappelé que le blues n'avait pas à être lent et cruel pour être authentique. Le blues peut aussi s'administrer avec une rythmique de panzer et des guitares barbelées. On a tous envie de prolonger l'image d'Épinal de ce blues tout en intégrité égrainé par un vieux Black édenté sur une guitare cassée où subsistent quatre cordes. Mais quel bonheur d'entendre un blues viscéral, se rapprochant de l'énergie punk, de l'intensité heavy, à vrai dire de l'état sauvage. **AA**

Left Lane Cruiser, jeudi 7 novembre, à 20 h 30, Le Bootleg, Bordeaux. www.lebootleg.com



Elles chantent des love stories et leurs chœurs font yeah-yeah-yeah, mais attention, ces pom-pom girls scandinaves sont de vraies punkettes avec des griffes.

BELL & REBELLES

Elles étaient passées une première fois en concert au printemps dernier dans le cadre du festival itinérant Les Femmes s'en mêlent – inaugurant des vibrations très rock dans la nouvelle salle Le Bootleg. Il faut croire qu'elles ont réussi ce passage : non seulement elles sont reprogrammées aussitôt à Bordeaux pour leur tournée suivante, mais encore le directeur artistique du label bordelais Platinum, présent lors du concert, a-t-il décidé de les signer pour la France. C'est donc fortes d'un premier véritable album que les tigresses suédoises de Tiger Bell reviennent rugir dans la cale de l'I.Boat. On aurait tort d'avoir de la sympathie pour elles pour la seule raison que ce sont des filles. Leur power pop est extrêmement en place, et d'une efficacité percutante. Amoureuses d'un univers sportif façon comic book (elles ont elles-mêmes joué au football et au handball de bon niveau dans leur jeunesse avant de craquer pour les guitares), elles ont tourné deux de leurs vidéos dans des gymnases et ont carrément composé un hymne pour une équipe de roller derby. C'est donc tout naturellement qu'à chacune de leurs dates elles lancent une invitation aux roller girls locales. Ce soir-là, les Petites Morts (Ligue Roller Derby de Bordeaux) ont prévu de répondre à l'appel, en compagnie des All Blocks de Mégnac. Challenge technique : le pogo en patins. **Guillaume Gwardeath**

Tiger Bell, mercredi 6 novembre, à 19 h 30, I.Boat, Bordeaux. www.iboat.eu



Le célèbre festival Primavera s'exporte sur les routes européennes, et la première édition passe par Bordeaux.

QUI VIVRA PRIMAVERA

Pour combler le gouffre qui les sépare parfois de la musique actuelle, les fans exclusifs des 60's épluchent les chroniques de *Rock'n'Folk*, les pontes de Hadopi décortiquent un rapport épais qui cite plus de chiffres que de références solides, et les kids se laissent porter au gré de Wikipédia et de son déballage de noms sans déclinaisons. C'est en réalité un procédé long et hasardeux de rattraper ce genre de retard. Cette soirée à Barbey constitue une alternative pour eux, puisqu'elle condense à elle seule un bon pan de ce qui s'est passé d'excitant depuis quelques années. L'équivalent d'un shoot d'adrénaline en plein cœur alors qu'on est cliniquement mort. Depuis 2001, le Primavera Sound est une référence dans la longue liste des festivals européens. Au début de l'été, Barcelone voit un rassemblement de la hype autour d'une solide programmation indé qui allait de Daniel Johnston à Shellac lors de la dernière édition (on aurait aussi pu dire « de Nick Cave à Neurosis », ce qui prouve la qualité de l'affiche). Pour la première fois, le festival s'exporte pour quelques dates : Barcelone, Madrid, Londres... et donc Bordeaux pour la seule date en France. Un vrai événement à apprécier à sa juste valeur, surtout dans un contexte où le public local a l'impression que la ville devient un endroit subsidiaire sur la route des tournées d'envergure. Il ne restait donc plus à cet événement qu'à trouver la bonne tête d'affiche, et c'est là que le sérieux de l'initiative gagne ses galons. Lee Ranaldo a fait partie de Sonic Youth, et il s'accompagne d'ailleurs de Steve Shelley, un autre membre de ce groupe très à part séparé en 2011. Trente ans de disques essentiels qui ont donné à d'autres l'envie de commencer leur propre groupe et qui ont incurvé les sillons de mouvements entiers en y injectant du dissonant. En solo, il en a apparemment fini avec l'expérimentation abrupte des premiers disques pour se tourner vers des chansons au format pop, et une folk aux accents psyché tout en envolées denses. Le Primavera, Lee Ranaldo : le package parfait pour démarrer le rattrapage de ces dix dernières années par le bon versant, celui de la distinction érudite. **AA**

Primavera Sound Touring Party, Lee Ranaldo and The Dust + Standstill + Refree + Headbirds, mercredi 27 novembre, à 20 h 30, Rock School Barbey, Bordeaux. www.rockschool-barbey.com

sam

16

novembre

LE CUBE 20 h 30

Tout public | Durée : 1 h 20 | Entrée 20 € - 13 €

CLAIRE DITERZI

« Le salon des refusées »

photo © Laurent Seroussi - Photographure : Hiéroglyphe

LOCATION

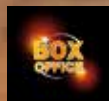
RÉSEAU BILLETTEL : Fnac, Carrefour, Géant, Hyper U,

Intermarché 0 892 68 36 22 (0,34 €/min), www.fnac.com

RÉSEAU TICKETNET : E. Leclerc, Auchan, Cora, Cultura, Galeries Lafayette,

Le progrès de Lyon 0 892 390 100 (0,34 €/min) www.ticketnet.fr

BOX OFFICE : 05 56 48 26 26 Galerie Bordelaise BP 88 33024 BX cedex



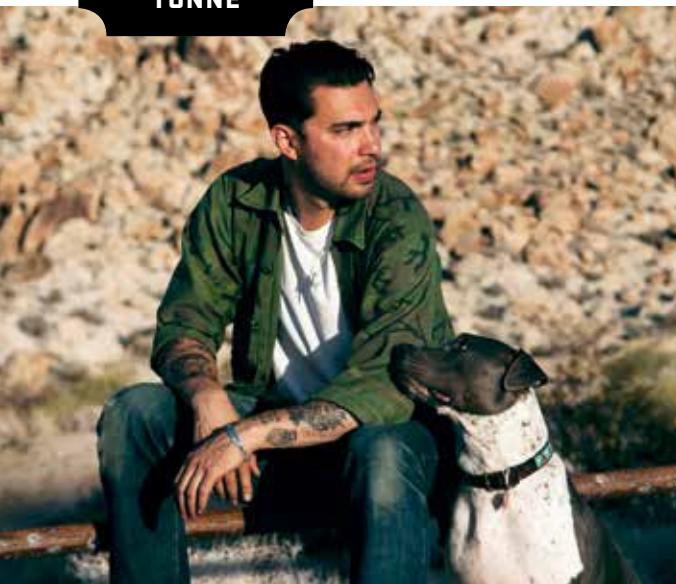
CULTURE
VILLENAVE
D'ORNON



infos service culturel

05 57 99 52 24

www.villenedornon.fr/culture
service.culture@mairie-villenedornon.fr



Un deuxième album produit par Dan Auerbach, il n'en fallait pas plus pour qu'Hanni El Khatib soit définitivement labellisé « Elvis 2.0 ». Cet Américano-Philippin aurait pu rester sobrement designer pour une marque de vêtements. Or, il a choisi les distorsions crades, les concerts à travers le monde et une bonne gomina. Rien de très excitant, non ?

CALIFORNIA SPLEEN

Will The Guns Come Out est sorti en 2011 sur le label Innovative Leisure, une petite bombe lancée dans la mare dont on n'est toujours pas sorti, la preuve. Le jeune San-Franciscain, gratouillant ses chansons chez lui avant de les enregistrer sur K7, n'imaginait pas un jour redonner à lui seul une dose de sueur au rock'n'roll moderne. Avoir un Perfecto prend en effet tout son sens lorsqu'on écoute le très brut premier album de l'artiste. Et porter une paire de Ray-Ban Wayfarer ? D'autant plus lorsqu'on écoute *Head in the Dirt*, le deuxième effort du guitariste farouchement accroché à sa pédale fuzz. Et on ne s'embourbe pas dans l'écoute de cette dizaine de titres, tous aussi ravageurs les uns que les autres, bien au contraire. On apprécie les effluves 70's de certains titres carrément bluesy. On s'emballe sur *Penny* et ses accents pop, on part en Harley-Davidson sur *Family* avant d'accrocher sur les rythmiques de *Skinny Little Girl*. Le mélange de soul et rythm'n'blues dessine la côte californienne au son de ses cordes torturées... pour la bonne cause. Avec seulement trois semaines de mise en boîte, *Head in the Dirt* est énergique, efficace, et respire les embruns blues de Nashville, là où HEK et Dan Auerbach, chanteurs des Black Keys, se sont enfermés pour sortir une cavalcade de riffs instinctifs. Ajoutez à cela des textes amoureuxment dangereux et pris d'une tristesse rebelle qui, en live, déclenchent à tous les coups un headbanging frénétique. Il n'y a plus qu'à espérer que la Rock School Barbey prévienne les antidouleurs. Car vos cervicales vont en prendre un coup ! **TD**

Hanni El Khatib + Wall of Death, le 13 novembre, à 21 h, Rock School Barbey, Bordeaux.
www.rockschool-barbey.com



Quand Avishai Cohen débarque à New York depuis son Israël natal, il a tout juste 22 ans. Et il a déjà connu un premier choc en découvrant le son lumineux de Jaco Pastorius.

ÉTERNEL COMMENCEMENT

La musique du jeune bassiste trouve cependant de nouvelles bases dans les clubs de la Grosse Pomme grâce aux musiques du Sud qui résonnent en ces murs. Et son apprentissage auprès d'artistes comme le pianiste Brad Mehldau va le conduire à rejoindre le trio de Danilo Perez. Ces premières années sont décisives et inclinent Cohen vers les rythmes latinos. Le tournant a pourtant lieu quand Chick Corea l'entend et l'invite à le rejoindre. Avishai Cohen devient un membre à part entière des groupes de Corea dès l'âge de 27 ans. De quoi forger de solides fondations qui feront vite de Cohen un bassiste très demandé. Alicia Keys, Bobby McFerrin, Claudia Acuna font appel à ses services, et Cohen, devenu le protégé de Corea, gravera quatre albums où l'homme chante, compose, et pétrit un son où dominant encore les influences latines, en donnant en plus à entendre sa maîtrise... du piano. Très vite, il va tracer son chemin, articulant autour de sa personnalité versatile sonorités électroniques et rythmes chauds. La contrebasse est devenue une compagne fidèle, et la scène révèle toute la dimension du musicien, doublé d'un showman accompli. En quête perpétuelle d'expérimentation et en même temps de ses racines, Cohen va se concentrer sur le ladino, la langue des juifs séfarades. L'année 2005 voit son retour en Israël, où il enregistre en hébreu et en ladino, comme en espagnol et en anglais. Aujourd'hui, Avishai Cohen a toutes les allures d'un ambassadeur universel, pour qui la musique est le langage universel le mieux partagé. **JR**

Avishai Cohen, le 19 novembre, à 20 h 30, Le Vigeon, Eysines.
www.eysines.fr



Entre brit pop et glam rock, Miles Peter Kane confirme sa maîtrise des genres. Des émotions brutes et intimes en provenance de Liverpool, se résumant en une seule catchphrase : « Don't let your worries dictate who you are. »

JELLY BABY

On lui connaît un lien presque fraternel avec Alex Turner, son co-frontman dans The Last Shadow Puppets. C'est en 2011 que Miles a pris le risque d'un premier album solo. En découlent d'autres maxis et de nombreuses rencontres avec Paul Weller, fondateur de The Jam et figure emblématique du mod revival. Et voilà qu'on reprend les charts britanniques, que les décennies défilent sous nos pieds. On ne peut ignorer Liam Gallagher ou Richard Hawley. Nouvel album donc pour cet enfant perdu à Londres. Une photographie d'un étal au marché couvert de Saint John's pour la pochette. Sa famille la plus proche, dans le fond. Elles lui auront fait écouter John Lennon et Lee Hazlewood. Et viendront T.Rex et David Bowie. Des Oh Oh sur *Taking Over*, morceau d'ouverture au solo inattendu. Et des ballades au piano (*Fire In My Heart, Out Of Control*). Cet été, il s'est replongé dans l'autobiographie de Rod Stewart et aime visionner *Mean Streets* en dévorant des Jelly Snakes. Plus d'acidité avec *Give Up* ou d'électricité sur *Darkness In Our Hearts*. Ce songwriter ne cache pas non plus son admiration pour Jacques Dutronc. Reprendra-t-il sur scène le morceau *Le Responsable* ? Il ferait bien l'acquisition d'un appartement parisien, ouvrirait son propre café. Tout comme il enregistrerait bien son prochain opus du côté de Nashville avec Jack White. Vous n'aurez pas à porter la dernière chemise Burberry pour embrasser la griffe du musicien. Les jeunes filles ne seront pas non plus en reste. La performance se suffira d'elle-même, la culture britannique encensée pour un Saturday Night Live. **GI**

Miles Kane, lundi 11 novembre, à 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr

Il suffit de pas grand chose pour réenchanter le monde pour quelques instants. Un piano, une voix, un ange : Agnès Obel touche au but.

UN ANGE PASSE

En deux albums limpides, la jeune pianiste-chanteuse danoise s'est imposée du bout des lèvres, dirait-on. Même si le mot « imposer » convient assez mal, du coup. Non, ce fut une rapide reconnaissance – trois ans –, une adhésion massive – 500 000 exemplaires vendus de *Philharmonics*, son premier album –, gagnées de proche en proche, avec ce son intimiste, en équilibre permanent, comme en lévitation. Sa musique invite à la suivre, à passer sous la toile de sa tente de soie, et à s'asseoir pour la regarder et l'écouter chanter. Agnès Obel a pour elle la maîtrise de l'instrument, un piano qu'elle considère comme le prolongement d'elle-même et qu'elle traite comme tel. Ses doigts sur le clavier aident à suggérer ce que les mots expriment. Et c'est sa propre voix qu'elle utilise en double, certaines fois en harmonisant, d'autres fois pour souligner la ligne de



la voix principale. Autant dire qu'elle n'a(vait) besoin de presque rien ni de pas grand monde pour son premier album. Le suivant est arrivé, baptisé *Aventine*, du nom d'une des sept collines de Rome. Et la voici à nouveau accompagnée de la violoncelliste Anne Müller, ainsi que d'un violon et d'un alto (Mika Posen, de Timber Timbre) et d'un peu de guitare et de harpe écossaise. Autant d'éléments naturels du décor, dépouillé de ces poésies chantées que sont les compositions d'Agnès Obel qu'elle délivre d'une voix entre méditation et psalmodie. **JR**

Agnès Obel, 21 novembre, à 20 h 30, théâtre Fémina, Bordeaux.
www.theatrefemina.fr

felpia
Fédération des Editeurs et Producteurs
Phonographiques Indépendants d'Aquitaine

LABEL DU MOIS

BP12

BP 12

BP 12 est un studio de création sonore et un petit label. Il n'est pas attaché à un seul genre musical et revendique au contraire un éclectisme humaniste et une production sonore innovante.

SORTIES DU MOIS

Blood / Lines d'Emily Jane White (folk, indie, rock) chez Talitres.

Free Birds de Vanupié (reggae, soul) chez Soulbeats

A Grand Day Out de Sebastian Sturm & Exile Airline (reggae) chez Soulbeats.

OneFourFive de Symbiz (électro, dancehall, hip hop), chez Soulbeats.

Ladies & Ladies EP d'Al'tarba (hip hop, trip hop) chez Banzaï Lab.

Les Enfers tranquilles de Nostoc (world music) chez Mélodiotte

Go to Tuva de Sainkho & Garlo (world music, rock) chez BP 12

Trois rééditions chez Vicious Circle : **Motionless** et **Anything**

Near Water de Chokebore (rock) et **Mars Red Sky** de l'artiste

éponyme (rock).

ALBUM DU MOIS



De Terre-Neuve à Libertalia

La Fiancée du pirate propose un répertoire de chants de marins, pirates et autres gens de mer du XVIII^e au XX^e siècle, et vous plonge dans l'univers des Terre-Neuve, des docks et des quais, à coup de chants de travail, de chants de lutte et de trads revisités. En trio, au moyen d'instruments acoustiques, la Fiancée du pirate vous convie à son bord.



EYSINES
saison 2013/14

f Eysines culture

RÉSERVATIONS
05 56 16 18 10



L'INVASION CULTURELLE.

| | |
|---|---|
|  <p>AVISHAI COHEN mardi 19 novembre 20h30 jazz</p> |  <p>FRANCK LEPAGE "INCULTURE(S)" vendredi 13 décembre 19h00 théâtre/humour</p> |
|  <p>UBU ROI FRIGAL LES LUBIES jeudi 28 novembre 20h30 théâtre [NOVART]</p> |  <p>SIX PIEDS SUR TERRE CIE LAPSUS mercredi 29 janvier 20h30 cirque contemporain</p> |
|  <p>WEEPERS CIRCUS "LE GRAND BAZAR" samedi 7 décembre 19h30 méga concert jeune public</p> |  <p>mais aussi Cie La Petite Fabrique, Andromaque 10⁴³, Warren Zavatta, Stacey Kent, la Compagnie Mohein, Paul Les Oiseaux, et bien d'autres encore...</p> |

BILLETTERIE EN LIGNE SUR EYSINES-CULTURE.FR



© Fabien Brevail

Aufgang nous offre une vision toute personnelle, celle d'un futur où chaque roulement jazz électro amène un pas de danse. Une audace surprenante et instinctive qui se profile pour leur tournée d'automne.

NOUVEAU MONDE

Ce trio inédit est composé des pianistes Francesco Tristano et Rami Khalifé. En son centre, le batteur Aymeric Westrich. Ils se sont connus sur les bancs d'une école new-yorkaise, s'enthousiasmant sur une version alternative de *Giant Steps* de Coltrane. Ils découvrent également la techno de Detroit, la minimale et Cassius. En 2005, c'est un concert au festival Sónar qui marque le point de départ. Cette échappée entre improvisation et écriture s'est partagée avec les années entre abstraction baroque et exigence romantique. Ils viennent de sortir *Istiklaliya*, terme qui signifie indépendance en arabe. Telle une invitation au voyage, à toutes formes d'intrigues. Ils se sont concentrés sur les pistes live : vingt-quatre pistes au bout de la chaîne. Ce sont bien les machines, les synthés, qui motivent cette génération. S'ajoutent des touches supplémentaires : leurs voix et leurs harmonies. La scène électro s'approprie leur musique. Notons les remixes de Krazy Baldhead, Mondkopf et plus récemment Arnaud Rebotini. Sur scène, ils sont debout devant un piano à queue, la spontanéité des spectateurs complétant l'ouvrage. La cadence d'un Derrick May guide chaque progression, chaque dialogue. « Motor City » n'est plus. Rangeons leur répertoire à côté des théories d'Alvin Toffler et des arrangements de Giorgio Moroder. En roue libre et sans le moindre complexe. **GI**

Aufgang, jeudi 14 novembre, à 20 h, Krakatoa, Mérignac. www.krakatoa.org



© Dana Marjan

De Leicestershire à Londres, les Wave Pictures n'ont jamais revendiqué un style musical bien précis. Des compositions d'une simplicité éloquente, d'une délicate arrogance. Entre Jonathan Richman, Hefner et Stanley Brinks.

SWEET TOMATO

En activité depuis 1998, ils ont quitté les Midlands pour la métropole. Réglant maladroitement le volume pour profiter des sessions de John Peel sur BBC Radio 1, ils s'enthousiasment pour des reprises pop ou country, et sonne alors l'heure des premiers concerts, des révélations anti folk et des franchises poignées de main. David Tattersall, chanteur et guitariste, glisse alors une cassette démo aux frères Düne. Ce qui marquera le début d'une collaboration sans faille. Kaléidoscope de photos souvenir et de pochettes décalées sur le Net. On sourit en découvrant celle de leur premier 45 tours. Commençons (au hasard ou presque) leur discographie avec *Instant Coffee Baby*. Les morceaux *Strange Fruit For David* et *Just Like A Drummer* restent bien en tête. Un tournant pour le groupe, composé jusqu'alors de Franic Rozycki à la basse et Jonny «Huddersfield» Helm à la batterie. À ses heures perdues, ce dernier reprend le troublant *She Belongs To Me* de Bob Dylan. On s'incline aussi devant leur hommage au chanteur Jason Molina. Le double album, *City Forgiveness*, vient juste de sortir sur leur label historique Moshi Moshi. Six semaines au volant d'un van ont de quoi inspirer des textes exubérants et des arrangements poignants. Ces canailles ont de l'énergie à revendre. Vous reprendrez bien un peu de Spaghetti avant le début du concert ? **GI**

The Wave Pictures + LDLF, samedi 23 novembre, à 19 h 30, I.Boat, Bordeaux. www.iboat.eu



DR

Le combo pop folk californien Local Natives est aussi vibrant que le nom d'oiseau qu'ils ont attribué à leur deuxième album. Hummingbird (colibri en français) rassemble les aficionados de pop céleste.

LA PERLE DE LA CÔTE OUEST

Produit par Aaron Dessner de The National, ce deuxième album s'avère tout à la fois soigné et tourmenté. Marqué par la mort de la mère du chanteur-claviériste, le groupe s'ouvre à une tout autre dimension avec de sublimes moments de pureté ajoutés à leurs accents pop rock obscurs sur des harmonies psy-folk. Local Natives aime à donner de la chaleur à leurs rythmes de batterie alors que les guitares, elles, surfent sur des envolées d'harmonies. Une composition locale, au cœur du quartier hipster de Silver Lake. Dans leur labeur, faisant place au compromis démocratique de manière presque tyrannique, ils approchent la musique dans l'ambition d'une « sombre célébration », comme l'évoque parfois Taylor Rice, le leader et chanteur moustachu. Étiré entre deux univers, cet album naît d'une dichotomie entre relations personnelles brisées et nouvelle vie à appréhender. *Colombia*, titre écrit face à la mort d'un proche, est une lettre d'amour qui regorge d'émotion. Enchaînant d'abord les premières parties de The National ou Arcade Fire, ils sont entrés dans une arène pop habituellement restreinte. De manière inattendue, ils ont très vite compris que tout avait changé. « C'est comme vivre dix ans en un an », clame Taylor Rice. Aujourd'hui plus sereins, ils expérimentent une nouvelle palette sur un disque épique, audacieux et affirmé. À bon entendre... **TD**

Local Natives, 19 novembre, à 21 h, Rock School Barbey, Bordeaux. www.rockschool-barbey.com



© Laura Andabou Hires

Remarqué aux Trans Musicales 2012, admirés au Printemps de Bourges cette année, le mix explosif des Sud-Africains de Skip & Die vient percuter de plein fouet les passionnés de break beat fou et de percussions endiablées.

JUNGLE DREAM

L'Afrique du Sud n'a pas dit son dernier mot. Cette année, les projets sont braqués sur la terre de Mandela, et, qu'on se le dise, l'Afrique du Sud laisse place à une créativité bouillonnante si l'on en croit les collaborations pétillantes et locales de *Riots In The Jungle*, leur premier album. L'artiste plasticienne Cata Pirata est aujourd'hui au centre du combo qu'elle a créé avec le Néerlandais Jori Collignon. Leur domaine : l'énergie et la musique vues des tropiques. Fun et coloré, le groupe chevauche entre électro, drum'n'bass, tropical bass, cumbia et baile funk... Mais c'est encore trop peu pour décrire l'enthousiasme qu'ils procurent sur scène. Les veines seront en émoi devant la danse endiablée de Cata Pirata. Les prières vaudou ne suffiront pas pour se protéger ! Pas moyen de se défilier face à leur premier album, qui se déguste comme une après-midi à rêvasser sous les cocotiers. Son univers nous fait atterrir au cœur d'une tornade musicale au goût de sable dru de Soweto, entre deux maisons de tôle. Les rebelles sortent de la jungle pour conquérir la savane urbaine bordelaise. Pas besoin d'hameçons, juste un bon rythme de cumbia bien mixé, et le tour est joué. On n'en démord pas – les hipsters peuvent ranger leur moustache. Si tu es un homme, un vrai, la cumbia de Cata Pirata tu danseras. **TD**

Skip & Die, le 16 novembre, à 20 h 30, Rock School Barbey, Bordeaux. www.rockschool-barbey.com

Le classique n'a pas de fonction dans l'espace public. Le marteau binaire l'emporte aveuglément avec obstination.

POINT D'ORGUE
par France Debès



© Guillaume Vincent

LA MUSIQUE DITE SAVANTE DEVIENT UNDERGROUND

Alors que les commerces auraient intérêt à se distinguer pour mieux identifier leurs produits, ils diffusent tous l'eau insipide d'un même robinet, quand ce n'est pas de la même radio. Musiques d'un goût extrêmement uniforme et de premier jet. Aucune recherche pour différencier un magasin de sport d'une surface de produits de beauté. Rien n'est fait pour créer des ambiances, des décors particuliers. Une rue commerçante entière pulse de la même assommante compil. Aucune recherche sur la particularité des produits. Les jeunes loups de la com ne swingent pas avec Buddy Guy ou Rameau. Rien de ce qui est musique savante n'accompagne le patient dans les salles d'attente d'une consultation ou au passage à un guichet public.

La moindre foire d'extérieur procède du même assourdissant matraquage. Il semble que l'éventail du domaine des sons soit réduit à un seul type de bruitage ambiant ; pauvreté extrême du choix et donc mièvrerie générale. Et pourtant le choix est grand de musiques diverses d'écoute facile aux effets euphorisants. Entendre Stacey Kent susurrer ses mélodies fruitées vous garde cloué de bien-être dans une boutique banale. Attendre désespérément son numéro de passage accompagné d'un prélude de Debussy ou d'une mélodie sarde vient à bout de toute impatience.

Où peut-on échapper à l'infanterie des basses percutantes ? Sous terre ! Dans les parkings souterrains, les choix de programmation sont un exemple : pas de frissons, pas de craintes, pas d'angoisse, on est en sécurité, enveloppés, accompagnés par une ambiance musicale confortable et cool !

Un seul certain cinéma bordelais a un goût sûr pour diffuser dans ses salles un choix de musiques particulièrement éclairé. Il instaure un sas de répit entre le brouhaha du dehors et l'attente-détente de la séance.

Ainsi toute une étude sur la fonction des musiques de tout genre servirait à l'amélioration des conditions de contraintes quotidiennes. Mais on peut choisir d'aller écouter volontairement les musiques dites savantes et vivantes sans aller sous terre.

Ainsi L'Esprit du piano descend sur scène et, pour sa quatrième édition, ouvre le clavier à quelques très beaux interprètes. Parmi eux et sous la houlette de la célèbre pianiste russe Elisabeth Leonskaja, qui y donne deux concerts, il faut guetter les jeunes pousses.

Guillaume Vincent, 22 ans, se fait connaître avec les *Préludes* de Rachmaninov, lui qui déclarait vouloir « se perdre dans la musique » ; il est conseillé de le suivre.

Forte impression également avec Zhu Xiao Mei, qui a longuement médité Bach dans les camps de Mao et promène dans toute la France les *Variations Goldberg*. Pietro de Maria s'attaque, lui, au *Clavier bien tempéré* du même J.S. Bach.

Garder un peu de fringale pour la transcription personnelle des Quatre derniers Lieder de R. Strauss par Konstantin Soukhovetsky. Sortir des claviers et fêter la victoire du 11 novembre avec Damien Guillon et son Banquet céleste, où officient les meilleurs pour des œuvres rares (*Psaume 51* de Bach) ou plus connues de Vivaldi et Pergolèse. Damien Guillon est le jeune contre-ténor que s'arrachent les ensembles de pointe où il règne à l'abri des prédateurs médiatiques.

Retrouver William Sheller, le pianiste, chanteur, auteur de ce tube des Victoires de la musique de 1992, *Un homme heureux*. Vérifier qu'il est toujours aussi peu flambeur, lui qui voulait tout jeune « être un petit Beethoven ou rien », et qui ne multiplie pas, lui, ses multiples adieux à la scène.

L'Esprit du piano, du 12 au 19 novembre, divers lieux. www.espritdepiano.fr

Damien Guillon et son ensemble Le Banquet céleste dans un programme Vivaldi, Pergolèse et Bach, le lundi 11 novembre, à 20 h 45, théâtre des Quatre Saisons, Gradignan, www.t4saisons.com

William Sheller au piano, entouré à nouveau d'un quatuor à cordes pour chanter *Les Filles de l'aurore* ou *Le Carnet à spirale*, le vendredi 29 novembre, à 20 h 30, Le Pin galant, Mérignac, www.lepingalant.com

Floirac

La Saison Culturelle

Voyage Extra-Ordinaire

Cie La grosse situation

Tout public à partir de 12 ans

Vendredi 15 novembre / 20h30 /

Espace Social et Culturel Haut Floirac / 12€ - 6€



De quoi tenir jusqu'à l'ombre

Christian Rizzo / Cie de l'Oiseau Mouche / NOVART

Tout public à partir de 15 ans

Jeudi 21 novembre / 20h30 / M.270 / 12€ - 6€



Morceaux en sucre

Pascal Ayerbe - Johanne Mathaly

Jeune public à partir de 3 ans

Mardi 7 janvier / 19h / M.270 / 6€



Les Sisyphe

Julie Nioche / A.I.M.E

Tout public à partir de 10 ans

Vendredi 31 janvier / 20h30 / M.270 / Entrée libre



Allumette

Collectif AIAA

Jeune public à partir de 8 ans

Mercredi 12 février / 15h / M.270 / 6€



Renseignements : 05 57 808 743

culture@ville-floirac33.fr



www.ville-floirac33.fr

Le Pin Galant

Mérignac

SAISON
2013 / 2014



► mercredi 13 NOVEMBRE - 20 h 30
MAXIME LE FORESTIER
LE CADEAU



► mardi 19 NOVEMBRE - 20 h 30
LES TAMBOURS DU BRONX
TOURNÉE DES 25 ANS



► jeudi 21 NOVEMBRE - 20 h 30
ALAIN DELON
ANOUCHKA DELON dans
UNE JOURNÉE ORDINAIRE
d'Eric ASSOUS



► samedi 23 NOVEMBRE - 20 h 30
LES CAMELS FOUS
PAS DE GONDOLES POUR DENISE



► dimanche 24 NOVEMBRE - 16 h
LE MONDE MAGIQUE DE CHANTAL GOYA
Spectacle musical de Jean-Jacques DEBOUT



► jeudi 28 NOVEMBRE - 20 h 30
LES BALLETS TROCKADERO DE MONTE-CARLO
Les grands ballets du répertoire romantique
interprétés avec une mâle assurance...



LOCATION : 05 56 97 82 82

www.lepingalant.com

EXHIB



© Cindy Sherman & Metro Pictures, Photo Frédéric Delpech

Le Frac présente dans ses espaces d'exposition une sélection de pièces liées au projet de commande littéraire « Fictions à l'œuvre », qui compte à ce jour dix ouvrages édités.

LA FABRIQUE DE SOI

Le principe est chaque fois le même : à l'invitation du Frac Aquitaine, un auteur est convié à se saisir d'une ou de plusieurs œuvres de la collection pour développer un récit sur, autour, avec ou même en parallèle de l'œuvre de son choix. Ainsi, en faisant appel à des écrivains – Nathalie Quintanne, Valérie Mréjen, Vincent Labaume... –, ce projet permet l'existence d'un régime de commentaires affranchi de la parole savante des experts et de la rigueur parfois aride de la pratique d'analyse. L'exposition « Fictions à l'œuvre » réunit des photographies de Cindy Sherman, Urs Lüthi, Michel Journiac, Larry Clark, Manuel Álvarez Bravo et Pierre Molinier, abordant des questions liées au corps et à la fabrication de l'identité à travers la pratique du travestissement.

Entretien avec Vincent Labaume, artiste polygraphe, auteur de l'ouvrage *La photo n'est pas sensible*, construit autour de l'œuvre photographique de Pierre Molinier.

Comment avez-vous choisi d'aborder l'œuvre photographique de Pierre Molinier ?

J'ai essayé de retrouver la noirceur d'âme qui m'habitait lorsque j'ai découvert les images de Pierre Molinier. C'était au milieu des années 1980, je lisais Lautréamont, Maurice Blanchot, et j'étais assez erratique quant à l'identité individuelle et sociale que le monde m'offrait : un homme, une femme, un artiste, un poète, un gratte-papier, un fonctionnaire... J'ai cherché à retrouver cette errance qui me semblait plus en phase avec la fascination qu'exercent les images de Molinier.

L'identité du narrateur semble trouble. Est-ce l'auteur du récit, celui des images ?

À cet égard, les choses sont scellées de manière très secrète, mais j'avais besoin de ce secret-là pour me confronter à ces images. Je ne voulais pas qu'il y ait une logique du vécu, je n'ai pas voulu me mettre à la place de Molinier. Les images se recourent avec le récit comme s'il y avait un même énonciateur. Le « je » est ici celui du philosophe qui se met à la place de l'homme générique, sauf que pour moi l'homme générique est plutôt transgenre. C'est effectivement une fiction travestie.

Quel regard portez-vous sur l'œuvre de Molinier ?

Je l'ai découverte grâce à Jean-Luc Moulène et Michel Journiac. Ces deux artistes m'ont parlé de l'œuvre de Molinier comme d'un quasi-déclencheur de leur propre activité artistique. Comme d'un maître caché de l'histoire de l'art contemporain français. Les artistes qui ont soulevé les questions du corps, du genre et du travestissement, comme ceux présents dans l'exposition, Urs Lüthi, Michel Journiac et même Cindy Sherman, ont tous un lien originel avec cet homme. Son travail est le produit d'une sorte de transformation, d'une pulsion intime, personnelle, en une œuvre érotique presque philosophale. Il est exemplaire dans cette façon de réinventer le photomontage comme un bricolage d'amateur. C'est une œuvre essentielle, dans le sens où l'existence a le premier pas. Il nous parle comme personne de la jouissance de créer et de l'extase de l'être.

Marc Camille

« Fictions à l'œuvre : l'art contemporain livré à l'expérience du récit », jusqu'au 21 décembre, Frac Aquitaine. Bordeaux. www.frac-aquitaine.net

La photo n'est pas sensible, Vincent Labaume, éditions Confluences.



© MAS

Dans le cadre d'une coopération entre l'Aquitaine et l'Euskadi, le Frac Aquitaine présente, à l'invitation de la commissaire de l'exposition Alexandra Baurès, le travail des artistes Tratxe Jaio et Klaas van Gorkum. Le duo de plasticiens questionne la notion de travail, son image et sa valeur à l'ère du post-fordisme et de la mondialisation.

CE VIEUX RÊVE QUI BOUGE

Dès l'arrivée dans l'espace d'exposition, le visiteur est confronté à une évocation de la production de masse et de la standardisation avec la présentation d'une somme importante d'objets quasi identiques disposés sur des étagères Ikea et la projection d'un film documentaire montrant leurs productions à la chaîne dans une petite entreprise de caoutchouc en Biscaye. Mais cet abord aride et presque littéral du sujet se révèle au fil de la visite plus complexe. En demandant aux employés de cette entreprise de reproduire ces petites sculptures modernistes faisant référence au *Laboratoire des craies* du sculpteur basque Jorge Oteiza, les plasticiens déplacent les usages et les fonctions à la fois réelles et symboliques. Ils adoptent une position de manager, engagent la fabrication d'œuvres d'art selon des modes de production issus du processus d'industrialisation, refusant de hiérarchiser les pièces en fonction du talent ou de l'habileté déployés dans leur réalisation, et interrogent de fait les places relatives de l'artiste, de l'artisan, de l'amateur et du salarié dans les structures sociales contemporaines. **MC**

« Réinventer le monde – Autour de l'usine », Iratxe Jaio et Klaas van Gorkum, jusqu'au 21 décembre, Frac Aquitaine, Bordeaux. www.frac-aquitaine.net



Mr Anderson © Galerie Acte et l'artiste. Photo - Dieter Kik

Pierre Labat continue de se jouer de l'espace et du regardeur, et son actualité, marquée par deux œuvres présentées durant la Fiac 2013 hors les murs et cette exposition à l'Artothèque de Pessac, montre toute la pertinence de sa démarche.

L'ESPACE COMME TEMPS D'EXPÉRIENCE

Formes géométriques, minimales, mises en tension, en écho, en question, dans et avec l'espace, l'écriture sculpturale de Pierre Labat se veut dépouillée mais d'une densité surprenante, qui peut donner l'impression d'une rigueur incisive, autoritaire. Et cette rigueur n'a rien de gênant. Elle est la garantie d'une authenticité, d'une exigence, et l'interrogation suscitée par ces formes est le fait d'un artiste qui se tient constamment aux frontières incertaines, prometteuses, du monde sensible et du mystère intérieur. Dans cette question de l'espace, à la fois convoquée, sollicitée et réactivée, où le visiteur devient le ressort même de l'exploration et de la découverte, les événements obéissent à des forces plurielles, insaisissables mais fortement présentes, les actes naissent des mouvements les plus profonds, les plus étrangement imprévisibles, et pourtant il est impossible d'imaginer que quoi que ce soit d'autre eût pu advenir, tant la nécessité semble relier impérieusement chaque élément dans l'environnement où il s'inscrit. L'étonnante précision des circonstances, des sensations et des articulations, Pierre Labat s'y attache avec d'autant plus de soin que « sa » réalité est une réalité obstinément et fort justement vécue et pensée. La moindre concession faite au vague et à l'imprécis ruinerait immédiatement toute l'œuvre ; il faut qu'elle soit bien faite, agencée sans une erreur, pour que son efficacité s'impose. Il apporte une nouvelle preuve de cette virtuosité et de cette intelligence avec son exposition, intitulée « Charleston », qui évoque un certain regard de la modernité et de son architecture et nous place face à nos rapports au monde et à ses images.

Didier Arnaudet

« Charleston », Pierre Labat, du 6 novembre 2013 au 18 janvier 2014, vernissage le mercredi 6 novembre à 19 h, en présence de l'artiste, entrée libre, Artothèque de Pessac. www.lesartsaumur.jimdo.com



Méridque, 1980. © Sebastião Salgado / Amazonas Images



Dr Freak City Design

Une centaine de photographies en noir et blanc de Sebastião Salgado réparties en quatre séries, « *Afriques* », « *Autres Amériques* », « *Exodes* » et « *La main de l'homme* », provenant de la collection de la Maison européenne de la photographie, sont exposées à la Vieille Église de Mérignac.

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE À CONTRE-JOUR

Elles restituent, de 1975 à 2000, son engagement à montrer les excès de la mondialisation, les guerres, les famines, les violences, etc. Ses images ont fait le tour de la planète, publiées dans la presse internationale ou exposées dans les plus grandes villes occidentales. Économiste de formation, photographe depuis 1973, ayant travaillé un temps comme photoreporter pour Sygma, Gamma et Magnum, Sebastião Salgado est à la tête depuis 1994, avec sa femme Lélia Wanick Salgado, d'Amazonas Images, sa propre agence, au sein de laquelle il développe ses projets personnels. La singularité de son travail réside dans le traitement particulier réservé à la lumière et à la composition qui magnifie les sujets abordés. Son goût pour les ciels chargés, les rayons de soleil qui percent les nuages, les contre-jours, contribue à créer une dramaturgie dans chacun des clichés, dont le contenu est unifié et la puissance à montrer, amplifiée par l'utilisation du noir et blanc. L'absence de couleurs est sans doute une manière de ne pas distraire de l'essentiel le regard du spectateur. On pense à la peinture dans de nombreux cas, ainsi qu'à l'iconographie religieuse. En particulier dans un reportage sur l'extraction de l'or par des centaines d'hommes dans une mine au Brésil. Il y a aussi cette image dans la série « *Afriques* », prise dans le désert du Sahel, où un enfant traversant le paysage se confond avec les silhouettes des rares arbres ayant su trouver les meilleures conditions pour survivre ou s'épanouir (c'est une histoire de point de vue). Toutes ces scènes, y compris les plus lyriques, celles qui évoquent des tableaux vivants, sont des moments interceptés sur le vif. Dans leur ensemble, les photographies de Sebastião Salgado donnent à voir un manifeste qui documente l'histoire contemporaine à travers les conséquences extrêmes des phénomènes de mondialisation. Il y est aussi question, simultanément, de la dignité des hommes qui les vivent. **MC**

« *Sebastião Salgado, un regard engagé* », jusqu'au 1^{er} décembre, vieille église Saint-Vincent, Mérignac. www.merignac.com

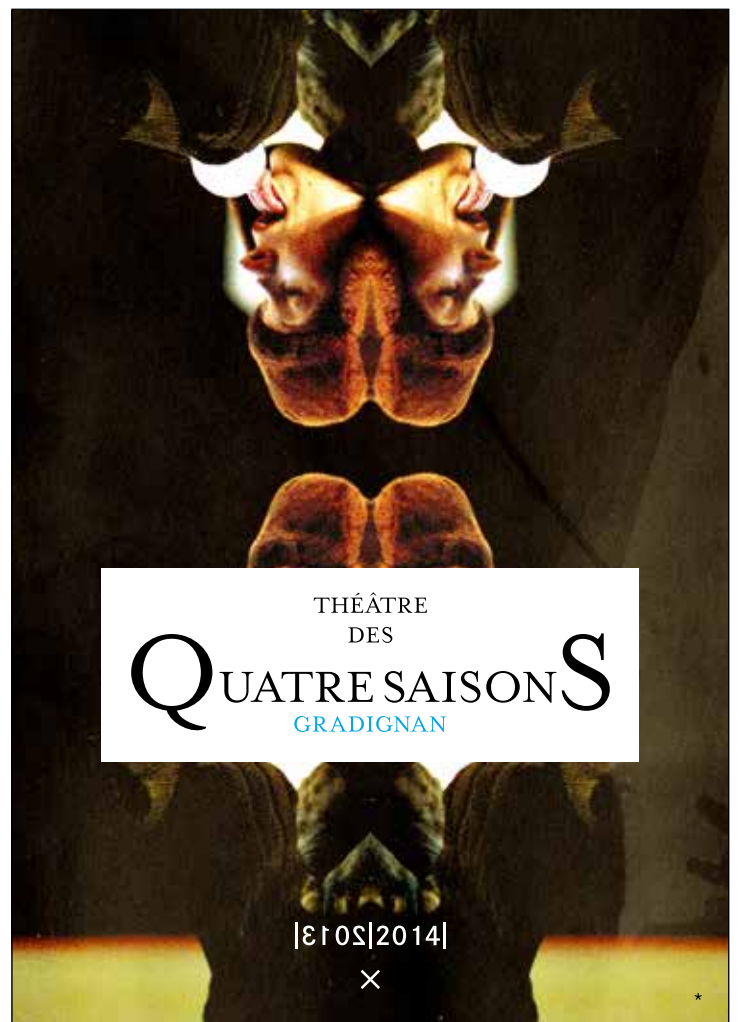
STREET WHERE ?

par **Guillaume Gwardeth**

Le garçon s'appelle Freak City, et son business a pour appellation « *Freak City Designs* ». Artiste illustrateur, il exerce en free-lance depuis son atelier de Libourne. On retrouve sa signature dans la presse et sur bon nombre d'articles de merchandising, tee-shirts, pochettes de disques et... planches de skate.

ABOULE LE FREAK

Freak City semble avoir gardé quelques souvenirs mouvementés de son cursus d'arts plastiques à Bordeaux 3. « *On retournait pas mal la fac et les environs quand il fallait aller coller. Sachant qu'on devait être recouverts un quart d'heure après par les Jeunes Socialistes... Du coup, on se permettait de poser notre graf, qui, lui, allait durer dans le temps...* » Début 2000, Freak City faisait ses armes dans le milieu des concerts punk rock et hardcore, et la rue était le domaine réservé pour la pose de stickers et de pochoirs vandales. « *On avait toujours un pochoir de crew aux couleurs du Bordeaux Bust! Crew* », explique Freak City en évoquant son collectif de l'époque. « *Bleds, stations d'autoroute, arrêts de bus... L'idée, c'était de laisser une marque partout où on passait.* » Aujourd'hui, la marque est devenue protéiforme. Le terme « *Designs* » accolé à Freak City est l'indice d'un assez large champ de pratiques : dessin, animation, volume... Hyper raccord avec les codes urbains, Freak City s'adonne volontiers à l'illustration de planches de skateboard. « *C'est un trip un peu nostalgique et fantasmé* », comme un retour aux boards colorées de sa prime jeunesse, « *avec à chaque fois des monstres, des mutants, des trucs gluants* ». Freak City a été marqué par le travail de graphistes tels que George Powell, Jim Phillips ou Zorlac. « *J'ai grandi au son du punk rock. J'ai vu les groupes customiser leurs boards. J'en illustre dès que j'en ai la possibilité, c'est devenu quelque peu naturel chez moi.* » www.freakcitydesigns.com



www.merignac.com

THÉÂTRE

JEUDI 7 NOVEMBRE | 20H45
On dirait qu'elle danse
CIE L'ŒIL DU TIGRE | MAÏSSA BEY

MUSIQUE

LUNDI 11 NOVEMBRE | 20H45
Vivaldi | Bach
DAMIEN GUILLON & LE BANQUET CÉLESTE

THÉÂTRE D'ANIMATION | NOVART

VENDREDI 15 | SAMEDI 16
& DIMANCHE 17 NOVEMBRE | 20H45
Les Mains de Camille
CIE LES ANGES AU PLAFOND

RENCONTRES IMPROBABLES | NOVART

JEUDI 21 NOVEMBRE | 19H45
ARNAUD MÉTHIVIER & HAMID BEN MAHI

THÉÂTRE D'ANIMATION | NOVART

JEUDI 21 & VENDREDI 22 NOVEMBRE | 20H45
PPP*
PHIA MÉNARD | CIE NON NOVA

THÉÂTRE D'ANIMATION | NOVART

Une soirée de 3 spectacles !

LUNDI 25 & MARDI 26 NOVEMBRE | 20H

Die Scheinwerferin
NAOKO TANAKA

Death is certain
EVA MEYER-KELLER

Au Milieu du désordre
PIERRE MEUNIER

www.t4saisons.com
05 56 89 98 23



Avec le soutien de l'ONDA, Office national de diffusion artistique.



ville de gradignan





Le Nuit. © Claude Lévêque. Photo: Franck Tallon

Claude Lévêque, artiste consacré, représentant de la France en 2009 à la biennale d'art contemporain de Venise, défendu par le galeriste parisien Ramel Mennour, investit jusqu'au 26 janvier 2014 le jardin et le rez-de-chaussée de l'Institut Culturel Bernard Magrez.

LES MIROIRS DE CLAUDE LÉVÊQUE

Claude Lévêque est un peu comme chez lui au château Labottière. « *C'est presque mon château* », dit-il volontiers en plaisantant. Et pour cause : son travail y a déjà été montré à quatre reprises au sein d'expositions collectives, il y a donné deux conférences et quatre de ses œuvres ont été acquises par le propriétaire des lieux, Bernard Magrez. L'exposition personnelle, « *Here I Rest – Mon repos au château* », que lui consacre l'Institut Culturel Bernard Magrez, est donc une suite logique. Douze œuvres, sculptures et installations, des années 1980 à aujourd'hui, ont été rassemblées par l'artiste. « *Depuis deux ans, je réalise moins de projets in situ. Je me suis remis à faire des objets plus petits, plus autonomes, qui sont moins spécifiques par rapport à un lieu. La particularité de cet endroit, c'est qu'il s'agit d'un château. J'ai eu l'envie, plutôt que de construire un parcours, de rejouer certaines œuvres de mon parcours* », explique Claude Lévêque. On retrouve dans cette exposition son vocabulaire si personnel, s'appuyant sur le dialogue entre son, lumière (lustre, chandelier, guirlande, néons) et objets standard. On retrouve aussi la dimension poétique, mélancolique et critique de son travail à travers des thèmes récurrents, comme la disparition et l'enfance, qu'il aborde en jouant des souvenirs ou en restituant des émotions ou des ambiances. C'est le cas avec *La Nuit*, une installation de 1984, plongée dans le noir. Sept visages d'enfants peints sur bois et ornés d'ampoules sont répartis, ainsi que trois tipis, sur ce qui évoque une plage de sable. Face à la vision de ce campement, le spectateur entend le chant d'une chouette, le crépitement d'un feu et quelques notes provenant d'une boîte à musique. Cette fiction qui s'offre au regard est à l'image de nombreux travaux de l'artiste, à la fois intime, nostalgique et surtout polysémique, car agissant comme un miroir permettant au spectateur de projeter sa propre histoire. **JMC**

« *Here I Rest – Mon repos au château* », Claude Lévêque, jusqu'au 26 janvier 2014, Institut Culturel Bernard Magrez, Bordeaux. www.institut-bernard-magrez.com



© American Antiquarian Society, Goupil and co, 1853

Goupil met son art entre les doigts de ses élèves Yankees.

« EXCUSE MY FRENCH... »

Dix-huit longues années. Le lecteur n'aura pas oublié que la « Monarchie de Juillet », celle de Louis-Philippe 1^{er}, a duré aussi longtemps : dix-huit ans... De 1830 à 1848. Deuxième République inaperçue, puis le second Empire : c'est le XIX^e siècle, la bonne époque pour entamer la série soudaine des apparitions de la Vierge papiste en France, et, à Paris, les belles années de la maison Goupil, éditeur d'art dès 1827, via la gravure sur cuivre ou zinc, la lithographie et, bientôt, la photogravure. Éditeur, diffuseur national et international, galeriste « propriétaire de ses peintres » et donc des reproductions qui pouvaient se faire de leurs créations. Une industrie de l'art, dans un siècle qui va aimer la presse d'information et de feuilletons, les caricatures et les ouvrages illustrés, les collections d'images et les almanachs. La lithographie est alors ce procédé d'impression tout nouveau, plus rentable et plus rapide que la laborieuse gravure sur cuivre, zinc ou bois. Sur une plaque de calcaire spécial, l'artiste-artisan dessine ou bien reporte au crayon gras ou à l'encre grasse dessins succincts ou très élaborés, chiffres, textes et liserés. Mouillage, encrage, pressage, et voilà le travail ! Par milliers et milliers de feuilles de papier, de formats et qualités, choisis selon la fortune de l'acquéreur potentiel.

Aux États-Unis, la maison Goupil (une dynastie...) vend de tout : des portraits de Napoléon (dont le frère Joseph est en exil au New Jersey avec des officiers et ingénieurs français), des dessins du château de La Fayette, des images vantant le luxe et le « vrai chic parisien », des images pieuses issues de l'histoire biblique dans les arts et des images lestes des mythologies gréco-latines ou des « orientalismes » – souvent des mêmes auteurs, ça va de soi –, des dessins d'humour et des copies des œuvres les plus célèbres des musées. Goupil a créé des succursales à Londres, puis à Berlin, dès 1846 ; il s'installe à New York, Broadway, dès 1847. Il ouvre une boutique de reproduction, mais aussi une galerie de peinture, un magasin de fournitures de couleurs-pinceaux-essences-huiles-solvants, et même un atelier d'encadrement. L'esprit des grands magasins parisiens : la boutique « fait

le tour de vos besoins ». Il existe alors universellement un style Goupil et la forme de bon goût petit-bourgeois conservateur qui va avec.

Très tôt, dans les années 1825, des Américains, Barnett et Doolittle, vont tenter de venir apprendre le dessin et les procédés de la lithographie à Paris. C'est prématuré et ils ne sont que deux : insuffisant. Puis les frères Pendleton font de même, mais repartent avec ouvriers et presse, encres et papiers, à Boston. Des portraits du président Jefferson seront bientôt diffusés en grande quantité par leurs soins... Débuts de la réclame de luxe, en litho, chez Duval, à Philadelphie, vers 1850. On ne s'embarrasse pas de vérités historiques ni de vraisemblances, là comme ultérieurement dans les studios hollywoodiens. Telle cette publicité pour un banjo, illustrée par la présence simultanée de Liszt, Berlioz et Kriehuber ! Cela dit, certains dessins sont libres de l'aisance que la jeune démocratie permet, à l'inverse des régimes pesant sur la France. On importe aussi des pierres dessinées à et pour Paris, que l'on retouche ou ponce partiellement pour le goût du jour, qu'on relégende en anglais, français et espagnol. Et l'on fait des copies de copies de copies... Détournant et plagiant sans trop de scrupules le thème, le titre, les arrière-décor.

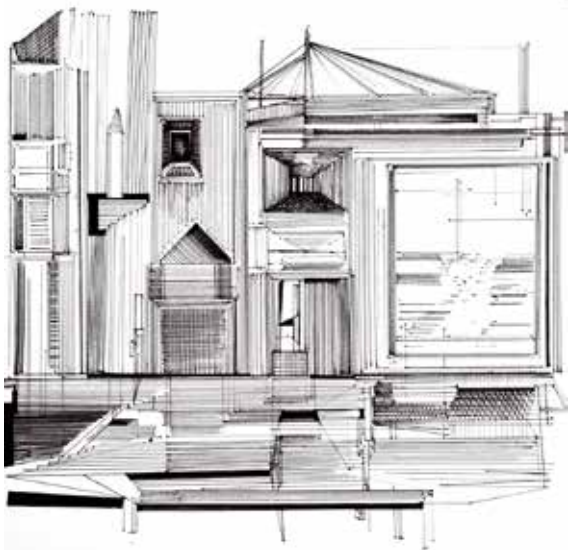
C'est cette aventure d'outre-Atlantique qu'il convient de découvrir d'urgence au musée d'Aquitaine, jusqu'au 10 novembre 2013. Sans en chercher le très beau catalogue américain traduit en français – qui existe, mais aura eu quelques difficultés de diffusion, les services culturels municipaux n'ayant pas obtenu à temps les autorisations de mise sur le marché... La maison Goupil est morte en 1920. Le fonds, très riche et superbement documenté, est arrivé en legs à la ville de Bordeaux en 1987. **Gilles-Ch. Réthoré**

« *With a french accent : la lithographie aux États-Unis (1820-1860)* », jusqu'au 10 novembre, musée Goupil et musée d'Aquitaine, Bordeaux. www.musee-aquitaine-bordeaux.fr

« *La Maison Goupil et l'Italie* », jusqu'au 2 février 2014, Galerie des Beaux-Arts de Bordeaux. www.bordeaux.fr

DANS LES GALERIES

par **Marc Camille**



POINT, LIGNE, PLAN

Le peintre et dessinateur Franck Noel investit l'Espace 29 avec une exposition intitulée « +X projet Octobre ». Cette formule quelque peu énigmatique résonne pour le plasticien comme une annonce de sa collaboration pour l'occasion avec l'architecte Anissa Rachidi (+X). Dans ses dessins et peintures, Franck Noel esquisse des formes architecturales fictives, dépossédées de leur fonction comme de leur fonctionnalité. Elles semblent plongées dans un temps suspendu, celui d'un hasard départi de la nécessité. Tracés à la règle et au stylo bille, les dessins de Franck Noel esquissent une condensation des pleins et des vides laissant apparaître les erreurs, essais, tentatives et reprises comme autant d'éléments structuraux d'une forme finale en perpétuelle évolution. Ces images évoquent le langage empirique de la série de dessins des *Chamber Works* de Daniel Libeskind, qui détourne les conventions de représentation des bâtiments pour créer ce que le critique américain Peter Eisenman lit comme une « non-architecture ». L'intérêt particulier de Franck Noel pour la notion de repentir en peinture, à savoir l'ajout de modifications apportées à un tableau par l'auteur, doublé de l'influence du processus de l'architecte sur son travail, l'ont mené à s'affranchir de la bidimensionnalité de l'image pour créer une installation pensée comme la « décontextualisation » en volume de sa pratique de peintre. Une ouverture « destinée à la présentation d'un autre espace, d'un troisième temps ressenti ».

« +X projet Octobre », **Franck Noel** et **Anissa Rachidi** (assistante de production), jusqu'au 30 novembre, Espace 29, Bordeaux.
www.espace29.com

LA QUALITÉ, C'EST DE LA MERDE

À la galerie Le Soixante-Neuf, Bruno et Thierry Lahontâa orchestrent la liquidation de la Fondation Raffy avec une exposition intitulée « Tout va disparaître – Inventaire », assortie d'une annonce de la vente à perte d'objets d'art. Entité à géométrie variable constituée autour des frères Lahontâa, sous l'égide du personnage fictif du capitaine Raffy, la fondation éponyme déploie depuis une dizaine d'années dans ses entreprises artistiques un humour caustique, souvent proche de l'absurde et d'une certaine forme de stupidité. Figurines d'Indiens, de cowboys et autres fétiches rattachés aux souvenirs d'enfants des deux plasticiens sont la matière première des pièces *Heroes & Villains* et *Cutter & Briquet*, présentées dans cette ultime exposition. Photographiés en gros plan ou défigurés au cutter et au briquet, ces jouets de mêmes apparaissent ici telles des créatures de légendes, à la fois inquiétantes et monstrueuses, appartenant à un monde qui semble révolu. Mais la clôture de l'histoire de la fondation n'est pas une fin. Les frères Lahontâa annoncent dans la foulée l'avènement du « romanfoutisme », un mouvement dont le manifeste laconique « la qualité, c'est de la merde » rappelle cette citation célèbre de Francis Picabia : « Je surpasse les amateurs, je suis le sur-amateur ; les professionnels sont des pommes à merde. » Une ère nouvelle dotée d'un programme aussi incongru que prometteur.

« Tout va disparaître – Inventaire », **Fondation Raffy**, du 14 novembre au 14 décembre, galerie Le Soixante-Neuf, Bordeaux.
Facebook : le soixante-neuf

LA NATURE ÉPROUVÉE

L'artiste berlinois Julius von Bismarck présente trois œuvres récentes dont une vidéo inédite à la galerie Ilka Bree. Ensemble, elles décrivent le rapport contemporain de l'homme à la nature. Les photographies, la vidéo et les objets montrés ici sont le résultat d'actions menées par le plasticien. « Kunst », une série de photographies en noir et blanc réalisée en 2013, donne à voir des typologies de paysages (pré, cratère, dune, forêt, etc.) sur lesquels, en collaboration avec Julian Charrière, Julius von Bismarck a peint le mot correspondant à ce que l'on voit littéralement. Ainsi CRATER apparaît sur le flanc d'un cratère islandais, DUNE sur une dune, WIESE (pré) dans un pré, etc. Les lettres étant dans chaque situation à l'échelle de l'environnement naturel. Ce travail, mettant en lien directement le sujet et son énoncé, entraîne à reconsidérer ce que l'on regarde, et, entre savoir et expérience, à réaliser que la plupart de ces endroits ne sont que des mots ou des concepts pour nombre d'entre nous. La vidéo *Stirb Langsam*, 2013, à la fois provocante et spectaculaire, est une boucle de 24 heures mettant en scène l'artiste découpant un chêne centenaire, muni d'un simple couteau suisse. Il tourne autour de l'arbre, inlassablement, de jour comme de nuit. Ce temps long dans lequel le plasticien a choisi d'installer son action permet de mettre en lumière la violence de son geste autant que l'effort disproportionné dans sa durée et sa répétition pour atteindre son objectif. Dans une posture tout à la fois romantique et punk, Julius von Bismarck tente à travers des expériences de renouer avec une nature envisagée ici comme un objet lointain, un corps qui serait devenu étranger à l'homme.

« Les bêtes sont bêtes et les plantes le sont encore plus », **Julius von Bismarck**, jusqu'au 30 novembre, galerie Ilka Bree, Bordeaux.
www.galerie-ilkabree.com

RAPIDO

Un ensemble de peintures du Bordelais **Claude Bellan** sont montrées jusqu'au 30 novembre à la galerie Guyenne Art Gascogne, www.galeriegag.fr • Les peintures des artistes mexicains **Norma Rincón Mendoza** et **Adolfo López Ruiz** sont accueillies à la galerie MLS, www.123-galerie-mls.fr • Les nouvelles expositions du CAPC « Sigma » et « Michael E. Smith » ouvriront le jeudi 14 novembre, www.capc-bordeaux.fr • Jusqu'au 24 novembre, l'artiste **Laurent Kropf** investit la vitrine du Crystal Palace, 7, place du Parlement, Bordeaux, www.laurentkropf.net • « Tohu Bohu », 13 retwables de **Christophe Conan**, jusqu'au 14 décembre, Forum des arts et de la Culture de Talence, www.christopheconan.com



© Christian Taillemaître

Directeur artistique de la nouvelle édition de Novart, le chorégraphe invente une édition énergique, et qui va donner des couleurs à l'agglomération.

NOUVEAU NOVART AVEC HAMID BEN MAHI

Adieu Evento, bonjour Novart. Cette fois, les choses ont été dites, Novart est l'événement culturel de la ville de Bordeaux. Le maire, Alain Juppé, a affiché son intérêt pour ces retrouvailles avec Novart, symbole pour lui de la politique culturelle de la ville. « *Le train de Novart est passé, il passe cette année, il repassera l'an prochain* », a-t-il lancé avec humour lors de la présentation officielle du programme de cette édition surprise. Une façon d'inscrire l'événement dans la pérennité. Et d'oublier Evento. Dotée d'un budget total d'environ 450 000 euros apporté par La Cub et d'une dotation de la mairie de 300 000 euros, cette édition reviendrait finalement à plus d'un million si l'on ajoute l'apport des nombreux partenaires et les coproductions en amont, notamment de l'Office artistique de la région Aquitaine (Oara). Cette décision de renforcer Novart tout en plongeant dans le coma Evento s'est faite en février dernier, un peu subitement. Mais qui allait-on mettre à la direction artistique de cette manifestation qui s'élabore en collaboration avec plus d'une quinzaine de structures institutionnelles et associatives de la ville et de La Cub ? Le chorégraphe Hamid Ben Mahi, très ancré sur le territoire, mais dont la reconnaissance va bien au-delà. Apprécié de tous pour son talent comme pour la qualité de ses rapports humains, il a donc été choisi pour donner le ton de cette 10^e édition. Déjà engagé toute l'année avec sa compagnie Hors Série, il a trouvé le temps et s'est lancé tête la première dans le grand bain culturel local, avec joie et une idée :

celle de provoquer des « rencontres improbables ». Un thème de prédilection pour cette édition. Depuis plus de dix ans, il organise dans différentes villes de France des laboratoires où les artistes de divers milieux échangent, partagent, cherchent et trouvent des terrains d'entente, créent des passerelles artistiques entre les disciplines. C'est dans ces laboratoires qu'il est allé puiser pour organiser tout au long de Novart des rencontres qui vont ponctuer la manifestation. Quarante-vingt-dix spectacles seront donnés à voir pendant une grosse quinzaine de jours. Issu du hip hop, Hamid Ben Mahi en a l'énergie comme l'ouverture aux autres. Ainsi, il a croisé la route de l'accordéoniste Arnaud (Nano) Méthivier, du chanteur et musicien basque Beñat Achiary, ou Bernard Lubat, avec qui il propose « Les états généreux de l'improvisation », plusieurs rendez-vous qui se dérouleront dans les locaux de l'Oara. Pour l'ouverture officielle de Novart, qui se fera le samedi 16 novembre place de la Comédie, il a fait appel à Kader Attou, directeur du CCN de La Rochelle et chorégraphe hip hop, qui viendra avec des extraits de *The Roots*. Un spectacle sur les racines du genre pour cette mise en bouche, qui se déroulera également en compagnie du duo Bumcello, expert en improvisation jazz et trip hop. Et des comparses de longue date, comme Boubacar Cissé et ses Associés Crew. Le hip hop sera dans la place. Et pas n'importe où à Bordeaux. Juste devant l'opéra. **Lucie Babaud**

www.novartbordeaux.com



DR

NOVART Christian Rizzo présente au Cuvier un solo sur l'exil géographique mais aussi de soi-même.

ATTENTION, FRAGILE, RIZZO SE LIVRE

Sakinan Göze çöp batar (« c'est l'œil que tu protèges ») est une expression turque. En substance, cela signifie que quand on se tient trop sur ses gardes le pire finit par se produire. Christian Rizzo considère que cette formule s'adresse au public comme un résumé ou plutôt une condensation de son esthétique : « *Regardez juste ce qui arrive et tout se passera bien.* »

Le chorégraphe d'Association fragile a fait de l'interprète Kerem Gelebek, qui danse avec lui depuis 2008, son double dans ce solo. Ou plutôt l'incarnation de son « moi » sur scène. Ainsi a-t-il demandé à ce jeune danseur turc, venu en France pour danser, puis installé à Berlin, de revisiter des actions qu'il avait pu accomplir lui-même dans de précédents spectacles : déplacer des objets, s'allonger au sol, s'asseoir à une table... C'est-à-dire de lui faire interpréter ses gestes à lui, se mettant ainsi en exil de son propre corps.

Son idée première pour ce solo était d'évoquer des notions de mélancolie et d'exil. « *La mélancolie, dans le sens antique, permettait de vivre le deuil, se dépasser ou encore de trouver un sens à la vie ; en d'autres termes, c'est un passage en temps de crise* », a-t-il déclaré en préambule de son travail. Très sensible aux arts plastiques, Rizzo a composé ce spectacle en plusieurs séquences, comme une série d'études : étude pour homme dans un coin, étude pour homme avec une table, étude pour homme avec une plante verte. Une manière d'organiser sa pensée en mouvement. Caty Olive, en recherche permanente sur les mouvements de glissement et de vibration de la lumière, a réalisé une scénographie lumineuse en ce sens. **LB**

Sakinan Göze çöp batar, samedi 19 novembre, 20 h 30, Le Cuvier, Artigues-près-Bordeaux. www.lecuvier-artigues.com

LÉA CORNETTI OU LA FAIM DE DANSE

NOVART Vingt-deux ans qu'elle danse. Toute seule. Disons qu'elle est autodidacte, s'est formée au butō avant de continuer sa propre route chorégraphique, qui ne ressemble à aucune autre. Au fil des années, Léa Cornetti a pris des notes. Elle dévoile dans le solo *She's back* ce cheminement, cette part intime de l'artiste,

ce qui a disparu et ne reviendra pas, ces mille et un gestes appris puis enfouis. Mais aussi ce désir, cet appétit inextinguible qui l'anime, cette flamme qui dure, cette volonté. **LB**

She's back, les 26, 27 et 28 novembre, Glob Théâtre, Bordeaux. www.globtheatre.net



© Fabien Bertrand



© Frédéric Desmettre

NOVART Le « manager » Michel Schweizer réunit dans *Cartel* une nouvelle cuadrilla improbable autour de deux ex-danseurs étoile, du corps et du deuil, de l'excellence et de l'obsolescence.

NOUVELLES DES ÉTOILES

Maitres-chiens, culturistes, ados... Vos précédentes créations, Bleib, Ô Queens ou Fauves, réunissaient des non-professionnels de la scène. Ce n'est pas le cas ici. Qu'est-ce que cela change ?

En fait, je cherche plutôt à réunir sur le plateau différents mondes. Certains sont formés à la scène, d'autres non : c'est cette diversité, ou plutôt ce rapport renouvelé à la vérité, qui m'intéresse. Cette fois, c'est le monde de la danse classique : il est fort éloigné du mien, même si je m'intéresse au corps et si je suis subventionné comme chorégraphe... J'ai toujours été intrigué par cette discipline très datée, fossilisée, et qui se perpétue tranquillement, comme un patrimoine vivant.

Quel est ce Cartel que vous allez mettre en scène ?

Pour une fois, je peux revendiquer une création chorégraphique : ça réunit trois danseurs. Deux danseurs étoile qui ont largement dépassé le niveau de la retraite, Cyrille Atanassoff et Jean Guizerix, des figures emblématiques de la danse classique dans les années 1970. Et un très jeune danseur de 21 ans, Romain di Fazio ; ce qui me sert à questionner la transmission. Je me suis dirigé vers des profils masculins, un genre qui m'interroge beaucoup... J'avais aussi envie de deux présences féminines : une chanteuse lyrique, dont la voix va magnifier certains passages du spectacle. L'autre présence, je préfère ne pas trop en parler... On est donc six sur le plateau.

Pour vous, comme pour les danseurs, il y a donc là un effet miroir ?

Ce travail-là est vraiment une surface réfléchissante, oui. La pratique entraîne une ascèse particulière qui a conduit ces danseurs à éprouver un deuil précoce.

Double deuil : de la carrière et du corps. Mais je n'ai pas voulu que ces deux danseurs se donnent en spectacle, je n'invite pas le public à apprécier une performance. C'est une proposition qui nomme notre condition d'être au monde : comment s'accommoder du temps ? Je nourris ça de réflexions du philosophe Bruce Bégout sur la quotidienneté, l'évitement du monde. C'est particulier et il n'y avait rien d'évident à ce que ça fonctionne... Mais c'est un beau mix entre des moments de danse et des prises de parole assez troublantes.

Pour le thème, on pense notamment à Gardenia d'Alain Platel...

Je ne l'ai pas vu, mais je pense que j'aurais été un bon spectateur... Dans une époque qui nie ces thèmes, ce sont des propositions nécessaires. Surtout dans le milieu du théâtre.

Vous dénoncez souvent les lieux institutionnels et le « spectacle qui tue le vivant ». Comment surmonter cette impasse ?

Ces lieux m'intéressent pour leur capacité à réunir des gens et m'insupportent parce qu'ils créent l'illusion d'un rapprochement qui finit dès qu'on sort de la salle. Comment l'éviter ? Modestement, je me dis : pendant une heure et demie, je vais essayer de réactiver tout ça. J'essaie de faire en sorte que le public vive une expérience particulière. Je me dis que ce qui est entendu s'imprègne tout de même de sensations, de réflexions. Que ça reste le bon endroit pour bien voir, et bien regarder. Le vivant travaille.

Pégase Yltar

Cartel, Michel Schweizer, les 29 et 30 novembre, Le Cuvier, Artigues-près-Bordeaux. www.lecuvier-artigues.com

NUIT GROOVY

NOVART Les Vivres de l'Art proposent la nuit la plus longue de Novart. Avec deux moments spécifiques. Une première partie avec l'installation monumentale d'Ann Cantat-Corsini, *Le Grand Autel des morts*. Cette œuvre participative, autour de laquelle chacun est invité à déposer un objet/portrait d'un défunt dès le 1^{er} novembre, s'inscrit dans la tradition de la Fête des morts mexicaine. Puis, ensuite, une « Oil Night Long », avec un DJ set de 22 h à 3 h du matin, du super groovy DJ Oil, venu de Marseille. Transfuge des Troublemakers, il fait danser tout le monde, de la Canebière à l'I.Boat, sur des vieilles gloires funk, des classiques hip hop et de jeunes pousses house. Le spectateur sera immergé dans une scénographie en clair-obscur, *Groov'art*, conçue par Ann Cantat-Corsini comme une apparition, avec des corps évanescents à la taille humaine projetés sur des écrans et invitant le spectateur à entrer dans une danse hypnotique, au cœur d'un décor urbain imaginé par L'Éclairageur. **LB**

Le Grand Autel des morts, à partir de 19 h, et « **Oil Night Long** » à partir de 22 h, samedi 23 novembre, aux **Vivres de l'Art**, Bordeaux. www.vivresdelart.org

NOV AQT

FORUM DE L'INNOVATION GLOBALE

Et si on refaisait le monde ?

5, 6 & 7 déc. 2013
AÉROCAMPUS AQUITAINE
Bordeaux-Latresne

novaqt-leforum.fr

NOV AQT INVENTER L'AVENIR

Judi 5 décembre 2013
/ AQUITAINE THINK TANK

Vendredi 6 décembre 2013
// 4^e ÉDITION DES
RENCONTRES DU DESIGN

Du vendredi 6 au samedi 7 décembre 2013
/// LES 24H DE L'INNOVATION

NOV AQT DÉCOUVRIR & EXPÉRIMENTER

5, 6 & 7 décembre 2013
/ LE PARCOURS DE L'INNOVATION

NOV AQT PARTAGER & DÉVELOPPER

De septembre 2013 à avril 2014
/ LES ÉTAPES DE L'INNOVATION



RÉGION
AQUITAINE

L'AVENIR
S'ÉCRIT EN AQT

Groupe Les Echos





© Maitereu Echeverria

NOVART *Machine Feydeau*, ou l'épreuve du feu pour quatorze comédiens sortis de l'Estba, dirigés par Yann-Joël Collin en pompier pyromane.

MACHINE EN SURCHAUFFE

Le boulevard avant de prendre la grand-route. *Machine Feydeau* est donc la première sortie d'envergure pour la 2^e promotion de l'ESTBA, quatorze jeunes comédiens maintenant pros, formés depuis trois ans dans l'école adossée au TnBA.

Comédien formé par Antoine Vitez ou Didier-Georges Gabily, metteur en scène actif au sein de sa compagnie La Nuit surprise par le jour, enseignant à l'occasion pour les écoles nationales (au Cons' de Paris, au TNS, à Bordeaux), Yann-Joël Collin est le chef mécanicien (assisté par Éric Louis) de cette *Machine Feydeau*. Mais il n'a pas l'impression d'avoir dirigé un « spectacle de sortie ». « *Je travaille comme en compagnie : j'embarque les gens dans un projet commun, une aventure artistique et humaine. Le choix de Feydeau est venu parce qu'ils étaient un peu fous. C'est un support pour repenser le théâtre, ensemble.* »

Va pour Feydeau donc, cette « drôle de mécanique, très difficile et très délirante ». Va pour cet auteur Belle Époque pour parterres bourgeois, pour son art du divertissement, largement réhabilité depuis une trentaine d'années par les cadors du théâtre public (Françon, Lavaudant, Bezace), reconnu pour sa virtuosité dramatique et sa cruauté sociologique. Va pour ses maris concupiscent et cocus (*Tailleur pour dames*), ses domestiques sornois, ses coups de pied occultes (*Dormez, je le veux !*), ses quiproquos sentimentaux (*Notre futur*) ou sexuels (*L'Homme de paille*) et ses courants d'air. Feydeau, parce que c'est exigeant. Mais aussi cruel, jubilatoire, absurde, vivant, irréel.

Va pour un mix entre les quatre pièces citées, qui s'entrecroisent, s'interpénètrent pour former cette machine :

« *On reste assez respectueux avec le texte* », dit Collin, qui joue des codes du vaudeville mais renonce à toute illustration d'époque. « *La mise en scène s'est construite avec les acteurs : elle est nouvelle, unique. On se met en jeu pour nous-mêmes.* » Pas de décor, mais quatre portes. « *C'est important chez Feydeau, les portes.* » Pas de quatrième mur : « *Feydeau entraîne l'acteur, qui entraîne le spectateur. C'est un acteur du projet, une partie de la mécanique.* »

On ne s'interdit rien, ni des échappées du plateau vers la salle ou ailleurs, ni les intermèdes dans un esprit de « revue réinventée », façon cabaret, comédie musicale, façon Star' Ac. Bref, Feydeau va servir à rappeler à tout ce petit monde pourquoi il est là. « *Ça se passe partout, ça se passe au présent.* » Un vieux moteur qu'il s'agit de pousser à fond « *jusqu'à l'ivresse, la folie* ». Sans couler une bielle, hein ! L'ESTBA propose aussi, toujours dans le cadre de Novart, ses *Premières Scènes*, quatre monologues inédits donnés dans l'espace de création. À l'exception du premier (*Cet enfant*), adapté de Joël Pommerat, les textes des trois autres solos (*M. Mou, Poucet, Claustria*) sont originaux et interprétés par leur créateur. Ce qui semble indiquer que cette promotion recèle quelques comédiens-auteurs : une surprise de plus. **TY**

Machine Feydeau, du 19 au 23 novembre, TnBA, Bordeaux. www.tnba.org

Premières Scènes, du 27 au 30 novembre, TnBA, Bordeaux. www.tnba.org

NOVART



© Brenda Bianco

NOVART *Viejo, solo y puto*, le nouveau réalisme argentin signé Sergio Boris, à la Manufacture.

TROIS SYMPTOMES, PAS D'ORDONNANCE

Parmi les propositions théâtrales stimulantes de ce Novart, on retient cette pièce au titre accrocheur, créée à Buenos Aires en 2011 par Sergio Boris. Ce comédien, auteur et directeur de théâtre s'annonce comme une figure de proue de la turbulente scène argentine, comme un artisan d'un théâtre du réel reconstruit à force d'observation et d'improvisation. Daniel, fraîchement diplômé en pharmacie, débarque un soir dans l'officine familiale de banlieue tenue par son père et son frère aîné, Evaristo, l'autodidacte. Il y a aussi Claudio, le représentant médical, qui a amené les « chicas », deux travesties venues s'administrer quelques hormones entre deux bières. Tout ce petit monde va trinquer et la nuit sera longue. Une histoire d'amours injectables, de destins interlopes : c'est pas du Copi, mais ça ne renonce pas à l'humour, paraît-il. En espagnol surtitré. **TY**

Viejo, solo y puto, du 20 au 22 novembre, Manufacture Atlantique, Bordeaux. www.manufactureatlantique.net



© Jean-Luc Beaujault

NOVART Comme l'an dernier, le théâtre des Quatre Saisons invite à l'occasion de Novart le top du « théâtre d'animation ».

GLACE ET DÉSORDRE, OMBRES ET HÉCATOMBES

Terme générique employé faute de mieux – on l'aura préféré au « théâtre d'objet », plus réducteur – qui désigne en tout cas quatre propositions spectaculaires faisant la part belle à la manipulation, l'illusion, la suggestion et l'émergence de mondes parallèles. On commencera par l'univers givré de *P.P.P.* (position parallèle au plancher) de la compagnie nantaise Non Nova, qui s'est fait une réputation internationale en mariant jonglage, danse et arts visuels. Dans un monde frigorifié, Phia Ménard évoque l'instabilité des éléments et des identités. Ça ne laisse pas de glace, of course. Autres manipulations élémentaires avec *Au milieu du désordre*, du comédien-auteur-conteur-jongleur-philosophe Pierre



© Ruyhin Coudizer

NOVART *Township Stories*, théâtre-polar sud-africain en VO.

CONTES NOIRS DU GHETTO

Dans la patrie de Mandela, qui n'en finit pas avec l'apartheid, Paul Grootboom passe pour un petit génie de l'écriture dramatique. Né en 1975 à Soweto, il grandit à Pretoria, se passionne pour Shakespeare, mais fait ses premières armes dans le scénario pour la télé et le cinéma, où il excelle dans le polar. D'où son style épique et naturaliste, volontiers qualifié de subversif, qui se retrouve dans son théâtre, qu'il met lui-même en scène : des fresques très contemporaines, à hauteur d'homme, qui grattent sur les plaies sociales. C'est le cas de ce *Township Stories* (coécrit avec l'acteur Presley Chweneyagae), primé lors du festival d'Édimbourg. L'histoire d'un apprenti romancier qui s'infiltré dans le ghetto et plonge dans la spirale infernale. Au menu, comme l'écrit la presse britannique, « *Sex, rape, murder, serial killer* », le tout tirant le drame vers le « film noir » (en français dans le texte). Ajoutons une bande-son pop et une représentation hyperréaliste de la violence : les critiques évoquent un Tarantino de la scène. Du théâtre-cinéma à l'anglo-saxonne, la noirceur et l'exubérance sud-africaine en plus. Six ans après sa création, sa venue (spectacle en anglais surtitré) à Saint-Médard-en-Jalles (seulement trois dates en France, avec Paris et Nantes) est un petit événement. **TY**

Township Stories, les 28 et 29 novembre, le Carré des Jalles, Saint-Médard-en-Jalles. www.lecarre-lescolonnes.fr



© Javier DelReal

Israel Galván est de retour dans la région, au Carré des Jalles, avec une pièce sur le génocide des tsiganes.

LA RÉALITÉ DE GALVÁN

On pensait qu'il avait tout osé en matière de flamenco. On l'a dit dans toutes les salles, sur toutes les scènes, mais il est bon de le rappeler : Israel Galván est LA nouvelle figure du genre, alliant virtuosité technique, fondamentaux et créativité. Il lui restait un sujet difficile ; aujourd'hui, il ose danser l'indansable : le génocide des Tsiganes par les nazis, puis leur persécution par le franquisme. Après avoir déclaré « *parce que danser l'Holocauste est impossible, il faut le faire* », le chorégraphe sévillan relève le défi, notamment en compagnie de deux danseuses, Belén Maya et Isabel Bayón. Pas très bien accueilli dans son pays – peut-être bouscule-t-il trop l'institution qu'est devenue le flamenco –, cette pièce est plus politique que ses précédentes créations. Qui étaient révolutionnaires, certes, mais d'un point de vue esthétique et chorégraphique. *Le réel / Lo real / The real* traite d'un sujet qui résonne tristement en cette période trouble pour les Gitans de toute l'Europe. Après *La Curva*, pleine de virtuosité et d'humour, que l'on a pu savourer en juin dernier, voilà l'occasion de découvrir une autre facette de son talent infini. **LP**

Le réel / Lo real / The real, les 4 et 5 décembre, 20 h 30, Carré des Jalles, Saint-Médard-en-Jalles. www.lecarre-lescolonnes.fr



BR

Ce nuage à côté de toi, première adaptation théâtrale d'un texte de la poétesse Florence Vanoli, par la compagnie du Glob Théâtre.

AVIS DE TEMPÊTE

Jean-Luc Ollivier est devenu « inconditionnel » de Florence Vanoli, poétesse installée à Bordeaux et qui commence à se faire un nom à force de textes édités (chez Arte Activo) et de performances musicales inspirées¹. L'an dernier, le metteur en scène de la compagnie du Glob Théâtre avait proposé une mise en espace de *Ce nuage à côté de toi*, texte inédit, dialogue passionnel pour deux voix tourmentées. « *L'écriture était belle : il fallait voir si ça tenait la route sur scène* », dit Ollivier. Essai concluant, après une résidence de création, le poème est devenu texte théâtral. À charge pour le metteur en scène, avec cette création qui ouvre la saison du Glob, de « *faire passer les mots par le corps et l'espace, pour qu'on ne trouve plus de traces d'écriture* ».

« *Entre caresse et morsure, un homme et une femme apostrophent la toute-puissance du désir. Mon intention délibérée était de les empêcher d'en venir à la catastrophe du quotidien* », écrit Florence Vanoli. Chargé d'électricité, ce « nuage » qui menace serait alors traduit pour la scène par « *l'histoire d'une confrontation, d'un état de crise qui n'est jamais bien identifié. C'est un amour en suspens, peut-être en rupture* », raconte Ollivier. Avis de tempête ou retour au calme ? Voilà pour la tension dramatique.

Autre gageure, donc, faire que la voix de Florence Vanoli – une écriture au lexique familier, mais retricotée dans une « langue poème » plus étrange, saisissante – prenne corps, sans emphase ni effet de lecture. C'est le sens de tout le travail avec les deux jeunes comédiens, Victor Moze (formé au conservatoire bordelais) et Roxane Brumachon (sortie de l'ESTBA et active au sein de la compagnie O'So). « *Il fallait faire poésie sans paraître "poétique". On a travaillé pour que chaque mot fasse sens, qu'il soit incarné et naturel. Je me suis appuyé sur leur fougue et leur jeunesse, afin qu'ils donnent l'impression de jouer sans se poser de questions – alors qu'on s'en est beaucoup posé...* » Pour Ollivier, c'est aussi cette jeunesse qui peut donner à ce combat à corps perdus sa dimension initiatique, universelle. Le metteur en scène a choisi d'économiser ses effets pour ce huis clos physique : un peu de musique et « *quelques moments de cinéma* ». En veillant à éviter les références à Bergman et ses « *Scènes de la vie conjugale* », il choisit plutôt d'évoquer Shakespeare et « *un Roméo et Juliette contemporain* ». Pourquoi pas ? **PY**

1. www.florencevanoli.org

Ce nuage à côté de toi, du 12 au 16 novembre, Glob Théâtre, Bordeaux. www.globtheatre.net



© Arnaud Cramoisin / gbx3000.com

L'Iddac présente ses P'tites Scènes. Des propositions d'accompagnement pour les jeunes artistes, et l'occasion de faire de belles découvertes.

P'TITES SCÈNES POUR GRANDS TALENTS

L'Institut départemental de développement artistique et culturel n'a de cesse de promouvoir, de soutenir et d'asseoir les créations d'art vivant. L'Iddac présente régulièrement ses P'tites Scènes. Il s'agit d'aider des artistes en passe d'évoluer en tant que professionnels à se produire. Les P'tites Scènes de l'Iddac permettent également à des artistes de profiter d'un accueil en résidence. Dans la même veine des actions menées par l'Institut, cela représente également l'accès à des moyens professionnalisants, et assure des rencontres avec les pros, et ce jusqu'à la diffusion du spectacle. C'est aussi et surtout l'occasion d'offrir des moments inédits au public ! Le but étant de se produire devant des spectateurs... Ainsi, Boule – c'est un sobriquet – sera accueilli en résidence du 4 au 8 novembre à la Chapelle de Mussonville, à Bègles, et poursuivra par une tournée¹. Durant une heure et pour seulement 6 euros, les spectateurs pourront entrer dans l'univers sans angle de cet artiste poète qui raconte la vie avec son banjo, comme le faisaient Gainsbourg ou Vian.

Marine Decremps

1. Boule donnera une série de concerts : le 9 à Gujan-Mestras, le 15 à Cubnezais, le 22 à Léognan, le 23 à Coutras, le 26 à Cadillac, puis, en décembre, le 10 à Villenave-d'Ornon, le 14 à Sillas et le 13 à Sainte-Foy-la-Grande.

Boule, les P'tites Scènes de l'Iddac, renseignements sur www.iddac.net et sur www.sitedeboule.com



© Studios Canal

ON CONNAÎT LA CHANSON

On ne sait jamais trop à quoi s’attendre avec les frères Coen, sommets (entre autres *Miller’s Crossing*, *Blood Simple*, *Barton Fink*, *No Country for Old Men...*) ou je-m’en-foutisme (entre autres aussi *Ladykillers*, *Intolérable Cruauté*, *Burn After Reading...*). *Inside Llewyn Davis* est un cas particulier, car en parfait équilibre entre les deux. Les Coen collent cette fois-ci aux basques d’un chanteur qui espère devenir une star du folk dans le New York des années 1960. Ils sont à leur meilleur dans la peinture de cette vie d’artiste bohème où le seul bagage qui compte est une guitare. Davis – Oscar Isaac, génial – y devient l’antihéros d’une odyssée de la loose. Mais aussi à leur pire quand ils décident d’être sans pitié avec ce personnage, de l’enterrer sous les emmerdes, d’en faire un irrémédiable pauvre type. Au spectateur de décider à l’arrivée s’il faut applaudir ou détester ce regard de demiurge, s’il faut rire avec lui de Davis ou en prendre pitié.

Inside Llewyn Davis, le 6 novembre.



DR

SALADE RUSSE

Sergueï fonce pour aller à la clinique où sa femme va accoucher. Trop vite pour éviter un gamin sur sa route, qu’il écrase sous les yeux de sa mère. Gros souci, Sergueï est un officier de police, il va devoir choisir : assumer ses responsabilités, et devenir le mouton noir de la dynastie de flics à laquelle il appartient, ou les laisser étouffer l’affaire. *The Major* n’a pas commencé depuis dix minutes qu’il est évident que l’on a affaire à un cinéaste important. Yuri Bykov est une sorte de James Gray russe. Comme lui, il élève ce qui pourrait être une série B couillue en tragédie shakespearienne autour d’une crise de conscience. Tout aussi musclé que dense, *The Major* cherche ce qu’il reste d’humanité dans une Russie corrompue, sans être certain de la trouver. La blancheur éclatante de la neige environnante n’atténuant jamais la profonde noirceur de cet imposant film.

The Major, le 6 novembre.



© Mars Distribution

NATURE HUMAINE

Depuis *Répulsion* jusqu’à *Rosemary’s baby*, en passant par *Tess* ou *L’affaire Samantha Gailey Geimer*, on aurait juré que Roman Polanski avait une vision assez sévère des femmes. *La Vénus à la fourrure* vient sérieusement bousculer cette idée préconçue. Cette adaptation en miroir du classique de Sacher-Masoch (une actrice vient passer une audition dans un théâtre pour le rôle de l’héroïne de ce roman) est un huis-clos entre un homme et une femme, virant à un vaudeville des plus corsés sur fond de guerre des sexes. Qui domine qui ? Il faudra attendre la toute fin pour le savoir. D’ici là, comment ne pas savourer le duel que se livrent Matthieu Amalric et Émmanuelle Seigner, entre caresses et griffures. Les deux acteurs sont remarquables, mais pas autant que Polanski tirant dans l’ombre – sans s’épargner au passage par des répliques faisant écho à sa propre histoire, son propre rapport aux femmes – les ficelles d’une savoureuse et cruelle fable.

La Vénus à la fourrure, le 13 novembre.



© Potemkine Films

L’ART D’AIMER

Une femme, son jeune amant et leur domestique attendent leurs invités pour une partouze. Ils viendront, mais l’orgie n’aura pas lieu. Ou plutôt pas celle que l’on attendait. *Les Rencontres d’après minuit* culbute plutôt les cœurs que les corps, en invitant les fantômes du cinéma d’Éric Rohmer à se faire trousser par celui d’Alain Robbe-Grillet, le surréalisme de Cocteau à mater une série Z où Béatrice Dalle fouette Éric Cantona. Le tout dans un esprit aussi bon enfant que mélancolique. Ode au partage entre les gens comme entre les genres, *Les Rencontres d’après minuit* est émouvant lorsqu’il affirme qu’il faut plus que jamais se réunir pour se consoler, ouvrir ses bras à tous les horizons. Après *Holy Motors*, voici une nouvelle – et superbe – élogie du cinéma comme art de vivre ensemble.

Les Rencontres d’après minuit, le 13 novembre.

PESSAC SUPERSTAR

Pessac sera riche en événements cinématographiques ce mois-ci. La médiathèque de Camponac projettera le web-documentaire *Dans les murs de la Casbah*, de Céline Dréan, dans le cadre de la 14^e édition du Mois du film documentaire du 1^{er} au 30 novembre (www.moisdudoc.com). Le festival du film d’histoire de Pessac fêtera également sa 24^e édition. Le thème de cette année : « L’Inde et la Chine, les géants de l’Asie ». Belle opportunité de fêter les 100 ans du cinéma indien. Du 18 au 25 novembre, une centaine de films seront projetés, des classiques (de Satyajit Ray à Hou Hsiao-hsien), des contemporains (de Jia Zhangke à Wang Bing) et des films dont le regard est tourné vers ces nations (Robert Wise, Bernardo Bertolucci, Lang...). Comme d’habitude, des débats se tiendront pour questionner le thème de cette année. www.cinema-histoire-pessac.com

PULP FICTIONS

Les courts métrages sélectionnés pour le concours « Red Apple Party, sur les traces de Tarantino » organisé par l’association Tout est possible à Hollywood seront projetés à la Rock School Barbey lors de la soirée concert du 23 novembre. Facebook « tepahbdx ».

BOUH !!

Le festival Les 6 Trouilles, organisé par la ville de Libourne, en partenariat avec l’association Périphéries Productions, se déroulera le 30 novembre 2013, au cinéma Grand Écran de Libourne. Au moins six courts métrages amateurs renvoyant au film de genre y seront projetés devant un jury composé de professionnels et de personnalités. Plusieurs prix dont la Citrouille d’or sont décernés à l’issue des projections. www.les6trouilles.com

À VOS STYLOS !

Gindou Cinéma lance le 9^e concours « Le goût des autres » en Aquitaine, dans le Limousin et Midi-Pyrénées. Le concours consiste en l’écriture d’un scénario de court métrage par des jeunes de 12 à 18 ans sur le thème « Vivre ensemble dans la diversité et l’égalité ». Les dix projets présélectionnés seront publiés dans un ouvrage édité à cette occasion et accompagnés dans l’écriture. Le grand gagnant verra son film réalisé par un professionnel du cinéma. Pour y participer, il faut envoyer son idée de film en remplissant le formulaire de participation disponible sur le site www.goutdesautres.fr avant le 20 décembre.

PENDANT LES TRAVAUX, L’ART RESTE OUVERT !

L’équipe de Défi Ciné-Musique a posté un communiqué sur son site indiquant que « pour des raisons financières, le festival Défi-Ciné Musique n’aura malheureusement pas lieu en 2013-2014 ». Aucune soirée au théâtre Trianon de Bordeaux le 22 novembre et aucun ciné-concert en live au mois de mars... N’hésitez pas à envoyer vos messages de soutien à toute l’équipe à l’origine de ce bel événement : www.defi-cinemusique.com

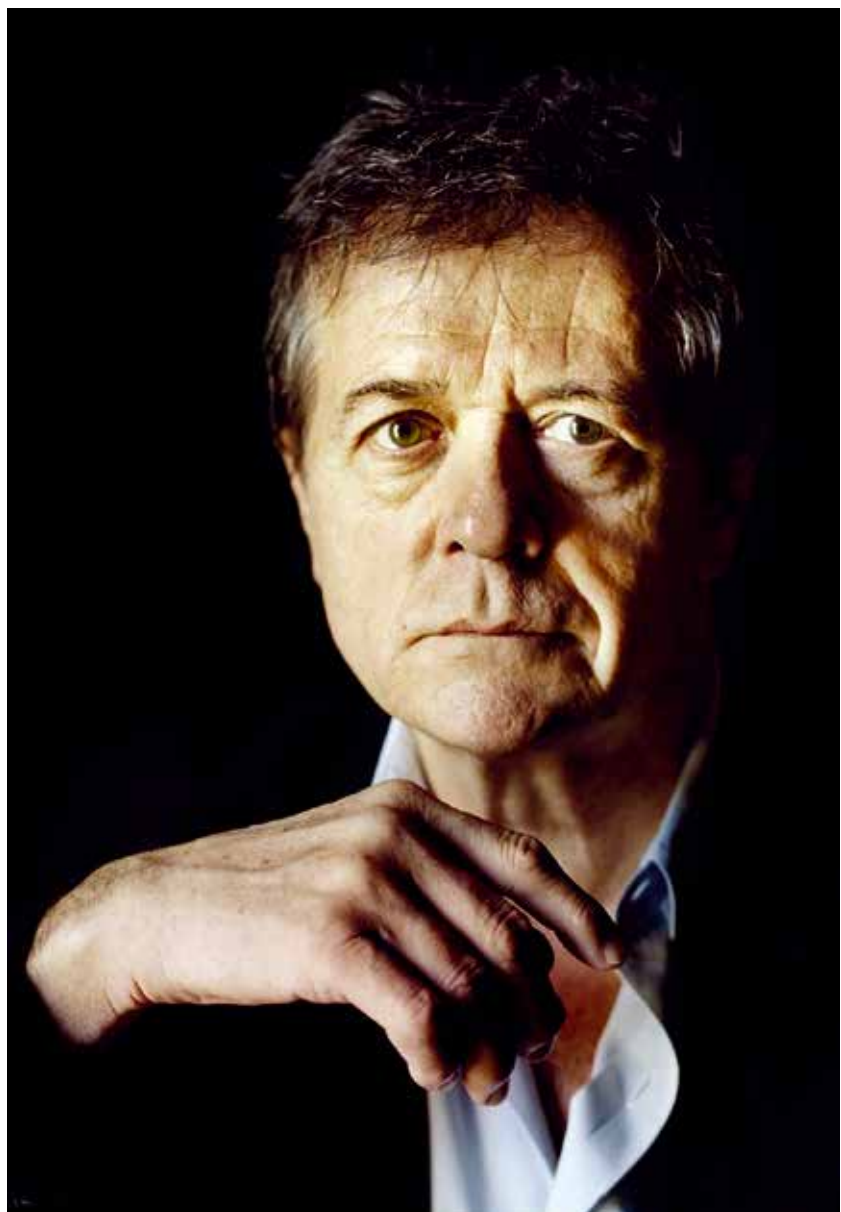
LE JOUR LE PLUS COURT

Depuis 2011, l’Agence du court métrage organise la fête du court métrage à date fixe : le 21 décembre. Tout un chacun peut proposer et organiser une projection publique des films de son choix. Pour ce faire, l’Agence met à disposition un catalogue de 250 films de tous les genres avec une trentaine de programmes thématiques clés en main ainsi qu’une offre jeune public spécifique par tranche d’âge. Toutes les idées, surtout les plus originales, sont les bienvenues. www.lejourlepluscourt.com

« Le mot "fantôme" est parfait, il me convient bien. Je vis avec beaucoup de fantômes. Ceux des morts, c'est relativement facile, à la portée de tous. Mais mes fantômes sont souvent ceux de gens vivants. Des gens qui se sont éloignés, auxquels je pense toujours. Des gens que j'ai aimés. »

REWIND par Sébastien Jounel

Adolescent, Patrice Chéreau est à la fois comédien et metteur en scène pour les spectacles de théâtre de son lycée. En 1966, à seulement 22 ans, il dirige le théâtre de Sartrouville, où il programme des pièces politiquement engagées dans la France de l'avant-Mai 68. En 1969, le théâtre fait faillite. Qu'à cela ne tienne, il migre vers l'Italie pour perpétuer son art, ce qui ne l'empêche nullement de continuer à travailler en France, et ajoute l'opéra à son arc créatif. C'est en 1974 qu'il passe derrière la caméra pour son premier long-métrage, *La Chair de l'orchidée*. Quatorze autres films suivront. Avant les années 1980 et jusqu'au début des années 2000, Patrice Chéreau compile les postes d'acteur, de scénariste, de réalisateur, de metteur en scène de théâtre et d'opéra. En 2006, lorsque Renaud Donnedieu de Vabres lui offre la présidence de la Fémis, il est contraint d'abandonner à cause d'un emploi du temps probablement bien plus chargé que celui du ministre de la Culture lui-même. Quatre ans plus tard, le Louvre fait appel à lui pour concevoir une exposition qui mêle peinture et théâtre. À la veille de sa mort, il travaillait encore à l'adaptation d'un roman pour le cinéma et à la mise en scène d'une pièce de Shakespeare. Le bourreau de travail qu'était Patrice Chéreau laisse à la postérité 15 longs métrages, 10 rôles au cinéma, plus de 40 mises en scène au théâtre, une dizaine à l'opéra et un nombre incalculable de récompenses. Son repos est mérité.

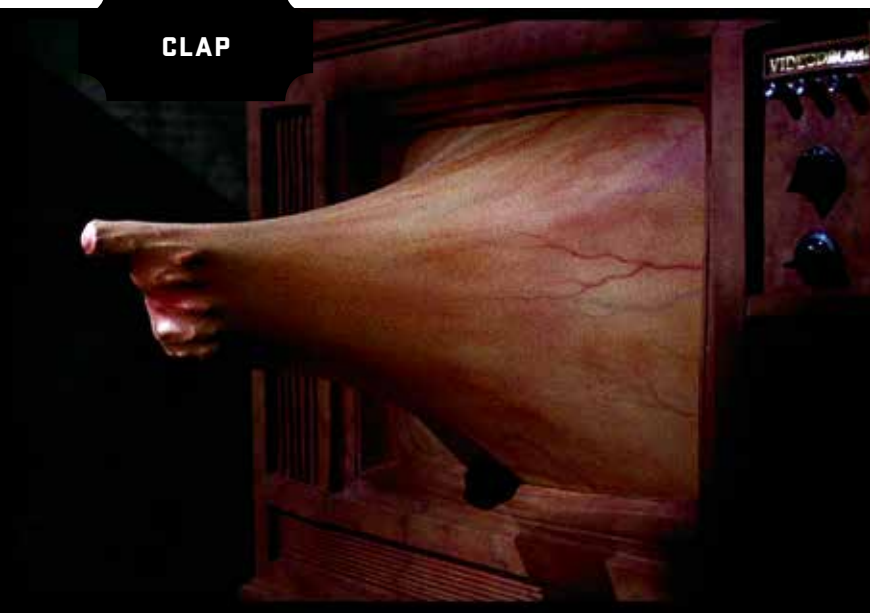


DR

JUNKPAGE & STATION AUSONE, CRÉATEURS DE LIENS.



PLUS DE CULTURE EN CROSS MÉDIA



TÊTE DE LECTURE par Sébastien Jounel

TOURISTES DU RÉEL

Nous avons créé des outils pour mieux voir la réalité. Le microscope nous a montré les êtres invisibles qui peuplaient la nature. Le télescope nous a fait appréhender un univers infini dont nous ne sommes pas le centre. Dès le premier regard dans l'un ou l'autre de ces appareils, notre vision du monde a changé radicalement et de façon irréversible. Internet participe de la même manière à ce bouleversement de notre rapport à la réalité en modifiant notre perception du temps et de l'espace.

Avec Google Map, la carte se superpose au territoire. Nous savons où nous sommes et où nous allons, car Google nous l'indique. Avec les moteurs de recherche, notre mémoire individuelle se mêle à une mémoire globale. Inutile de fouiller dans nos souvenirs, Google pallie nos trous de mémoire.

L'impatience est peut-être le mal du XIX^e siècle. L'instant présent, c'est déjà trop tard et la conséquence est un « décolllement » de notre perception du réel. Tout le monde a déjà vu lors d'un concert la nuée de smartphones en mode caméra. Vivre en temps réel est déjà du différé. Jusque-là, l'écran constituait une barrière et un intermédiaire entre image de la réalité et réalité elle-même. Le projet Glass de Google amorce sa disparition et, mieux (ou pis), réalise une conjonction parfaite entre la réalité perçue et sa médiatisation : les lunettes, en plus d'être équipées d'une caméra, « projettent » des informations devant les yeux de leur utilisateur. Quand les appareils photo se sont démocratisés, la photographie du touriste à côté du monument est devenue plus importante que la visite du monument lui-même. Voir et fabriquer du souvenir en même temps. Mais qui se souviendra ? Surtout si entre voir et se remémorer se glisse l'instance « Google » – qui pourra d'ailleurs peupler la réalité d'éléments qui ne s'y trouvent pas grâce à la fameuse « réalité augmentée ».

Nous avons donc inventé des appendices à nos organes de perception afin de mieux voir la réalité. Mais le risque est que nous devenions nous-mêmes les appendices de ces appareils. C'est ce qui se produit dans le jeu vidéo avec la Kinect, qui fait disparaître la manette, substituée au corps du joueur lui-même, dirigé par le jeu.

Lorsque tout le monde portera des lunettes Google, le tourisme sera probablement celui du réel. Et travailler notre capacité de mémorisation deviendra un devoir citoyen.

Godard disait que la télévision créée de l'oubli et le cinéma de la mémoire. Le paradoxe est qu'Internet crée de l'oubli en stockant notre mémoire. 1984, Vidéodrome, War Games, eXistenZ, Terminator, SimOne, The Truman Show, Le Congrès, Strange Days, Avatar, Minority Report... Créons de la mémoire, allons au cinéma.

REPLAY par Sébastien Jounel



Shokuzai

de Kiyoshi Kurosawa

Condor Entertainment, sortie le 6 novembre

Quatre fillettes sont témoins du meurtre d'une de leur camarade. La mère de celle-ci les oblige à se souvenir du visage du meurtrier. Quinze ans plus tard, deux d'entre elles décident de se souvenir, les deux autres veulent oublier...

Kiyoshi Kurosawa n'avait rien réalisé depuis le magnifique *Tokyo Sonata* en 2008, résultat de l'indigence de l'industrie du cinéma nippon. C'est la télévision qui lui permet de revenir derrière la caméra avec *Shokuzai*, mini série sortie sous forme de diptyque sur nos écrans. Le maître continue à y explorer ses obsessions pour la mémoire et l'oubli avec sa science du cadre hanté par ce qui ne s'y trouve pas. Comme toujours, il nous saisit par sa maîtrise de la mise en scène faussement minimaliste qui nous tient en haleine 270 minutes durant. En attendant *Real*, son film de SF qui devrait être visible en mars prochain, *Shokuzai* est à voir et à revoir.



Le Congrès

d'Ari Folman

ARP, sortie le 26 novembre

Le Congrès est un film hybride, entre la prise de vue réelle et le dessin animé, la fiction classique et la narration sous acide, la science-fiction et le monde contemporain, l'adaptation et la relecture du roman de Stanislas Lem. Ari Folman (*Valse avec Bachir*) expérimente tellement dans ce projet fou, qu'au premier abord le film semble fouillis, voire indigeste. Il n'en est rien. *Le Congrès* se révèle une réflexion subtile sur les images et la mort au travail, la volonté de pouvoir et le simulacre, le fantasme et la désillusion, l'amour filial et le sacrifice. Il s'agit d'un voyage baroque dont on ne connaît ni la destination ni la durée. Il faut donc accepter de perdre ses repères pour se laisser entraîner par Ari Folman, à la fois chaman et psychanalyste. Installez-vous sur le divan. Détachez vos ceintures. Décollage immédiat.



Room 237

de Rodney Ascher
Wild Side Vidéo, sortie le 27 novembre

Le documentaire de Rodney Ascher érige *Shining*, de Stanley Kubrick, au rang d'objet de culte sujet à tous les fantasmes. Au fil des interviews, le sujet oscille entre la cinéphilie pure et le délire interprétatif, entre l'érudition et la lecture hallucinée. L'intérêt de *Room 237* (désignant la chambre interdite qui « produit » les images hallucinatoires du film) est de montrer à quel point l'analyse filmique fait partie intégrante de la création cinématographique et permet de poser un autre regard sur les films. Il en pointe aussi les risques et les limites. Il fait la preuve qu'un film ne se termine jamais, qu'il est une entité dynamique qui se réalise en dernière instance dans le cerveau des spectateurs. Si le cinéma est une religion, chacun des fidèles en construit ses propres dogmes. Les films en sont les prières. Amen.



A.P.C., AMI, KENZO, Oliver Spencer, Roberu, Gitman Bros, Homecore, Vans, Converse, Common Projects, Clarks, Naked and Famous, YMC, Han Kjobenhavn, Miansai, Commune de Paris, Velour, Sanders, Loake, Saturdays, Stussy, Il bussetto, Tantum LA, Hentsch Man, Armor Lux, Uniform Wares, Universal Works, the Quiet life, Only, Etudes, Bleu de Chauffe



63 rue du Pas Saint-Georges 33000 Bordeaux
www.graduatestore.fr

GRADUATE



Depuis quatorze ans, Permanences de la littérature s'attache à faire entendre les œuvres les plus innovantes de la littérature contemporaine. Principal rendez-vous annuel de l'association, le festival Ritournelles renoue cet automne avec les arts plastiques.

« CE QUE L'ART FAIT À LA LITTÉRATURE »

La phrase est programmatique, que Marie-Laure Picot, directrice du festival, emprunte à un numéro d'Artpress de l'année dernière : si l'œuvre littéraire interroge son rapport aux autres arts et à la littérature du passé, « *ce que l'art fait à la littérature* » ne s'énonce pas comme une question, c'est bien plutôt une expérience, une « aventure », pour reprendre, mais à la mesure des cinq jours du festival, un terme par lequel Bram van Velde, invité posthume, désignait ce que fut, dans sa vie, l'acte de peindre. Il s'agit donc sans doute moins de réfléchir que d'éprouver le dialogue de la littérature avec les arts contemporains dans l'invention de nouvelles formes d'écriture qui s'entendent sur le vif autant qu'elles s'impriment sur le papier. Performances et actualité éditoriale sont ainsi constitutifs de ces 14^e édition inaugurée le soir du 5 novembre par une création originale d'Olivier Cadiot, « en sentinelle » de l'exposition éponyme à travers laquelle, comme on sait, le CAPC, fêtant ses quarante années d'existence, tente de se raconter. Voici d'emblée conviés le temps et l'histoire (leurs mises en espace, en scène, en récit), sujets seconds, peut-être, d'un festival qui réunira une dizaine d'écrivains autour de Pascal Convert, revenu à l'écriture¹, de Roman Opałka, auteur d'une longue « phrase sans paroles », et de Bram van Velde... qui confia à Charles Juliet : « *Je suis un homme sans langue.* » Didier Arnaudet, Georges Didi-Huberman et Jacques Henric pour le premier, Emmanuel Adely ou Bernard Noël pour le deuxième, Philippe Djian, Hubert Lucot et Charles Juliet pour « Bram » se retrouveront pour évoquer des œuvres qui ont imprégné ou inspiré les leurs.

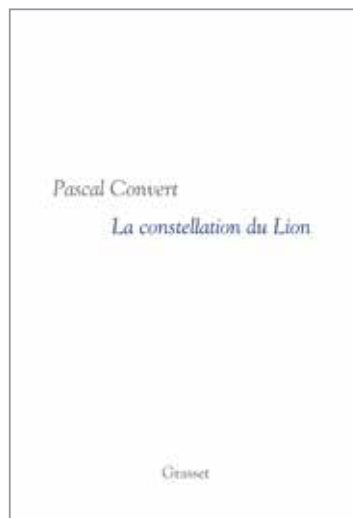
Des invités d'exception, mais encore des films rares (le Frac est de la partie), dont la projection ouvrira chacun des rendez-vous jusqu'au dernier, consacrés aux performances de Charles Pennequin. Au Molière Scène d'Aquitaine, la soirée traditionnelle de création sera féminine, où l'on verra le vêtement filer l'empire des signes.

L'épreuve par laquelle la littérature s'approprie les dispositifs des arts plastiques ou les met en scène sera donc multiple, protéiforme, comme le sont aussi les œuvres de quelques-uns des écrivains invités pour l'occasion, d'Emmanuel Adely, ou d'Hubert Lucot, à Véronique Vassiliou. Le programme du festival semble ainsi faire mentir son intitulé :

« Littérature / Arts contemporains » ; le singulier, à certains égards, est trompeur. **Elsa Gribinski**

1. Voir l'article ci-contre.

Des écrivains invités viennent de paraître : *La Constellation du lion*, Pascal Convert, Grasset ; *Sur le fil*, Georges Didi-Huberman, Minuit ; *Journal VII*, Charles Juliet, P.O.L. ; *Je vais, je vis*, Hubert Lucot, P.O.L. (accompagné de la réédition, chez le même éditeur, de *Autobiogre d'A.M. 75*) ; *Les Eaux territoriales*, Eugène Nicole, L'Olivier ; *Échantillons*, Véronique Vassiliou, Le Bleu du ciel.



Artiste (sculpture, installation et vidéo) et auteur de films documentaires, Pascal Convert convoque sans cesse la question de la mémoire et de l'oubli. Il signe, cet automne, un livre remarquable qui porte un éclairage décisif sur l'ensemble de son œuvre.

LA CONSTELLATION DU LION

Un grand livre, c'est une sorte d'élégance qui sait conjuguer le dévoilement le plus vif et la distance, qui ne peut être qu'une forme de justesse. C'est la grâce d'une rencontre exigeante, vitale d'une écriture et d'une expérience que précisément seule cette écriture, par sa singularité, pouvait traduire et donc éclairer. Tout se tend alors vers cette fidélité brûlante envers un passé envisagé à la fois comme source de la narration et objet de la parole. Les mots et les souvenirs, venus de loin, y sont toujours intensément, douloureusement et nécessairement présents, frappés par les déflagrations de l'enfance, placée sous le joug de l'histoire, affûtés par les blessures que rien n'efface et qu'il faut apprendre à interroger.

Pascal Convert convie cette mère qui lui a volé son enfance en étant enfant à sa place. Cette mère écrasée par l'ombre de son père, le Lion des Landes, figure intransigeante de la résistance, traquée par l'occupant allemand et assiégée par le poison de la trahison. Elle n'a jamais su trouver sa place dans une réalité trop grande pour elle et n'a cessé de se perdre dans le sable incertain d'un rêve qui fuyait de toutes parts. Pascal Convert juxtapose les fulgurances saisissantes, émouvantes, des extraits du journal intime de sa mère et les éléments de son récit, de son enquête personnelle dans le sillage de ce grand-père façonné par le refus du compromis et la volonté de construire, de ce père, solitaire, attentif à ce que la femme aimée « *ne sait pas dire* », épuisée par cette attente, et cette mère plongée, absorbée dans « *des brumes sans retour* ».

Par une remarquable qualité littéraire, par le mouvement profond qui porte ce livre, par son rythme syncopé et soutenu, dont les ruptures et les reprises s'accordent à autant de cheminements possibles, *La Constellation du Lion* est ainsi, authentiquement, une œuvre magnifique qui sait prendre le risque de pénétrer le trouble de cette nuit où toute souffrance semble infinie, où toute lumière reste à conquérir. **Didier Arnaudet**

La Constellation du Lion, Pascal Convert, Grasset.

Dans le cadre de Ritournelles #14, rencontre avec Pascal Convert, le 6 novembre, à 19 h, au Molière Scène d'Aquitaine : projection de son film, *Joseph Epstein, bon pour la légende*, et table ronde en présence de l'artiste. Cette soirée est réalisée en préfiguration de la mise en place d'une œuvre de Pascal Convert, sur le site de Bègles, dont le projet consiste en l'installation à très grand format (40 mètres de long) d'une phrase de Roland Barthes : « *Commence alors la grande lumière du Sud-Ouest* ».

Ritournelles,

du 5 au 9 novembre, Bordeaux.
www.permanencesdelalitterature.fr



Quand le théâtre contemporain a quelque chose à dire, il donne quelque chose à lire. *Faut voir*, de Didier Delahais, par exemple.

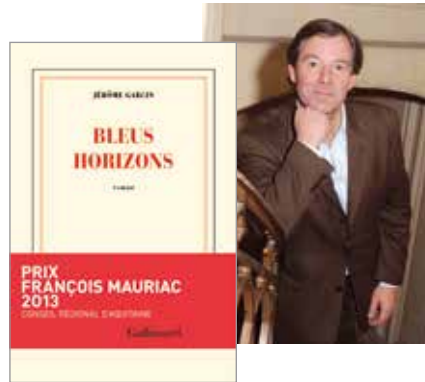
COMME ON SE PARLE

Il y a trois manières de faire connaissance avec *Faut voir*. On peut aller au théâtre (faut entendre), on peut rester chez soi (faut lire), et on peut conjuguer les deux en lisant à haute voix comme Flaubert dans son gueuloir. Au théâtre, on verra Didier Delahais incarner lui-même ses textes, aux côtés de Daniel Strugeon et Frédéric Guerbert, dans une mise en scène de Jean-Luc Terrade¹. Un spectacle programmé la saison dernière à la Manufacture Atlantique par Frédéric Maragnani, qui utilise ce travail lors de ses ateliers de La Fabrique de l'écriture. Sur scène, Didier Delahais, comédien qui a navigué sur toutes les mers du théâtre, a quelque chose de burlesque, comme un Ulysse échoué dans le premier pub venu et qui fait bloom. Pas de gros ni de grands mots, mais des mots qui disent comme on se parle. Et ça patine un peu. Effet comique ou tragique garanti, selon l'humeur. À la lecture, ses phrases sans ponctuation trouvent une respiration d'elles-mêmes, et ce n'est pas une mince affaire. On se souvient (ou non) du *Paradis rythmique* de Philippe Sollers. Toutes proportions paradisiaques gardées, cela marche aussi bien, et le rythme prend. Bref, on se retrouve à parler tout seul. « *Nous parlons comme ça et nous pensons comme ça, nous* », dit Didier Delahais. Un copain me faisait remarquer que ses textes font penser à l'horoscope dans le journal. On trouve toujours quelque chose qui convient à notre état d'âme. On pense à Beckett, Tardieu, Ionesco, à tous les inquiets métaphysiques. Virginie Paultes, son éditrice pour les toutes jeunes éditions Moires, y voit aussi bien de la poésie que du théâtre. On pourrait y ajouter du roman, tant ses pastilles impossibles à citer hors contexte évoquent, comme l'écrit Jean-Pierre Ryngaert dans la préface, « *le roman verbal de nos obstinations* ».

Joël Raffier

Faut voir, Didier Delahais, Les éditions Moires, coll. « Clotho ».

1. Du 3 au 6 décembre, au Glob Théâtre. Également le 4 novembre à l'Utopia, pour la présentation du festival Hors jeu / En jeu ; et le 29 novembre, à Ambarès, avec la compagnie Les Marches de l'été



Le prix François Mauriac a été remis le mois dernier à Jérôme Garcin pour *Bleus Horizons*.

VIE IMAGINAIRE

Publié aux éditions Gallimard en février 2013, *Bleus Horizons* ressuscite la figure oubliée de l'écrivain bordelais Jean de La Ville de Mirmont ; en creux, toute une « génération perdue », fauchée par la Grande Guerre. Garcin imagine, comble le « trou noir » de l'histoire...

« *Je ne suis pas assez vivant pour faire un bon mort* », constate Jean de La Ville de Mirmont au moment d'être réformé. Il mourut pourtant au Chemin des Dames à l'âge de vingt-huit ans. Il avait publié un très court roman, drôle et désenchanté, *Les Dimanches de Jean Désert*, il laissait des contes, et de beaux poèmes aux accents baudelairiens parus plus tard sous le titre de l'un d'eux, *L'Horizon chimérique*, qui inspira à Gabriel Fauré ses dernières mélodies. Avec François Mauriac, l'ami qui devrait au poète bordelais le titre de son premier recueil, *Les Mains jointes*, il y eut des « projets insensés », des « enthousiasmes ridicules ». Jean de La Ville de Mirmont, « jeune homme éternel » pour reprendre l'expression de Jérôme Garcin, écrivait à la même époque : « *La seule étude, pour le poète, est l'étude de la vie – son labeur le plus fécond est de vivre, et de bien vivre.* »

EG

Bleus Horizons, Jérôme Garcin, Gallimard, prix François Mauriac 2013.

Jean de La Ville de Mirmont : Œuvres complètes, éditions Champ Vallon ; *L'Horizon chimérique*, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges ».

2013
→
14

Dans le cadre de Novart Bordeaux 2013, festival des arts de la scène

→ théâtre

machine feydeau

d'après georges feydeau
mise en scène yann-joël collin

19 → 23 novembre 19h30

Oui, les portent claquent. Oui, il y a bien pêle-mêle la galerie des maris, épouses, belle-mère, amants et maîtresses, ainsi que les incontournables serveurs qui « se la pètent ». Et oui, les qui-proquos s'enchaînent à un rythme étourdissant. Une cavalcade diablement menée où quatorze jeunes comédiens investissent la scène tel un formidable terrain de jeu(x) avec une énergie jubilatoire. Une *Machine Feydeau* qui tourne à plein régime !

production création TNBA

→ théâtre

after the walls

conception direction anne-cécile vandalem/belgique

21 → 23 novembre 19h30

Anne-Cécile Vandalem, comme beaucoup de créateurs de la scène belge, aime les expériences qui ne laissent pas le spectateur en repos. Ici, un architecte, Bernard Loiseau, fustige l'ambition et le cynisme de ses confrères et dévoile un rêve architectural capable de faire face aux défis sociaux, démographiques et écologiques d'aujourd'hui. Un petit théâtre des idées aux allures de grande utopie.

utopia coproduction TNBA

→ théâtre musical

h, an incident

conception et mise en scène kris verdonck/belgique

22 → 23 novembre 20h30

Œuvrant à l'intersection de l'installation visuelle, du théâtre et de la danse, le plasticien et performer Kris Verdonck imagine un théâtre musical interprété par des instruments de musique robotisés, un chœur de chanteuses islandaises et une armée d'outils multimédias. Ici, corps, machines et esprits se frayent un chemin dans l'univers fantastique de l'écrivain et dissident russe Daniil Harms.

coproduction TNBA

→ théâtre

premières scènes

zoé gauchet / christophe montenez
julie teuf / jules sagot

27 → 30 novembre 19h & 21h

En juin 2012, les quatorze élèves de la deuxième promotion de l'estba présentaient leurs « cartes blanches », des projets personnels dont ils écrivaient les textes ou signaient les adaptations. Séduits par leur maturité de jeu, leur créativité et leur sensibilité, nous avons choisi de présenter au public quatre d'entre eux. *Cet enfant, Poucet, Claustria, M.Mou* : quatre premières scènes qui valent le détour.

production création TNBA

→ théâtre

dementia or
the day of my great happiness

un spectacle de kornél mundruczó/hongrie

28 → 29 novembre 20h

Le réalisateur hongrois, Kornél Mundruczó, Prix de la critique internationale en 2008 pour *Delta*, et présenté dans la sélection officielle du Festival de Cannes 2010 avec *The Frankenstein Project*, jette un regard critique sur le phénomène du suicide collectif qui se propage sur internet comme un virus. Un théâtre fort et drôle, aux prises avec la société.

coproduction TNBA

TNBA

programme & billetterie en ligne
www.tnba.org
du mardi au samedi,
de 13h à 19h
05 56 33 36 80

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine
direction dominique pitis et
place renaudel / square jean-vauthier
tram C - arrêt sainte-croix



DR

Bordelais depuis peu, Prétexte éditeur donne une nouvelle traduction de l'étrange essai que Charles Olson consacrait à *Moby Dick* en 1947 : un retour sur l'odyssée d'Achab le primitif, et un portrait de Melville en « poète de l'espace ».

CALL ME MELVILLE

« *Le plus grand voyant* », écrivait D.H. Lawrence de l'auteur de *Moby Dick*, décédé quelque trente ans plus tôt, et trop vite enterré. C'était en 1923, dans ses *Essais sur la littérature américaine*. Travaillant à la seconde version de *Moby Dick*, celle que nous connaissons, Melville avait affirmé : « *Mon désir est d'écrire cette sorte de livres dont on dit qu'ils sont un échec.* » *Moby Dick* fut donc, à sa parution aux États-Unis en 1851, un échec. En France, le roman attendrait près d'un siècle et la traduction de Giono, autre « poète de l'espace », pour rencontrer une reconnaissance qui en ferait le grand œuvre de Melville. Olson en comprend l'importance à l'été 1932 ; il est étudiant, il a vingt-deux ans, il écrit du romancier américain : « *À présent, je brûle de posséder l'homme tout entier.* » Tel Achab hanté par la Baleine blanche, Olson demeurera « possédé » par Melville comme par un autre lui-même. D'où, sans doute, la forte singularité de cette étude hors normes, où l'ellipse côtoie la fulgurance, la science le mysticisme, et l'exposé limpide des passages non moins abscons. Olson, voyant de Melville, semble écrire pour soi. L'essai débute par la fin, sur les thèmes de la survie et du pouvoir, un récit d'anthropophagie des plus détaillés tiré de la « véritable » histoire à l'origine du roman. Il faut choisir entre le collectif et l'individuel : comme dans la chanson, on tire à la courte paille ; les Noirs sont mangés par les Blancs. C'est dire que le politique n'est pas tout à fait absent de la réflexion d'Olson, qui voit dans les « prairies marines » du Pacifique de Melville un nouveau Far West, dont la pêche à la baleine, jusque-là pratiquée par les seuls Indiens (eux s'en nourrissaient), tient lieu de motif économique. *L'hybris* (et non le péché d'orgueil), le désir de dépasser la frontière impartie, suggèrent à Olson une géométrie non euclidienne qu'il revendique comme melvillienne. De la graisse de baleine Melville extrait autre chose que de la graisse de baleine. La conquête de l'espace, politique, est aussi bien poétique. Ainsi sont également les pièces de Shakespeare annotées par Melville, auxquelles Olson a eu accès avec l'ensemble de la bibliothèque de l'auteur. Dans l'œuvre du dramaturge élisabéthain Olson trouve l'origine du grand roman melvillien : *Moby Dick* y surgit comme des eaux, entre la folie et la raison pure, l'amitié et la trahison, dans une « vérité muette » que partagent Lear, Macbeth, mais aussi Antoine. Politiques et poétiques, enfin, les grands mythes de la création à partir desquels Olson relit *Moby Dick*, roman préchrétien dans un monde très chrétien. Dans l'odyssée primitive d'Achab, Olson, qui fut aussi poète, rencontre Moïse, Ulysse, Noé. Puis Don Quichotte, autre figure naufragée. **Elsa Gribinski**

Appellez-moi Ismaël, une étude sur Melville, Charles Olson, suivi de trois essais inédits, traduit de l'anglais (États-Unis) et préfacé par Thierry Gillyboeuf, Prétexte éditeur. Parution le 15 novembre. pretexteed.free.fr



DR

Elles sont deux, elles ont quitté une grande maison d'édition parisienne, Michel Lafon, pour créer à Bordeaux leur propre structure. Mirobole, dont les premiers titres sont parus en mars dernier, publie du policier et du fantastique venus d'ailleurs. Quatre questions à Sophie de Lamarlière.

MAUVAIS GENRE ?

Démisionner de l'édition salariée pour lancer une structure indépendante en pleine « crise du livre » : l'initiative semble paradoxale... Oui, paradoxale, folle, même. L'accueil en librairie et en presse est bon, les finances... très incertaines.

« Horizons pourpres », « Horizons noirs » : vous avez fait le choix, d'une part de la littérature étrangère, d'autre part des genres policier et fantastique. Stratégie, ou affaire de goût ?

Les deux. Pour lancer une maison, aujourd'hui, il faut une ligne directrice identifiable. Notre passion, ce sont les romans qui proposent une voix différente. Le polar comme le fantastique sont des fenêtres incroyables sur le monde. Michel Butor dit que « l'imaginaire est dans le réel, et nous voyons le réel par lui ». Une littérature étrangère et « de genre », pour Mirobole, c'était une évidence.

De fait, vous êtes, en littérature étrangère, pour ces mêmes genres, dans des domaines relativement peu explorés par l'édition française...

Nous publierons peu de thrillers américains et scandinaves – d'autres le font très bien. Nous souhaitons arpenter de nouveaux territoires. Territoires littéraires : le polar est bien plus reconnu qu'il ne l'était, mais il y a encore du travail ; quant au fantastique, il est encore trop souvent considéré comme un « mauvais genre ». Territoires géographiques aussi : les gratte-ciel de New York, les neiges suédoises, je connais. Ce qui m'intéresse, c'est ce que je découvre de la société polonaise dans *Les Impliqués*, de la Russie postsoviétique dans *Je suis la reine*.

Quels sont vos prochains horizons ?

Des coups de cœur que nous comptons intégrer à notre catalogue 2014-2015 : un polar turc entre Albert Cossery et Salinger, prétexte à parcourir Istanbul, un roman moldave à la lisière de l'absurde, un conte japonais très noir et poétique... Et de nouveaux ouvrages de Zygmunt Miłoszewski, d'Anna Starobinets et d'Inger Wolf, que nous suivons de près. **EG**

Dernier ouvrage paru : **Les Impliqués, Zygmunt Miłoszewski**, traduit du polonais par Kamil Barbarski, en présélection pour le prix du polar SNCF. mirobole-editions.com

DES MOTS À VOIR

La photographie, Mélanie Grinbinski est tombée dedans quand elle était enfant. Après avoir réalisé des séries de portraits de poètes, d'écrivains ou de psychanalystes – un travail qui fut exposé en 2007 chez Mollat –, elle présente cet automne un regard photographique et sonore sur six éditeurs en Aquitaine. Jusqu'au 16 novembre, les éditions L'Attente, L'Atelier de l'agneau, Finitudes, Le Bleu du ciel, Gaïa et Castor astral seront mises à l'honneur à la médiathèque municipale de Mérignac. Outre les photographies et les entretiens, les éditeurs donneront à voir livres d'artistes, manuscrits et objets inédits. Le vendredi 8 novembre, à 19 heures, la visite de l'exposition se fera en compagnie de Mélanie Gribinski et Emmanuelle et Thierry Boizet, des éditions Finitudes.

« **Paroles d'éditeurs** », jusqu'au 16 novembre, médiathèque municipale, Mérignac.

www.mediatheque.merignac.com

KAMI-CASES

par **Nicolas Trespallé**

AYROLES ENRÔLE



Canal historique de la BD indépendante, *Mon Lapin* sort de son terrier après plusieurs tentatives de relance torpillées par une périodicité des plus aléatoires. La nouvelle « nouvelle formule » prend cette fois la forme d'une déclinaison puisque le concept revient aux fondamentaux d'une publication régulière avec un format agrandi, une pagination ramassée et un prix abordable, qu'on devine « spécial crise ». L'idée tient surtout dans l'envie de confier les rennes de chaque numéro à un auteur différent, et c'est François Ayroles qui ouvre le bal en tant que rédac' chef pour nous livrer « son » *Lapin*, avec pour thématique un Spécial Angoulême, pas vraiment de saison.

Une vingtaine d'auteurs ont répondu présent pour signer quelques *strips* et venir raconter le Cannes de la BD, son froid, sa pluie, ses auteurs alcoolisés, ses soirées, ses polémiques, ses dédicaces, ses auteurs alcoolisés, ses fans, ses clans, ou encore... ses auteurs alcoolisés. Peu de nouvelles signatures dans un sommaire largement dominé par des valeurs sûres de l'édition indé (Ruppert et Mulot, les frères Coudray, Vanoli...), voire des poids lourds de la BD tout court, avec Guy Delisle, Bravo, ou Ferri, qui a sûrement trouvé là un moyen de se décontracter entre deux planches de scénario pour le dernier Astérix. Sans surprise, les gags sont très « bédécotés » et feront rire essentiellement les professionnels de la profession et les bédéphiles avertis, mais, pour peu que l'on s'y intéresse, le résultat vaut le détour et assure la réussite de ce fanzine de luxe désinvolte. Mention spéciale pour le toujours aussi malade et sémillant Olivier Texier, qui, à son habitude de contre-pied, s'intéresse à ces auteurs qui ne vont pas à Angoulême, mais sont parfois alcoolisés...

Mon Lapin n° 1, mensuel, collectif L'Association.

GIPI, UNE IDÉE DE GÉNIE



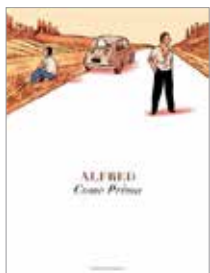
Auteur du formidable *Notes pour une histoire de guerre*, l'Italien Gipi signe la couverture d'un nouveau mook dédié « à l'enquête, aux reportages et aux documentaires en bande dessinée ».

Empruntant clairement la voie ouverte par la revue *XXI*, le nouveau périodique délaisse la course à l'information, à la vitesse, pour faire un pas de côté et concilier le journalisme de terrain et en profondeur, et embrasser un point de vue subjectif, pour ne pas dire engagé, sur le monde d'aujourd'hui, ce que symbolise plutôt bien la « une » d'un homme énervé posant avec le crayon entre les dents. Une dizaine

d'enquêteurs-dessinateurs sont partis à la rencontre de témoins pour raconter notre monde et pointer les problèmes d'installation des jeunes paysans acculés par des pratiques hors d'âge (le prix de la terre), décrire le quotidien d'une frégate militaire (marins d'eaux dures), exposer la mission d'un zoo parisien, s'essayer à l'enseignement express façon *Dr Cac* du système de relance de Keynes ou imaginer des spéculations glaçantes en abordant les questions éthiques liées à l'omniprésence de la télésurveillance. Les sujets, futiles ou profonds, offrent un panachage agréable, d'autant que les auteurs n'hésitent pas à manier l'humour, histoire de prouver la vieille antienne qui veut qu'un bon *cartoon* vaut mieux qu'un long discours.

La Revue dessinée, collectif d'auteurs. www.larevuedessinee.fr/editorial

DOLCE VITA



Le succès public et critique de *Pourquoi j'ai tué Pierre*, scénarisé par Olivier Ka, a propulsé Alfred parmi les auteurs qui comptent. Après sa trilogie torturée, *Le Désespoir du singe*, avec Peyraud au scénario, le dessinateur revient en tant qu'auteur complet pour un roman graphique imposant et solaire, centré sur la relation amour-haine de deux frères que tout oppose mais qui vont devoir se retrouver à l'occasion de la (prétendue) mort de leur père. Tirant son inspiration du grand cinéma italien des années 1950-60, l'histoire se situe en partie à bord d'une antique Fiat 500,

sorte de cocon où vont s'exprimer la rivalité, l'incompréhension, les rancœurs et les non-dits familiaux, le temps d'un voyage orageux entre la France et l'Italie. La structure narrative simple de *Come Prima* suit les chemins balisés et cahotants d'une réconciliation attendue. Graphiquement, le trait d'Alfred s'enjolie et tire vers les courbes gracieuses du duo Dupuy-Berberian et de l'Américain Mazzucchelli, sans se départir néanmoins des tics et maniérismes de ces derniers.

Come Prima, Alfred, éditions Delcourt, coll. « Mirages ».

#7
FESTIVAL
BULLES D'AFRIQUE

A L'INITIATIVE
DU CROUS DE
BORDEAUX-AQUITAINE

Les services
de la vie
étudiante
CROUS
Bordeaux

26 > 30 NOV 2013

EXPOS × THEATRE × MUSIQUE × FILM × GASTRONOMIE
BORDEAUX / PESSAC / TALENCE / SAINT MÉDARD EN JALLES

ELECTRO BAMAKO × ARAT KILO
AFRO SOCIAL CLUB × ORGANIC SOUL × DONSO
TROUPE "LES MOI JE" ...

www.facebook.com/festivalbullesdafrique
www.crous-bordeaux.fr

L'agence des docks
IMMOBILIER_VENTE_LOCATION

1 rue du quai Bourgeois
33000 Bordeaux
05.33.05.26.28
www.agencedesdocks.com

L'auteure avait prévenu :
 « Guide touristique, c'est pas mon truc. » Avec seulement la curiosité, le goût des hasards, qu'on se le dise : une dérive n'est pas une randonnée ! Mais à vouloir dériver, parfois on s'échoue... par **Sophie Poirier**, photos **Franck Tallon**



n°7 /

AMI,

ENTENDS-TU ?

Donc ça a commencé comme ça.

Par un échec. (car s'échouer, c'est d'abord échouer) (d'un point de vue étymologique, évidemment) (et, selon que le verbe est transitif ou intransitif, cela signifie volontairement ou par accident) (la grammaire ta mère !)
 Je voulais entendre les bruits de la ville, mais je ne savais pas où me mettre pour ça.

Certes, il y avait, faciles à trouver, les bruits bruyants. Ceux-là, je les entendais fort bien, particulièrement dans les quartiers qu'on dit « vivants ». Dans les rues de ces endroits, le bruit est repérable mais pas distinct, vite brouhaha, ou cris, ou chants. De ce point de vue, les étudiants sont charmants : quand ils ont bu, ils chantent beaucoup (des refrains de l'enfance ou le répertoire paillard) (on les croit parfois venir du fin fond d'une caserne qu'ils ne peuvent pas avoir connue). Ils habitent dans ces mêmes quartiers et pendent des crémaillères de début septembre jusqu'à mi-octobre. Puis, tels les oiseaux migrateurs, ils annoncent par de grandes fêtes la fin de l'année scolaire, et ainsi ils dépendent les mêmes crémaillères de mars à juin. Entre-temps, ils célébreront moult événements, d'Halloween aux partiels, en

« Paroles Paroles »

passant par des Saint-Patrick ou rien, car ils n'ont pas besoin de raison valable pour chanter. Ces bruits-là, je les connais par cœur, je les ai en bas de chez moi ou presque. Et ceux qui préfèrent (peuvent/aiment) vivre à la campagne ne peuvent pas comprendre.

Non, les bruits de la ville que je voulais capter étaient ceux des conversations. Les mots-commentaires, les mots-valises, les bruits qui courent, les rumeurs et les promesses, les mots qui servent à dire tout et n'importe quoi, Paroles Paroles, confidences et discussions... Dans les cafés, on trouve des vedettes : « J'ai vu une émission sur le thé au Japon, eh ben, permets-moi de te dire que les Japonais, quand ils font du thé, ils font pas semblant ! »

Ainsi l'échec ne dura pas longtemps.

Il aura suffi d'une phrase.

Cette réplique, délicieuse fulgurance, fut ma bouée de sauvetage. Traîner dans les cafés, fastoche, je sais faire. Et quand on écrit, c'est la base. Les bruits de la ville, c'est beaucoup là qu'on les entend. Phrases de jour ou phrases de nuit, elles sont souvent difficiles à bien raconter hors contexte. Il manque la tonalité, et cette

façon un peu sentencieuse qu'ont les meilleurs de dire, comme s'ils avaient compris une chose essentielle à laquelle l'interlocuteur n'avait jamais songé.

« Oui, c'est vrai ça, il a raison, les Japonais, quand ils font du thé, ils rigolent pas... », pense celui qui écoute, sans même répartir « les Chinois non plus, si tu vas par là », non, il se contente d'acquiescer, laissant l'autre tout entier à son moment de gloire. Le bon mot.

Je monte dans le tram : autre endroit favorable aux dialogues urbains (au-delà du fait que ce tramway qui fut annoncé silencieux ne l'est plus du tout et participe à sa manière à ces bruits bruyants évoqués plus haut). Tramway – Ligne B – entre arrêt GRAND-THÉÂTRE et arrêt LES HANGARS :

« Je ne vais plus dans les magasins, sauf pour acheter des slips.
 – Moi, maintenant, je mets le prix qui faut. Un bon slip, tu le gardes au moins cinq ans.
 – Un mauvais slip, quand tu l'enlèves, t'es rouge. C'est l'élastique.
 – Ouais, c'est la qualité de l'élastique le problème. »

Miracle. La ville parle.



Je remonte le cours Xavier-Arnozan, rue Notre-Dame.

Je veux vérifier si l'oreille en plâtre collée sur le mur (illustrant l'expression que les murs en ont) est toujours là. Quelqu'un l'a cassée, il en manque un bout. Misère.

Je n'ai aucune idée de qui avait installé cette étrange sculpture. Peut-être est-ce Patrick Knoch, le drôle de designer installé à côté et qui écrit des phrases sur de la vaisselle en porcelaine blanche ?

Plus tard, assise au salon de thé, pour varier le goût et les idées :

« Non, mais, dans quel monde on vit... » suivi du soupir-hochement de tête-regard dépité. Oui, c'est vrai ça, rien ne va plus ! Faites vos jeux !

En général, cette phrase concerne un fait divers. Une seule tragédie – spectaculaire – qui suffit à faire déclarer que ce monde « d'aujourd'hui » ne tourne pas rond du tout,

« Le dimanche, où acheter du silence ? »

largement de quoi être critiqué, et l'on pourrait en soupiner des fois et des fois, mais non, souvent, le thème de ce constat fataliste n'est

alors que celui d'hier, c'est bien connu, tournait drôlement bien... Ce « monde dans lequel on vit » aurait

qu'un fait divers (cela dit avec tout le respect que je leur dois).

Je traverse le Jardin public.

Devant moi, un petit garçon tombe de son vélo. Se relève lèvres tremblantes. Pleurera ? Pleurera pas ? Il hésite... Larmes.

Un monsieur passe au même moment, il a dû voir la scène, et s'adressant à son épouse : « Quand on est un homme, on n'dit rien. »

Nous voilà dans la question du point de vue. Surprendre la conversation d'autrui permet d'accéder à d'autres opinions : parfois un découragement vous prendra, mais cela peut servir aussi à déplacer... J'allais écrire : à déplacer les lignes.

En ce moment, j'entends ça beaucoup, le sujet des lignes. Les bouger, les franchir, (et les contours à fixer), et même celle de l'horizon qu'il s'agit de viser juste, regardons loin devant (et parfois, c'est vrai, c'est mieux de regarder loin plutôt que le bout de son nez – qui est très près de soi, il faut l'avouer).

Sur ce, je décide de quitter cet endroit de la ville où on entend les canards mais aussi les phrases à la con qui ont façonné le monde (dans lequel on vit).

Je suis attirée par un autre bruit. Familier.

La fête foraine, la Foire aux plaisirs, place des Quinconces. Son bruit monte aussi haut que

« L'horizon qu'il s'agit de viser juste »

les bras qui voltigent et que la roue qui tourne, les manèges à toute vitesse font crier les filles (puisque quand on est un garçon on ne dit rien) et les cris stridents traversent les quartiers. Depuis les quais, on entend les hurlements, la musique, les voix au micro qui rythment l'intensité : « Vous en voulez encore ? » Un instant, ce bruit-là recouvre tout : les bruits qui mentent et les bruits qui bredouillent, le jargon des jargonners de ceux qui projettent des projets – et qui parlent et qui parlent –, le bruit des prétentieux qui prennent tout le temps la parole, le bruit des gens dans les rues commerçantes (débat : le dimanche, où acheter du silence ?) et le bruit des sondages et le bruit des bottes et le bruit qu'on fait chacun dans son coin et celui qu'on pourrait faire si on se mettait tous ensemble.

Je sais qu'il y avait autrefois une gazette (l'ancêtre de *Junkpage* ?) qui s'appelait : *Le Cri de Bordeaux*.

Parcours dans l'hypercentre de Bordeaux :

Chez Fred, bar de quartier, place du Palais

La Vie en rose, salon de thé place des Chartrons

Patrick Knoch, designer 19, rue Notre-Dame

Jardin public cours de Verdun

Foire aux plaisirs place des Quinconces. (C'était jusqu'au 3 novembre.) www.foireauxplaisirs.com



Magali et Noël habitent un 80 m² dans un immeuble bordelais, rue Renière, dans le quartier Saint-Éloi. La naissance de la petite dernière va impliquer quelques changements. Mais que faire ? Quitter le quartier et l'appartement pour plus grand et plus loin du centre-ville, ou faire appel aux architectes Pascale de Tourdonnet et Philippe Brachard pour reconcevoir quelque peu l'espace ? par **Clémence Blochet**, photos **Jean-Christophe Garcia**

HABITER UN RUBIK'S CUBE

Partir ? Rester ? Restructurer !

Magali et Noël sont propriétaires d'un T3 dans le centre historique de Bordeaux. Ils apprécient le quartier qu'ils habitent depuis onze ans, ils y ont leurs habitudes de vie et n'ont pas vraiment envie de les changer. Leur appartement, très convenable pour une vie à trois avec leur fils Roman, laisse pressentir un manque d'espace suite à l'arrivée de Mila, la petite dernière.

Avant de se résoudre à quitter le centre-ville pour un habitat plus grand et moins cher en zone périurbaine, le couple tente un dernier recours et fait appel à des architectes pour explorer toutes les potentialités dissimulées qu'offre leur espace de vie.

Philippe Brachard rencontre alors la famille et l'encourage à rester. Elle se sent bien dans ce lieu. Pourquoi partir quand des solutions techniques sont envisageables et que les volumes offrent de beaux

potentiels ? La nouvelle mise en scène de l'espace se construit dans l'esprit de l'architecte. À défaut de pouvoir pousser les murs, il s'agira d'explorer les hauteurs sous plafond (3,40 m). Toutes les cloisons seront abattues, seuls les quatre murs seront conservés, ainsi que deux poteaux et les poutres du plafond, qui seront intégrés dans la structure ossature bois venant recomposer l'espace et optimiser le moindre centimètre disponible.

Plan en damier, appartement décloisonné

L'espace carré va être redécoupé en neuf sous-espaces de 3 m sur 3 m, chacun abritant fonctionnalités et usages différents. Le premier des neuf sert d'entrée. Il est ouvert sur le module central, qui lui-même accueille un bureau sur un « podium giratoire ». Tous les autres espaces s'enroulent autour du podium, devenu centre névralgique

de l'appartement : chambre des parents, salle de bains, salle de jeux, coin lecture-musique, salon, cuisine, salle à manger. Un bar assure l'ouverture entre ces deux derniers espaces.

Le « podium giratoire » dessert, via deux étroits escaliers à pas japonais, deux coins couchage en mezzanine, disposés aisément au-dessus des pièces d'eau grâce à l'importante hauteur sous plafond. Ces nouveaux espaces de 1,40 m de haut constituent le « dortoir » des deux enfants et sont éclairés en second jour. Il règne alors un esprit cabane qui n'est pas sans leur déplaire ! Deux petites portes s'ouvrant à la demande sur les espaces en contrebas assurent la ventilation des mezzanines tout en permettant de hisser des meubles plus conséquents qui ne passeraient pas par l'étroit escalier.

Faire circuler la lumière naturelle

Les pièces de vie ont été réparties le plus près possible des cinq fenêtres afin d'assurer aux habitants un éclairage naturel optimum, ce qui n'était pas le cas auparavant, car l'appartement était très cloisonné. Au nord, trois fenêtres s'ouvrent sur une rue très étroite ; au sud, deux grandes baies sur l'impasse de la Fontaine-Bouquière garantissent, quant à elles, une lumière conséquente. Cette dernière traverse à présent librement chaque module, très largement ouverts sur les autres. De grandes portes coulissantes sur toute la hauteur permettent de moduler les passages dans chacun des neuf espaces. Chacune des portes remplit alors deux fonctions : cloison coulissante ou porte de placard – laissant apparaître les rangements dans les pièces dès lors qu'on tire les panneaux pour s'isoler.



LE PLAN
EN DATIER



LE HALL D'ENTRÉE



LE CŒUR DE LA
LA MAISON EN
PODIUM:
ACCÈS, BUREAU, RGT



LES PIÈCES
D'EAU EN 2^o JOUR:
BAIN / CUISINE PRÉP.



LE COUCHAGE
DES ENFANTS
EN MEZZANINE ET
EN 2^o JOUR SUR
LES PIÈCES D'EAU



LES PIÈCES DE VIE
ET ACTIVITÉ SUR
JOUR ET FENÊTRES

Boîte en bois

La structure habillée de panneaux agglomérés plaqués chêne centralise, redistribue, unifie et harmonise l'ensemble. Tout a été calculé, dessiné et construit sur mesure dans le but d'optimiser l'espace au centimètre près. Les structures porteuses, les gainages, les multiples rangements (placards, étagères, tiroirs, coffres) sont totalement intégrés tout autour du podium central. Ce résultat a nécessité un important temps de conception en amont et une présence indispensable de l'architecte sur place pour collaborer avec les menuisiers Paul Duchêne pour l'agencement et Philippe Nieto pour les huisseries, tout particulièrement.

Optimisation malicieuse

Magali et Noël étaient loin d'imaginer une réhabilitation complète. Philippe Brachard, au fil des discussions, leur esquaissa les lignes de leur futur nouvel habitat. L'adhésion au projet fut immédiate. Plus d'un an après la fin des travaux, la famille est ravie de ce choix et se projette aisément à long terme. L'optimisation malicieuse y est à son comble. Le moindre recoin a été aménagé, les circulations entièrement repensées. À la demande des maîtres d'œuvre, les espaces de nuit ont été réduits dans un esprit « bannettes de bateaux » ou caravane – Noël ayant déjà expérimenté ces modes de vie dans sa jeunesse. Son rêve ? Habiter une péniche ! Il se plaît à présent à raconter qu'il la possède, mais au Moyen Âge ! L'esprit bateau est là, la Garonne pas bien loin et les murailles d'un Bordeaux médiéval juste en bas !

Exemple

Cette réhabilitation constitue, pour une famille, un bel exemple d'aménagement optimisé sur une petite surface. Une dernière tentative de réappropriation des espaces en centre-ville avant une fuite vers un plus loin, plus grand et in fine pas toujours moins cher... Notre agglomération, en ce moment, se questionne pour l'optimisation de ses espaces afin de lutter contre l'étalement urbain. Des bâtisseurs-citoyens ont parfois pris les devants dans cette quête pour des lieux de vie plus respectueux de l'existant, plus harmonieux, plus intégrés, plus raisonnables et responsables. Les regards des architectes guident alors nos pas dans des directions que nous n'imaginons pas. Laissez-vous porter, expérimentez, ils vont vous montrer !
www.brachard-detourdonnet.com

Architecte :

Pascal de Tourdonnet et Philippe Brachard

Année :

réhabilitation en 2012, immeuble des XIII^e et XVIII^e siècles

Durée des travaux :

6 mois

Surface :

80 m²

Ossature :

structure bois et panneau plaquage chêne

Sol :

sol lino caoutchouc naturel marque Nora (lés par rouleaux assemblés à chaud)

Menuiserie :

bois

Coût :

66 000 euros de travaux TTC (hors coût peintures et lasures)

Honoraires :

forfait adapté à l'opération, 15 000 euros

En partenariat avec

308



Chahuts a confié à l'auteur Hubert Chaperon le soin de porter son regard sur les mutations du quartier. Cette chronique en est un des jalons.

LA SAINT-MICHÉLOISE

« L'ANIMAL TRAVAUX »

Est-ce par habitude ou par solidarité que les gens continuent d'occuper les terrasses collées aux palissades derrière lesquelles rugit la bête ? Nous, c'est par conscience professionnelle, c'est notre sujet. Nous nous laissons ensevelir par l'activité tonitruante des machines qui défont l'ancien revêtement. En hurlant, l'un de nous fait remarquer que les stridences des godets sur le goudron sonnent comme des chants de baleines ! Il y a de l'énormité dans ce branle-bas de combat ! Les anciennes bordures en tas, on dirait les ruines des colonnes du Temple. Les amoncellements de gravats font un paysage d'après un bombardement. En arrachant la peau de la place, les machines semblent libérer des fantômes enfouis. Nous ressentons immédiatement le commencement d'un mouvement qui ne s'interrompra plus et ne nous attendra pas. C'est pour cette raison que nous tenons à observer la métamorphose au plus près. Nous prendrons le pouls une fois par semaine. Le lundi de préférence. Nous nous installerons où nous pourrons, pour quelques heures, le matin, et adopterons la qualité poreuse (la qualité plume de canard serait préférable ce jour-là, vu la petite pluie qui se met à tomber), et ce jusqu'à l'arrivée des peintres ! Éprouver la pulsation de la place en travaux. Faire l'éponge. Le lendemain, les pourfendeurs de la place sont au repos. L'animal travaux, comme l'animal volcan, a ses accalmies et ses réveils, ses déchaînements de violence et ses moments où il lèche de sa langue râpeuse sa fourrure en désordre, avant de reprendre ses éruptions. À chaque terrasse des cafés, attablés derrière les grilles, comme au zoo, les spectateurs sont fascinés par la bête. Les portes grandes ouvertes de l'église diffusent les grandes orgues, qui se mesurent aux rugissements des machines.



S'inscrivant dans les grands projets urbains en cours, les Bassins-à-flot attirent bailleurs et investisseurs. Vivre sur l'eau, c'est une idée en vogue. Mais les Bassins sont déjà habités. Quel avenir pour les habitats flottants ? Démocratisation ou enclavement d'un mode de vie alternatif ?

GREEN-WASHING

par Aurélien Ramos

HABITER SUR LES FLOTS

Il y a dans la ville des endroits qui touchent aux confins. À Bordeaux, c'est au nord qu'il faut aller pour atteindre les limites, pour être déjà presque dehors. Pas au sud, d'où vient la Garonne, pas à l'est depuis qu'un pont relie les deux rives. L'endroit où la ville rencontre l'infini extérieur, c'est bien au nord. L'estuaire, le Médoc, le bout des terres. Le ciel y signale l'océan. Il est plus vaste que nulle part ailleurs dans la ville. Il pèse lourd, il est le paysage dominant, se substituant à l'immensité sans relief qui l'approche. Et l'eau est partout, sous la terre et dans l'air. Aux Bassins-à-flot, c'est déjà une annonce des grands territoires qui mènent à l'océan. La ville s'interrompt un peu pour reprendre à Bacalan, mais c'est encore autre chose. Là, sous un ciel de rivage impétueux et sur la surface des Bassins, mer d'huile, il y a des bateaux, des péniches qui flottent entre deux eaux. On habite là. Ce sont les hommes des Bassins, ceux qui ont choisi de s'établir sur des maisons voyageuses. Vivre sur un bateau, c'est habiter une machine, alors le village minuscule des Bassins-à-flot ressemble un peu à un grand garage à ciel ouvert. Les tas non identifiables de pièces métalliques et de cordes rongées par le temps côtoient les bicyclettes et les chaises longues, les pots de fleurs bon marché et le linge qui sèche. Depuis leur havre, les habitants des Bassins regardent la ville gagner autour d'eux, de toutes parts. L'horizon, si lointain jusqu'alors, se hérissé de grues et bientôt se referme. De nouveaux voisins. Car les Bassins-à-flot sont convoités et les chantiers se pressent autour de leurs quais aux pavés déchaussés et couverts de mousse. Combien de temps les hommes des Bassins sur leurs maisons flottantes pourront-ils rester encore et bricoler leurs embarcations ? Le bric-à-brac quotidien d'un port habité aura-t-il sa place dans le futur quartier ? Car où aller si la Garonne et ses violentes marées leur sont hostiles ? Les Bassins-à-flot, refuge temporaire pour les voyageurs en transit, tendent à sédentariser leur population. La ville a du mal à accepter ses confins.

Pour suivre et/ou se faire une idée sur le projet urbain des Bassins-à-flot : www.bassins-a-flot.fr



LES INCLINAISONS DU REGARD

par les étudiants de l'Ensap Bordeaux

ALL OVER : L'ARCHITECTURE AU COLLÈGE

Derrière ce nom qui veut tout et rien dire se cache une aventure peu commune pour des étudiants en école d'architecture. Le principe : sortir des murs de ce lieu d'apprentissage pour s'aventurer dans ceux d'un autre, là où les élèves suivent un apprentissage général, et transmettre à notre tour.

Dans cette nouvelle posture, plus vraiment le droit à l'erreur. Comment – alors qu'à l'école nous avons du mal à écouter nos professeurs – allons-nous parvenir à captiver un public deux fois moins âgé que nous ? Une nouvelle mission d'intervenir pour laquelle nous n'avons pas vraiment nos habitudes. Chacun part alors avec ses propres bagages, sa personnalité et ses différentes expériences. Le tout mixé avec une grande dose de volonté. Les collégiens nous montrent à leur tour leur implication. Chacun à sa manière, avec ses capacités et ses préférences. Ils dessinent, découpent, collent, réussissant tous à matérialiser l'espace qu'ils s'étaient imaginé. Brouillons, dessins à la craie, au feutre, maquettes, pâte à modeler...

Après cette première manche vient l'étape de la réalisation à l'échelle 1 d'une scène modulable. À nouveau, ils dessinent, réfléchissent, mesurent, puis découpent, percent, vissent, assemblent, peignent... La structure se monte petit à petit. Cette grosse armoire aux portes dépliantes noires permet de s'ouvrir dans l'espace de la salle de conférences du collège et d'y accrocher des décors divers. Elle représente la formalisation des idées des collégiens, la mise en œuvre de leur imagination collective, l'esprit d'équipe, l'entraide et l'écoute de chacun. L'implication et la motivation constituant eux aussi une preuve de réussite de ce projet. Sa concrétisation finale sera la pièce de théâtre jouée le jour du vernissage sur notre « armoire-décor ».

L'aboutissement de cette expérience se dévoilera peut-être durant les prochaines années, quand ce travail réalisé ensemble portera ses fruits dans leurs esprits, quand germera dans leur tête un quelconque projet et qu'ils se souviendront, s'inspireront – consciemment ou non. L'expérience d'All Over pour les collégiens se veut non seulement une ouverture pure et simple vers le métier méconnu d'architecte, mais également une première approche de ce qui est enseigné en école d'architecture : la perception de l'espace. Quant à nous, « élèves-enseignants », nous nous faisons sans cesse la réflexion qu'en participant à cet atelier nous avons appris autant que nous leur avons appris.

Audrey Dejoue Rospabe et Moanna Rosier



© Nikolaus Ernult

Dichterisch wohnt der Mensch,
« L'humain habite en poète ».

LA CITÉ FRUGÈS OU LA POÉTIQUE DE LA MACHINE À HABITER

Ces mots de Hölderlin, repris par Heidegger dans un texte écrit peu après sa fameuse conférence de Darmstadt « Bâtir, habiter, penser » le 5 août 1951, préfiguraient une redéfinition ontologique de la notion de l'habiter. Cet aphorisme paraît remettre en cause les dogmes du mouvement moderne en architecture. Ils semblent dire en effet diamétralement l'inverse de ce que le mécanisme moderne, instauré par la révolution scientifique du XVII^e siècle, a tenté d'imposer sur une Terre ramenée à sa dimension physique, en deçà même du vivant : la dimension de la machine, qu'invoqua un certain Le Corbusier.

Cependant, la réappropriation patrimoniale de la cité Frugès tend à nous convaincre que Le Corbusier, génie visionnaire en avance sur son temps, reste d'actualité et n'a pas construit un réceptacle neutre réduisant au silence le poème du monde. Au contraire, le maître, en plus d'être l'architecte de la modernité, n'en demeurerait pas moins peintre, mais surtout poète. De quoi trouver sa place parmi les artistes hybrides de la génération 2.0. La cité Frugès naquit de sa rencontre avec Henry Frugès, industriel sucrier qui désirait loger ses ouvriers et qui lui donna carte blanche pour passer de la théorie à la pratique dans leurs conséquences les plus extrêmes. Après une période de déshérence, la mairie de Pessac entama une lente réhabilitation. La maison municipale Frugès propose aujourd'hui en partenariat avec le Frac des expositions d'art contemporain.

Jusqu'à la mi-décembre, l'exposition « Construire en série » traite de l'appropriation des lieux. Bertille Bak invite à une différenciation avec sa vidéo retraçant l'adaptation créative d'une population du Nord face à une expulsion. Frugès, dans les années 1920, voulait que sa cité permette l'accession à la propriété. À la cité Frugès, les habitants sont propriétaires, le patrimoine est habité, il est vivant et se transmet singulièrement et collectivement. Hervé Coqueret en vidéo donne à voir cette vie par la dissolution d'un bâtiment en sucre, sorte de dissolution/coagulation alchimique dans un bain atemporel. Damien Mazières dévoile l'architecture en peinture pour affirmer que, par-delà les lignes, notre existence se déploie au-delà des limites de l'objet moderne. Le vivant ramène le patrimoine, trop souvent synonyme de passé, dans le présent. Aussi Cyril Zozor, médiateur et médium du « *génus loci* », avec son équipe, anime des visites dans l'espace peuplé, offrant à ressentir – du local à l'universel – le caractère sensible de l'architecture. La vie qui habite la machine transforme la machine à habiter en machine poétique, car tout ce qu'on habite est la demeure de notre être. **Stanislas Razal**

« **Construire en série** », jusqu'au 15 décembre, maison municipale Frugès-Le Corbusier, Pessac. Visites sur place, réserver au 05 56 36 56 46. www.pessac.fr



percutant.

PAUL GROOTBOOM
**TOWNSHIP
STORIES**

■ LE CARRÉ
JEU 28 NOV 20H
VEN 29 NOV 20H

SANCTUARY
DU SUB
FRANCE

NOBBIT
INSTITUT
FRANÇAIS

R. Coqueret

■ ■ ■ **LE CARRÉ
LES COLONNES**
SCÈNE CONVENTIONNÉE

SAINT-MÉDARD-EN-JALLES
BLANQUEFORT

LECARRE-LESCOLONNES.FR

■ 05 57 93 18 93 ■ 05 56 95 49 00

■ #CARRECOLONNES



magistral.

ISRAEL GALVAN
**LE RÉEL /
LO REAL /
THE REAL**

■ LE CARRÉ
MER 4 DÉC 20H30
JEU 5 DÉC 20H30

J. Del Real



Riverside Press réconcilie tradition et modernité avec son imprimerie pensée par des designers plutôt bien dans leur époque.

LA REVANCHE DE GUTENBERG

Il y a un parallèle entre le milieu rock d'où viennent Pauline Barbe et Louise Dehaye et ce milieu professionnel où l'on met les mains dans le cambouis : on ne prend pas toujours au sérieux les filles qui ont des choses à dire ! Ces deux designers graphiques viennent d'ouvrir Riverside Press, un atelier d'impression typographique, une technique aussi connue sous le nom de « letterpress ». Si on pourrait bien sûr applaudir le maintien d'un savoir-faire artisanal vieux de 600 ans, il s'agit ici davantage de la rencontre classieuse des débuts de siècle, mêlant la minutie de l'imprimerie du début du xx^e avec la modernité graphique du début XXI^e. Le lieu est à la fois un studio de design graphique et un atelier d'impression. Pauline Barbe et Louise Dehaye peuvent donc prendre un projet en main de A à Z, ou bien n'en faire qu'une partie. Le but est ici de s'adapter à la demande, et non d'appliquer un raisonnement industriel. Dans un secteur en berne, le *letterpress* est une niche relancée par un courant venu des États-Unis, où il s'agit d'un moyen plus fréquent d'imprimer. En France, c'est devenu une alternative plus hype et underground, relancée par les *wedding planners* depuis un peu plus d'un an. Mais, elles, elles ne veulent pas entendre parler d'une mode éphémère. À force de détermination et avec l'aide d'une troisième « jeune fille » de 1947 – leur presse Heidelberg, nommée June –, Louise et Pauline ont gagné le respect de tous. « Normalement, notre métier s'arrête quand on envoie le fichier à l'imprimeur. Là, on éteint l'ordinateur, on met un tablier et on passe derrière. C'est fascinant de voir son travail prendre vie. » L'odeur de l'encre, le contact du papier, l'incroyable profondeur des couleurs et le souffle de la presse. Old school, mais surtout authentique. Chaque projet, chaque impression sont différents. Créer du beau et permettre au plus grand nombre d'accéder à ce procédé atypique. « Je me souviens quand j'étais gosse, pour la nouvelle année ou pour Noël, ma mère achetait des cartes et prenait une après-midi pour écrire ses vœux. Maintenant, ce genre de choses est terminé. C'est très pratique de s'envoyer des mails, mais ça n'a simplement pas la même valeur », se rappelle Pauline, sans jamais pointer vers le rétrograde. Revaloriser les supports qui vont perdurer dans le temps, remettre au goût du jour l'épistolaire et faire en sorte que les gens puissent toucher le papier avant de se l'approprier. Peu de courriels ont le même poids, en effet. **Arnaud d'Armagnac**

Riverside Press, 15, impasse Fauré, Bordeaux, 09 73 16 18 31.
www.riversidepress.fr



NEWS NUMÉRIQUES ET INNOVATION

E-RÉPUTATION DANS L'ASSIETTE

Faut-il avoir peur des avis lorsque l'on est hôtelier ou restaurateur ? C'est la question qui sera abordée dans le cadre du salon Exp'hôtel et du 6^e colloque régional de l'Umihra – Union des métiers et des industries de l'hôtellerie de la région Aquitaine. Animé par la CCI, cette conférence abordera le traitement de la e-réputation.

Exp'hôtel, le 18 novembre, Parc des expositions de Bordeaux
www.exphotel.fr

LIBRES !

Sous l'impulsion de dix-huit collectivités, dont Bordeaux, l'association Opendata France a vu le jour le 9 octobre. Cette ouverture des données permet de consulter et d'utiliser des informations publiques jusqu'alors détenues par les administrations et l'État. Quid de la législation ? La loi du 17 juillet 1978, toujours en vigueur, définit que ces données ne doivent pas être nominatives, ni relever de la vie privée.
www.opendatafrance.net

PAR ICI LES IDÉES

« Diffuser les idées qui pourraient changer le monde », voilà le but des conférences Ted, Technology Entertainment and Design. Né en 1984 en Californie, ce n'est qu'en 2009 que ce format prend en France. Bordeaux signe cette année sa 3^e édition. Ils seront douze à se relayer au théâtre Fémina le 30 novembre. Le thème de cette rencontre ? Le rêve. Les speakers de cette édition seront : Sophie Rose, Patrick Bonnaudet, Christine Aizpurua, Guillaume Comagnac, Olivier Dancot, Irina Dobre, Christian Beraud, Sandrine Pacitto-Mathou... Ils auront 18 minutes pour faire partager leur idée du « rêve ».

Ted*, le 30 novembre, théâtre Fémina, Bordeaux.
www.tedxbordeaux.com

ASSAUT SUR LA TOILE

Un atelier sur le thème « Créer et animer son site Internet » se tiendra le 2 décembre, salle Jean-Jaurès de la CCI. Destiné aux associations de commerçants, l'atelier délivrera durant la matinée les clés de la réussite d'un projet Web.

LOGICIEL LIBRE

Le 13 novembre à l'Hôtel de région, l'association ProLibre, le pôle de compétence en logiciel libre Aquinetic et le conseil régional organisent les Rencontres régionales du logiciel libre et du secteur public. Au programme : retour d'expérience le matin et démonstration de logiciels libres innovants l'après-midi.

Rencontres régionales du logiciel libre et du secteur public.
www.pole-aquinetic.fr

LES RENDEZ-VOUS DU NODE

Les cafés philonumériques – nouvelle rencontre mensuelle – proposent d'échanger autour d'un thème lié au numérique devant un apéro collaboratif. Clic et tchin !

Autre rendez-vous, le coding goûter. Sensibiliser les enfants à la programmation, aux jeux éducatifs ou imaginer des usages de l'open data dans l'enseignement. Enfin, une conférence autour de la question du pitch commercial et des entreprises : trouver les bons mots pour décrire en trente secondes son activité. Dates à guetter sur le site.

Rendez-vous du Node. www.bxno.de

GÉNÉRATION TRANSMÉDIA

L'emploi des différents outils numériques au service de la création artistique : une réalité qui motive le séminaire « Nouveaux territoires de la création » de l'Oara. Partenaire privilégié de la rencontre, le GMEA – Centre national de la création musicale d'Albi – apportera son travail de recherche quant à l'application des contenus numériques multimédia dans la création de spectacles vivants et autres arts plastiques. Tous les professionnels mais aussi les auditeurs libres sont conviés.

« **Les nouveaux territoires de la création** », le 29 novembre, au Molière Scène d'Aquitaine, Bordeaux. www.oara.fr



ENCHÈRES ET EN OS par Julien Duché

L'appauvrissement du patrimoine culturel par un handicap fiscal grandissant.

LE MARTEAU TREMBLE

Voudrait-on la tête du patrimoine culturel en France ? L'amendement proposé par la commission des finances de l'Assemblée nationale, relevant d'une part la taxe sur les métaux précieux de 7,5 à 12 %, et, d'autre part, celle pour la vente et l'exportation des œuvres d'art de 4,5 à 6 %, a-t-il été réfléchi au regard du marché et de la concurrence au niveau européen ? À vos calculatrices... Petit rappel pour comprendre : les biens mobiliers détenus par un ressortissant français dont la vente sur le territoire dépasse 5 000 euros sont soumis soit à une taxe forfaitaire sur les plus-values de 4,5 % + 0,5 % de CRDS, soit au régime de droit commun ouvrant droit à un abattement de 10 % à compter de la deuxième année de détention, permettant au propriétaire de l'objet d'être exonéré complètement au bout de 12 ans. L'intention du législateur serait à présent d'augmenter d'un côté pour réduire la TVA à l'importation à 5,5 %, alors que cette dernière – actuellement 7 % – devait selon les prévisions passer à 10 % en janvier 2014.

Les vases communicants n'arrêtent pas de se remplir et de se désempir avant même d'avoir pris une position ferme et définitive.

Dans un rapport d'information du Sénat, il est stipulé que l'introduction de la TVA dans les importations en Grande-Bretagne (qui est moindre qu'en France) a fait chuter les importations de 40 % en deux ans. Un positionnement qui n'est pas favorable à une relance du marché français, déjà concurrencé depuis des décennies par d'autres places mondiales plus attractives.

Ces mesures en cours de discussion sur le commerce de l'or ou des œuvres d'art pourraient accentuer le déplacement des transactions vers d'autres pays européens à la fiscalité plus souple, qui échapperaient ainsi au régime des plus-values et autres taxes et droits.

Dans tous les cas, si le législateur s'oriente vers un assouplissement de la fiscalité sur l'importation, le régime fiscal de Londres demeurera toujours plus favorable que celui de la France !

Il est à se demander si les différents rapports du Sénat et de l'Assemblée nationale, ainsi que ceux des différentes institutions liées au marché – qui soulignent tous et ce depuis des années que la fiscalité liée au marché demeure largement accablante pour nos ressortissants – ont bien été consultés !

LES VENTES DU MOIS

Argenterie et bijoux

Livres anciens et modernes

le 9 novembre, Jean dit Cazaux et Associés, 280, avenue Thiers, Bordeaux.

Argenterie et bijoux

Tableaux, meubles et objets d'art

les 15 et 16 novembre, Jean dit Cazaux et Associés, 280, avenue Thiers, Bordeaux.

Militaria et souvenirs historiques

le 16 novembre, étude Briscadieu, Bordeaux.
www.briscadieu-bordeaux.com

Curiosités indiennes

le 21 novembre, étude Baratoux, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.
www.etude-baratoux.com

Tableaux, meubles et objets d'art

le 23 novembre, étude Briscadieu, Bordeaux.
www.briscadieu-bordeaux.com

Jouets anciens

le 23 novembre, Vasari Auction, Bordeaux.
www.vasari-auction.com

Bijoux, orfèvrerie et objets de vitrine

le 30 novembre, Vasari Auction, Bordeaux.
www.vasari-auction.com





LA MADELEINE par Lisa Beljen

UNE PERSONNALITÉ, UNE RECETTE, UNE HISTOIRE

Rendez-vous dans la cuisine d'Éric Chevance, professeur associé au département théâtre de Bordeaux 3 et porte-voix Culture de Vincent Feltesse, candidat à la mairie de Bordeaux, pour la recette du jambon à la mode de chez nous.

«Je viens d'une famille liée aux métiers de bouche. Le père de mon père était boucher à Chablis, le pays du vin blanc, et les parents de ma mère étaient paysans. D'une certaine façon, ils étaient là pour nourrir les gens. Ma mère est née dans un village, du côté de Chablis, qui répond au nom charmant de Sainte-Vertu. Quand mon père a demandé sa main, il a fait ça dans les règles : en habit et avec des gants blancs. Mon grand-père lui aurait dit : "Toi, je ne te connais pas, mais je connais bien le bruit de ta voiture." Quand ma deuxième sœur est née, mes parents ont quitté la boucherie familiale. Mon père a fait toutes sortes de métiers : assureur, agent immobilier... C'est à cette époque que mes parents ont acheté un bar, le café Colbert, sur la place du village, à Seignelay, dans l'Yonne. Pour nous, les enfants, c'était plutôt pas mal, il y avait plein de gens, des jeunes. Il y avait un type qui était boucher chevalin et qui commandait un mètre de chopines de rouge tous les jours. Quand mon père sortait du boulot, il venait travailler avec ma mère. Par la suite, mes parents se sont installés à Auxerre et ont repris un autre bistrot. J'avais sept ou huit ans, et mon père m'a inscrit à l'AJ (le club de foot). Pour lui, c'était important qu'on fasse du sport. À cette époque, Guy Roux était entraîneur, il s'occupait aussi des petits, comme moi. Il avait des ambitions d'équipe professionnelle, et il était extrêmement dur, il nous mettait des coups de pied dans le cul ! On m'a alors inscrit au rugby, et j'y ai joué pendant dix ans. Mon père est devenu le dirigeant du club de rugby, et le bar est devenu tout naturellement le lieu de rendez-vous des sportifs, il y avait une bonne ambiance. Mes parents ont gardé l'affaire pendant un an, et ils ont ensuite acheté un restaurant, le Dauphin. C'était un bel endroit, dans une ancienne ferme, et mon père, qui avait un CAP de boucher charcutier, s'est avéré être un très bon cuisinier. Il faisait une cuisine régionale bourguignonne, et en même temps il essayait d'innover, c'était le début de la nouvelle cuisine. Sa spécialité était le jambon au chablis, aussi appelé « à la mode de chez nous », une recette qui venait du grand restaurant qui était en face de la boucherie de mes grands-parents. Ce plat est toujours resté à la carte, il avait beaucoup de succès. Mon père m'a donné le goût de la cuisine, mais il ne m'a pas appris à cuisiner. Quand je réalise un plat, pas d'improvisation, je suis la recette ; et pour le jambon au chablis, il n'est pas question que je touche à quoi que ce soit : sacrilège ! »

Le jambon au chablis est un plat en sauce où un bon jambon à l'os est recouvert d'une sauce à base d'échalotes réduites dans le chablis, de concentré de tomate et de crème fraîche, le tout passé au chinois après cuisson.

CUISINE LOCALE & 2.0

par **Marine Decremps**

DANCING MEAT !



Concept né en 2009, lakitchenmusic.com est un site Internet répertoriant plus de 100 recettes de cuisine à réaliser en accord avec des morceaux des meilleurs labels actuels. Jusqu'alors, on téléchargeait le podcast gratuitement. Le livre *Bon Appétions*, sorti en juin dernier, édité par LM Factory, propose treize recettes à base de viande et une compilation musicale réalisée avec l'artiste Kumisolo. Tous en chœur : « *La viande est dans la poêle, c'est trop de la balle !* » www.lakitchenmusic.com

SALON POUR CUISINE



Grand absent depuis dix ans, le salon de l'hôtellerie revient ! Exp'Hôtel - Salon de l'hôtellerie, de la restauration et des métiers de bouche - se tiendra du 17 au 19 novembre au Parc des expositions de Bordeaux-Lac. Ce retour en chiffres : 15 000 m², 250 exposants, 20 000 visiteurs attendus. Mais surtout un parrain de choix, le chef basque doublement étoilé Philippe Etchebest. Amoureux du Sud-Ouest, il assurera au Salon ses trois grands axes : localité, innovation, convivialité. www.expohotel.fr

SI ÉLÉMENTAIRE



Dans un contexte d'inégalité Nord/Sud, de mondialisation, la Campagne Alimenterre sensibilise citoyens et décideurs et donne son festival dans divers lieux de Pessac. Militant en faveur de l'agriculture viable pour tous, le festival propose trois niveaux de réflexion : « Comment imagines-tu ton alimentation en 2030 ? », « Qu'est-ce que manger ? » et des projections-débats d'après

la sélection de films du festival. Jusqu'au 30 novembre, pour sa 7^e édition, la sélection de cinq à sept films vise à informer, inciter et sensibiliser sur les impacts de notre habitus de consommation. www.festival-alimenterre.org

ÉPICURIENS, SAVE THE DATE !

Les 9, 10 et 11 novembre, les curieux seront accueillis par 51 vigneronnes de Sauternes et Barsac qui dévoileront toute la diversité de leurs vins. Au programme : concerts, dégustations, animations pédagogiques et gourmandes.

Les 23 et 24 novembre, un avant goût de fête attend les gourmands pour l'événement Loupiac et foie gras. Durant deux jours, le nectar des vignobles de côteaux de Loupiac rencontre le foie gras des Landes. Vingt-neuf châteaux participent à l'événement. www.sauternes-barsac.com et www.vins-loupiac.com

CONCOURS

Pour devenir le nouveau Talents gourmands du terroir, déposez votre dossier sur www.talents-gourmands.fr avant le 10 novembre 2013.

L'HUÎTRE DANS TOUS SES ÉTATS



Chroniqueur chez *Junkpage*, journaliste et président de l'association les « Afamés », José Ruiz présente *L'Huître*, son nouveau recueil de recettes. Entouré de douze chefs bordelais nouvelle génération - Alliance de Friands Amateurs de Mets Epicuriens et Savoureux -, ce gastronome réunit trois douzaines de recettes sublimant la belle du bassin d'Arcachon et des marennes Oléron. Au fil des pages, c'est la « bande » qui livre ses recettes magnifiées par les clichés de Claude Prigent.

IN VINO VERITAS par Satish Chibandaram

Depuis neuf ans, le château d'Arsac laisse carte blanche à une personnalité du vin pour une partie de sa récolte. Ntsiki Biyela va devoir se surpasser avec le millésime 2013.

LE DÉFI DE L'ŒNOLOGUE ZOULOU



Alors que Philippe Raoux et Patxi Miguel expliquent la philosophie de la « Winemakers' Collection » dans la salle à manger du château, Ntsiki Biyela écoute sagement. Elle ne comprend pas (ou peu) le français, mais elle connaît le topo. La maison est anglophone, comme l'utilisation intensive d'anglicismes dans sa communication le prouve. Elle sourit en hochant la tête, tandis qu'une journaliste britannique lui traduit quelques phrases. À quoi pense-t-elle ? Se retrouver invitée dans un château du Médoc pour vinifier une partie de la récolte est sans aucun doute un défi excitant. Surtout à la suite de Michel Rolland, Denis Dubourdiu et autres cracks qui l'ont précédée pour cette expérience dont le principe est plus simple que son application. Chaque année, le château d'Arsac confie une partie de sa récolte à un œnologue de renom. Celui-ci choisit une parcelle de 10 hectares sur les 50 de l'appellation haut-médoc (la maison en compte également 54 en margaux) et dirige les travaux de A à Z. Avec humour, mais avec une part de vérité, tant le domaine semble prêt à de grands sacrifices, Philippe Raoux précise que si on lui demandait des vendangeuses aux yeux bleus il ferait ce qu'il faut...

Ntsiki Biyela n'en a pas demandé tant. Cette jeune femme a grandi dans les collines du KwaZulu-Natal, la région la plus peuplée d'Afrique du Sud, et rien ne la prédestinait à devenir œnologue : « J'ai grandi avec ma grand-mère dans un village de huttes, et le seul alcool consommé était de la bière qui fermentait dans de vieux pots. » Malgré des résultats scolaires brillants, ses demandes de bourse d'études d'ingénieur dans les universités restèrent vaines jusqu'à ce qu'une compagnie aérienne sud-africaine soucieuse de diversité ethnique ne lui propose des études d'œnologie dans la prestigieuse université de Stellenbosch (Cap-Occidental). Elle sauta sur l'occasion malgré une ignorance totale du vin. Mais Ntsiki Biyela apprend vite. En 1998, diplôme obtenu, elle trouve un emploi chez Delheim, un des pionniers du vin blanc en Afrique du Sud, avant d'entrer en 2004 à Stellekaya, d'une taille plus modeste, où elle vinifie encore et qu'elle a contribué à élever dans la hiérarchie sud-africaine au point de devenir la femme vigneronne de l'année en 2009. Tout le monde s'accorde à penser que Ntsiki Biyela n'aura pas la partie facile avec ce millésime considéré comme le plus poussif depuis plus de vingt ans. D'autant que Philippe Raoux estime

que des trois éléments du terroir – le sol, le millésime et l'humain – c'est le troisième qui prévaut. Autrement dit, il s'agit de prouver qu'un vin peut être bon quelles que soient sa provenance et les conditions météo. Dans le Médoc, cela s'appelle une révolution. Cela n'empêche pas Ntsiki de sourire : « Pour moi, c'est un challenge encore plus excitant. Malgré tout, la vendange s'est bien déroulée [rires], et, ici, les conditions de travail sont extraordinaires. Je repars au milieu du mois [octobre, ndlr] et je reviendrai en janvier pour trois jours, juste avant de commencer les vendanges dans l'hémisphère Sud. » Wait and see, comme on dit à Arsac.

Winemakers'Collection : 2005, Michel Rolland (France, surnommé « le magicien »); 2006, Denis Dubourdiu (France, « le professeur »); 2007, Andréa Franchetti (Italie, « le poète »); 2008, Stéphane Derenoncourt (France, « l'autodidacte »); 2009, pas de cuvée; 2010, Éric Boissenot (France, « le Médocain »); 2011, Zelma Long (USA, « la scientifique »); 2012, Susana Balbo (Argentine, « la virtuose »). Le coffret des six premières bouteilles de 2005 à 2010 est sorti. www.chateau-arsac.com

14 oct. 2013 **17 jan. 2014**

VIGNES à la CARTE

Mille ans d'évolution en Bordelais (XI^e-XX^e siècle)

Visite guidée chaque mardi à 10h

CONCEPTION GRAPHIQUE: JOËLLE DUCOURRET

ENTRÉE
LIBRE ET
GRATUITE

EXPOSITION

À travers 66 originaux d'archives du Moyen âge au XX^e siècle, l'exposition vous invite à découvrir les traces de l'histoire d'un vignoble qui a fait connaître au monde entier les noms de Graves, Saint-émilion, Médoc, Sauternes, Entre-deux-Mers...

Un cycle de 6 conférences est proposé.

Prochaine conférence : **28 novembre > 18h**

Le vin de Bordeaux en Allemagne : facteur de la réconciliation franco-allemande après la Seconde Guerre mondiale ?

Retrouvez l'ensemble du programme des conférences sur

archives.gironde.fr

72-78 cours Balguerie-Stuttenberg 33000 Bordeaux
VOÛTES POYENNE • Tél. 05 56 99 66 00
Du lundi au jeudi de 8h30-17h, le vendredi de 8h30-16h

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES | Gironde LE DÉPARTEMENT



Cuisine, accueil, décor et idées, tout va bien chez Elvis, rue des Piliers-de-Tutelle. Et pourtant, un a priori tenace nous tenait éloignés de ce restaurant. Dont acte.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #72 par Joël Raffier

Faire goûter un vin avant de servir une bouteille ou même un verre. L'idée est si simple, si évidente, qu'on se demande comment personne n'y avait pensé avant à Bordeaux. D'ailleurs, quelqu'un y a peut-être pensé avant. Samuel Maingau ne sait pas s'il est le premier ou le seul, mais il adore ça : « Les gens ne vont pas au restaurant pour être éduqués, et je préfère qu'ils soient heureux avec ce qu'ils choisissent eux-mêmes. J'en ai eu assez de faire réimprimer la carte, alors un jour j'ai décidé de poser ma dizaine de bouteilles sur le comptoir et d'inviter les gens à venir choisir seuls. Si une table se met d'accord sur un vin, la soirée commence bien, non ? » Deuxième avantage, il fait connaissance avec sa clientèle, crée du contact, anime le bar. Sans forcer personne. Après tout, on ne va pas toujours au restaurant pour créer un contact avec le patron. Il est par contre toujours agréable de trouver des endroits animés, non guindés, où l'on entend des rires, où un échange est toujours possible, et, comme le dit Samuel, « où le serveur n'a pas les yeux sur la montre ». C'était déjà le cas chez Matteo, petite brasserie rue de la Merci, qu'il a quittée en 2008 avant de partir faire le tour du monde : « J'ai visité dix-neuf grandes villes en quatre-vingts jours. C'est idiot, je sais, mais

je n'avais pas plus de temps. Je ne le referais pas. » C'est quand même pendant ce voyage qu'il a trouvé le nom de son restaurant, Elvis, dans des circonstances qui n'ont rien à voir avec le chanteur, et qu'il vous racontera lui-même si vous le lui demandez. Longtemps, je suis passé devant Elvis sans avoir envie d'y entrer. Parfois, les noms des restaurants sont exaspérants. Je n'ai rien contre le King, mais je me demandais ce qu'il venait faire là. Car le logo, plutôt réussi et très années 1950, est trompeur. Décoré par des photos prises autour du monde, ce petit endroit possède une sorte de chic urbain, dépouillé et contemporain, avec lampes design qui tombent du plafond. Là encore, l'expérience prouve que l'amour du design n'induit pas nécessairement celui du bon pain. Heureusement, les deux ne sont pas antinomiques. Elvis n'est pas seulement un nom, un concept, une idée de nom, un décor ou même une présence avenante : c'est un bon restaurant. Pour 12 ou 14 euros, on a un menu à midi avec œufs mayonnaise (peut-être les œufs étaient-ils un peu froids), gaspacho, fish and chips avec de la julienne (ou lingue) en bâtonnets, brochettes de bœuf et frites maison, croustillant de fromage de chèvre au miel. À la carte, un amateur de cuisine

régionale trouvera son compte avec le magret grillé (25 euros), le feuilleté de boudin, le chorizo (14 euros), tout comme le client aux goûts plus sophistiqués avec le dos de cabillaud au curry du Bengale et légumes au cumin (23 euros). Encore une fois, on pourrait s'alarmer devant ces variations et ces directions divergentes dans la géographie culinaire. Mais tout cela est bien fait, frais, précis, goûteux, en ordre, sans prétention : « Nous ne visons pas la grande gastronomie, mais nous ne voulons pas avoir honte de ce que nous servons. » Pour les desserts, on vous recommande les choux à la chantilly. Un grand classique, quasi défendu, et qu'on ne trouve plus que dans les mariages : « Mon père était pâtissier-chocolatier-glaçier à Sainte-Foy-la-Grande. Il est venu me montrer comment faire. » J'espère qu'il n'a pas oublié de lui préciser que les choux doivent impérativement être servis frais. On peut s'autoriser plus transgressif encore avec le viennois Elvis, qui, pour le coup, rappelle Presley et sa fatale addiction aux lipides et aux glucides : un caramel amalgamé à une crème fraîche liquide et servi glacé avec une boule de glace vanille, du chocolat chaud et de la crème Chantilly... Graisseland ? Le gourmand Samuel défend

la gourmandise : « Cela donne quatre couches de dessert, je sais. Mais c'est bon... » On est moins convaincu avec le petit-suisse au Nutella, facile à tester à la maison. Du transgressif (mon poids!) on passe au régressif (mon quatre-heures!). « Cela vient de Matteo, je ne l'avais pas au départ, mais je l'ai remis à la carte, à la demande. Il ne faut surtout pas mélanger. L'idée est d'alterner, cuillerée par cuillerée, l'amertume du fromage blanc avec le sucre de la pâte... » Un salon privé est à disposition à l'entresol. Table ronde, bibliothèque, tourne-disque avec vinyles (on peut apporter les siens), sofa. Il ne manque rien. Pour les copains amateurs de sport, il y a même une télévision. Avec en prime un petit côté clandestin et libertaire qui ne déplaît pas à l'amphitryon : « Il y a des dîners de copines, des anniversaires, et, un jour, c'était pour une demande en mariage. C'est gratuit, il suffit de demander lors de la réservation. » Le salon peut recevoir jusqu'à 12 personnes. Le soir, trois menus à 20, 30 et 40 euros. Les verres coûtent de 6 à 12 euros, et les bouteilles de 16 à 56 euros. Qu'il est bon de se débarrasser d'un a priori négatif.

Elvis, 13, rue des Piliers-de-Tutelle. Ouvert du mardi au samedi. T. 05 56 81 85 79.

AQUITAINE en scène

PLUS DE 200 ÉVÉNEMENTS CULTURELS

CINÉMA • MUSIQUES • ARTS DE LA SCÈNE • LIVRE • PATRIMOINE • EXPOSITIONS ET COLLOQUES

AQUITAINEENSCENE.FR



RÉGION
AQUITAINE

novembre
au
cinéma

En Dordogne, profitez
des festivals pour visiter
les belles salles de cinéma

Les Rencontres du réel

3 - 9 novembre
MONPAZIER

Le Festival du film de Sarlat

12 - 16 novembre
SARLAT

Et dépaysement assuré avec
«L'Inde et la Chine, les géants de
l'Asie» au Festival international
du film d'histoire de Pessac
18 - 25 novembre
PESSAC



Facebook.com/Aquitaineenscène



Frank Margerin sera de passage au BD Fugue Café à la fin du mois, pour une rencontre dédicace de *Je veux une Harley*, tome 2, mode d'emploi pour le meilleur et pour le pire à l'adresse des néoconvertis. Sa venue n'est pas un événement, c'est une occas. Celle de se replonger dans son univers unique qui, mine de crayon, a dessiné la synthèse de la ligne claire belge et du rock'n'roll vécu par les petits gars du triangle Montrouge-Malakoff-Porte-de-Vanves. La banane a blanchi, mais elle dépasse toujours du cadre, tandis que Lucien, Riton, Gillou et Rocky se reposent en attendant de reformer leur rock band sur grand écran. Tintin à Bruxelles, Corto Maltese à Venise, Elvis à Memphis, Johnny Hallyday en Suisse, Lucien à Malakoff. Tout est en ordre. Le dessinateur nous accorde gentiment une heure de conversation au téléphone. *Propos recueillis par Joël Raffier*



MARGERIN, 35 ANS DE SOCIOLOGIE SANS ASPIRINE

Pour *Je veux une Harley*, vous avez travaillé avec un scénariste. Que s'est-il passé ?

Je voulais faire une pause avec Lucien. Thierry Tinlot, à l'époque rédacteur en chef de *Fluide*, m'a présenté Marc Cuadrado, lui-même dessinateur de BD, mais qui m'a fait lire un scénario. Cela m'a bien fait rigoler. Des histoires de motos... Banco. Le succès a été au rendez-vous, on en a sorti un deuxième tome, et un troisième est en préparation.

À lire ces deux volumes, on dirait que vous êtes passé des européennes aux américaines, une révolution ?

La raison est simple. Il se trouve que Marc Cuadrado a une Harley, et comme le récit est autobiographique, voilà. Je n'y suis pour rien [rires]. C'est son univers, je l'ai dessiné.

Toujours pas de Harley ?

Non, mais je n'exclus pas d'en posséder un jour. J'ai une BMW R 100 de 1979, une 500 XT que j'utilise tous les jours, une Triumph Bonneville de 1968, une BSA A7 de 1955, deux trials, une Montesa et une Bultaco, un vieux scooter Bernardet et une Vespa.

Cette histoire vous a donné envie d'entrer dans un club Harley ?

[Rires] Normalement, si on a bien lu, cela ne donne pas envie, mais bon, certains aiment ça et tant mieux pour eux.

Vous avez eu des « autorisations » pour décrire le monde des Hell's Angels ?

Les Hell's ne sont jamais cités, attention, hein ! Nous avons inventé les noms. On ne sait jamais. Ces gens ont quand même de l'humour, mais bon, vaut mieux éviter de les froisser. Cela dit, j'ai pas mal de copains Hell's Angels et cela se passe très bien, mais c'est un copyright et ils payent pour avoir ce nom.

C'est rare de faire vieillir un personnage dans la bédé comme vous l'avez fait avec Lucien...

Le problème, c'est que je me suis toujours un peu raconté à travers lui. Quand j'avais 25 balais, ça fonctionnait, mais à 55 ans il y a eu un petit fossé. Cela faisait huit ans que je ne l'avais pas dessiné et, comme j'avais fait *Momo le coursier* entre-temps, je n'ai pas eu envie de revenir en arrière et peut-être de régresser. J'avais aussi envie de raconter ce qui me tenait à cœur, comme la paternité et l'époque. Les gens ont été un peu surpris, mais finalement cela a été bien accueilli je crois.

Vous n'avez pas eu à vous poser la question de la musique qu'il écoute, elle n'a pas changé...

Lucien, c'est un peu une caricature. J'en connais des Lucien, des gens qui vivent dans le passé, qui ont choisi les années 1950 et 1960 comme cadre de vie. Lucien est nostalgique, et il l'était déjà à 20 ans. Il écoute toujours les Chaussettes noires à l'époque des punks... On est nombreux à être ainsi, d'une manière ou d'une autre. C'est une question de goût... En vieillissant, on s'aperçoit que la tête peut rester jeune, contrairement au corps. Pourquoi s'habiller en vieux ? Si je vois des types de 70 ans en Perfecto et santiags je ne trouve pas cela ridicule. Par contre, lorsque j'étais gamin, cela me faisait rire d'imaginer des vieux rockers...

Comment expliquez-vous cette popularité ?

Je crois que les gens se reconnaissent un peu en lui, tôt ou tard. Il a vécu des choses qu'on a tous vécues : les copains, le camping, les galères, les vacances... Et puis, il n'a jamais été une crapule... Il avait un look de blouson noir, mais, dans l'esprit, c'est un jeune rocker passionné mais gentil.

Il y a une histoire où il est un peu limite avec sa bande, non ?

[Rires] C'était tout au début. Je l'ai mis dans des situations où il se laisse un peu entraîner [rires] ; le personnage n'était pas tout à fait défini, mais il est vite devenu sympathique et inoffensif...

Pourquoi avez-vous refusé qu'il devienne un dessin animé ?

C'était une boîte de dessins animés débutante.

Ils m'ont montré ce qu'ils faisaient et j'ai trouvé que c'était un peu léger.

Je n'avais pas envie de laisser faire un Lucien foireux. J'ai eu un peu peur, quoi, et j'ai voulu le

préserver. J'ai proposé Manu. Cela m'amusait de créer un nouveau personnage avec une petite mèche blonde. La série n'a pas été un grand succès ; je ne la renie pas, même si je m'attendais à un truc plus abouti. De temps en temps, des gens m'en parlent encore, alors...

Tous ces détails...

Je pense que j'ai un bon sens de l'observation et puis j'ai toujours aimé les détails, c'est vrai. Gamin, j'adorais les illustrations de Dubout, le travail de Sempé, tous ces gens qui chargeaient beaucoup les images. J'en profite pour faire des clin d'œil à des copains, sans oublier de faire figurer des vieux objets de ma collection.

Parfois, vous modifiez la coupe de cheveux de Lucien. On le retrouve avec une coupe médiévale lorsqu'il cherche un appart ou encore avec d'autres coupes lorsque sa fille lui dit qu'il est ringard...





La banane, pour Lucien, c'est plus qu'une coiffure, c'est une philosophie. Lorsque sa fille lui fait cette remarque, vexé, il essaie autre chose, mais bon, il

revient vite au basique. Dans *Lucien s'maque*, de retour du service militaire, il n'a pas la banane non plus, et ce pendant tout un album... Mais, c'est vrai que lorsque je dédicace je dessine une banane, parce que Lucien, sans, c'est pas lui...

Oscar Wilde disait que le jour le plus triste de sa vie fut lorsqu'il a lu que Lucien de Rubempré s'était pendu dans sa cellule, et je suppose que ce fut le cas pour beaucoup en lisant Lucien s'maque...

[Rires] Écoute, non, je ne crois pas. C'est un album que beaucoup de gens m'amènent en dédicace en me disant que c'est un de leurs préférés.

C'est très discret dans la saga, mais Lucien a un nom de famille. Pourquoi Lebrac ?

Le nom est apparu dans *Lucien s'maque*. Il y a un Lebrac dans *La Guerre des boutons*. Dans le film (d'Yves Robert, 1962 [ndlr]), je le trouvais beau mec, sympa, et quand j'ai cherché un nom, j'ai pensé à Lebrac (qui est aussi le nom d'un personnage d'illustrateur dans *Gaston Lagaffe* [ndlr]).

Lucien a sa statue à Angoulême. Cela fait quoi d'arriver à un rond-point et d'y trouver sa créature, immense et allongée ?

C'est rigolo, même si je le trouve assez moche en l'état. En 1993 (l'année qui a suivi le Grand Prix de la ville d'Angoulême [ndlr]), on a installé une exposition avec Lucien qui lisait par terre, un truc sophistiqué. Maintenant, sans le bouquin, on se demande ce qu'il fait. Bon. La statue a été posée à divers endroits et chaque fois vandalisée. Ils lui ont même piqué une basket qu'on a retrouvée par la suite.

Antoine de Caunes vous a-t-il demandé la permission pour la banane de Didier l'embrouille ?

Non, bien sûr. Aucun problème. Elle a été reprise un peu partout, dans la publicité pour La Vache qui rit à une époque... J'ai même vu un Droopy avec ! Ce sont de petits hommages qui me font plaisir, en fait. On ne m'a jamais demandé d'autorisation.

Vous avez souvent souligné ce que vous devez à la ligne claire et à l'underground américain. Lucien, c'est Gaston rock ?

Oui, c'est ça.

Derrière Gaston, on a découvert les Idées noires de Franquin, mais qu'est-ce qui se cache derrière Lucien ?

[Rires] La face obscure... Non, je suis désolé, cela aurait pu être un scoop, mais je ne suis pas dépressif comme l'était Franquin. J'aime la vie, je suis très heureux, même si il y aurait de quoi voir les choses en noir. Je reste résolument optimiste. Je pense que l'on s'adaptera et qu'on s'en sortira d'une manière ou d'une autre.

Les planches en noir et blanc du début, c'était un choix ou une contrainte ?

J'étais publié dans *Métal hurlant* qui avait

quelques feuillets en couleur, mais le reste du journal était en noir et blanc, et comme j'étais un auteur débutant, on m'a demandé d'attendre... Ensuite, le journal est passé à la couleur, et Lucien aussi.

Vous êtes arrivé à Métal hurlant en 1976, mais avec quels personnages ?

Simone et Léon, ma première bédé, dans le numéro 6 (in *Tranches de Brie* [ndlr]). Lorsque j'ai présenté mon dossier à Jean-Pierre Dionnet, je n'avais que de petits dessins. Il m'a demandé de lui faire quatre pages.

C'était comment Métal hurlant en 1976 ?

C'était un journal qui débutait, fondé par Dionnet, Jean Giraud (alias Moebius) et Philippe Druillet. Moi, mon rêve, c'était de travailler pour *Pilote*, le magazine qu'ils avaient quitté pour se révolter contre Goscinny, qui voulait trop les diriger, un peu comme des enfants voulant s'émanciper du père. Avec le temps, *Métal* a pris de l'ampleur, est devenu d'avant-garde, et puis Lucien est arrivé. *Pilote* a commencé à décliner et je n'ai plus voulu quitter *Métal*.

Ils vous ont accueilli, mais c'était quand même un magazine de SF...

C'était bien le problème. Au début, j'étais très embêté, car ce n'était pas du tout mon univers. Alors je rajoutais des Martiens dans mes histoires... C'était des parodies de SF avec des super héros super ringards. Je me suis adapté.

Ensuite, Philippe Manœuvre a créé les hors-séries spécial rock, et j'ai créé la bande à Lucien pour l'occasion, bien décidé à abandonner la SF.

Ce que Dionnet a accepté. Lucien a pris le pas sur les Martiens. J'avais trouvé mon héros.

Vous avez aussi collaboré à Rock & Folk...

Très vite j'ai été sollicité par des revues diverses, aussi bien dans l'underground, comme *Best*, *Viper*, *Zoulou*, *Zéro*, que dans des parutions grand public, comme *Okapi*, *Je bouquine* et *Phosphore*... Il y avait énormément de magazines dans les années 1980...

Vous avez aussi fait des pochettes de disques, dont celle de Touche pas à mon pote d'Alain Baschung...

Je ne l'ai jamais rencontré. C'est SOS Racisme qui m'avait demandé si je pouvais faire quelque chose. J'ai fait tout un tas d'affiches pour des associations : Greenpeace, Amnesty International, etc.

Parfois, vous vous moquez du rock, gentiment, mais quand même...

Quand on se moque du rock, il faut se moquer de tout le monde, sinon c'est pris pour de la mauvaise foi, on donne l'impression de défendre son camp. Je n'ai pas de camp, en fait, j'aime toutes sortes de musiques. Des gens un peu ridicules, il y en a partout, chez les punks, les rockers, les rastas, les classiques (et aussi ceux qui n'écoutent pas de musique [ndlr])... Quand on se moque des gens, ils ne se reconnaissent pas forcément. Ils pensent qu'on se moque des autres.

En 2006, vous faites paraître Shirley et Dino, un album qui n'a pas marché, sur l'histoire de ce duo de music-hall venu d'ailleurs...



Je les ai connus tôt. Ils sont venus me voir pour que je leur fasse une affiche. Pour me remercier, ils m'ont invité à une représentation donnée dans une bibliothèque où ils avaient rassemblé quelques mômes pour faire un public. Je ne les connaissais pas. J'ai eu l'impression qu'ils sortaient de mon travail, leur physique et leur costume, j'ai halluciné. Leur histoire n'est pas banale.

En 2008, vous quittez votre éditeur Les Humanoïdes associés pour rejoindre Fluide glacial...

Ce n'était pas de mon initiative. Les Humanos m'ont dit qu'ils avaient une proposition qu'ils préféraient ne pas refuser et comme ils étaient un peu dans la merde, j'ai accepté. Je serais bien resté, car j'avais des attaches avec cette maison, et je suis fidèle. Finalement, j'ai trouvé une très bonne équipe à Fluide ; je m'y suis plu, d'autant qu'à nouveau j'ai pu être prépublié dans un mensuel.

Où en est le projet d'adaptation de Lucien au cinéma ?

Je suis en train d'écrire le scénario. C'est un peu long, mais c'est le cinéma, c'est cher, il faut que ce soit super bétonné. Il y a des faiblesses que j'essaie d'améliorer. Depuis quelques jours, j'ai un coscénariste plus expérimenté qui a pointé les points bavards et délicats. Si tout va bien, ce devrait être fait à la fin du mois (novembre [ndlr]).

Qui va l'interpréter ?

J'ai pensé à plein de gens, mais, soit ils sont trop chers, soit pas libres ou pas assez connus. Pour trouver les financements il faut des *bankables*. On a pensé à Dino pour Rocky. Ce sera l'adaptation de *Toujours la banane*, dans lequel Lucien remonte son groupe de rock. Il faut que les comédiens aient la soixantaine... Pas facile.

Et pour la réalisation ?

Ben, ce serait moi...

????!!!

Je n'ai pas d'angoisse à ce niveau-là. Quand tu fais de la bédé, la technique narrative est très proche des story-boards du cinéma. Porter un film qui coûte plusieurs millions d'euros, cela doit être assez stressant, mais c'est quelque chose que je veux faire depuis longtemps, une sorte de rêve. On verra.

Rencontre dédicace, samedi 30 novembre, 15 h, BD Fugue Café, Bordeaux.
www.bdfugue.com



AU CINOCHÉ



© Blue Spirit animation

Matisse et Gaudí à l'écran

Dans un tableau inachevé vivent trois sortes de personnages, que le peintre a plus ou moins « finis » : les Toupins, qui sont entièrement peints, les Pafinis, auxquels il manque quelques couleurs, et les Reufs, qui ne sont que des esquisses. S'estimant supérieurs, les Toupins prennent le pouvoir. Persuadés que seul leur créateur peut ramener l'harmonie, Ramo, Lola et Plume réussissent à quitter le tableau pour partir à sa recherche... *Le Tableau*, un film animé splendide, de Jean-François Laguionie, images inspirées de Matisse, Derain, Bonnard, Gaudí... Yves Legay animera la séance de la P'tite Université populaire du cinéma. Cours, goûter, puis projection.

Enfants accompagnés, sur inscription, dès 7 ans, cinéma Jean Eustache, mercredi 6 novembre, à 14 h 15, Pessac. www.webeustache.com

SUR LES PLANCHES



DR

Seule face à la mer

Où on retrouve la marionnettiste, danseuse et plasticienne Aurélie Morin (Petites Migrations), avec la compagnie Théâtre de nuit. *L'Enfant de la haute mer*, inspiré de la nouvelle de Jules Supervielle, est écrit comme un long poème. Le texte raconte l'histoire d'une petite fille solitaire. Elle vit sa vie d'enfant tout en cherchant son père et en hélant les bateaux qui passent. Qui est-elle ? Que fait-elle ici ? Et si tout cela n'était qu'un rêve ? Le travail d'ombres du Théâtre de nuit traduit le rêve par des images oniriques.

L'Enfant de la haute mer, dès 7 ans, mardi 5 novembre, Le Galet, à 14 h 30 et à 20 h, Pessac. www.pessac.fr

Magie et as de pique

Suite à un accident, un homme se retrouve précipité dans le monde des cartes. Devenu « maître-cartes », il entraîne le public dans un univers fantastique où les cartes prennent vie, prêtes à lever le voile sur une part de leur mystère. Personnage central de

cette fable étonnante, l'As de pique a des choses terribles à révéler. Commence alors un voyage dans le temps, une aventure poétique, une épopée surréaliste, à travers l'histoire secrète des cartes. Voilà plus de vingt ans que le virtuose Belkhéir Djénane, dit Bébel le magicien, joue des tours à se tordre la raison.

Belkhéir – Une carte ne vous sauve pas la vie pour rien, dès 10 ans, mercredi 6 novembre à 20 h 30, Le Carré-Les Colonnes, Saint-Médard-en-Jalles. www.lecarré-lescolonnes.fr



Papas, garages et compagnie

Un spectacle sur un personnage très souvent absent de la création jeune public : le papa. Un enfant-pomme s'interroge sur la place des pères, des hommes. Et il se demande où est son papa quand il n'est pas là. Son grand-père va sortir un capharnaüm de son garage et mettre en scène les éléments qui vont lui permettre de construire une histoire pour répondre à ce que fait un papa... pas là. L'auteur de cette pièce, Jean-Louis Buecher, se transforme en grand-père, héros d'un garage magique. Art brut, théâtre d'objets, pour une pièce pétillante, qui fascinera les parents autant que les bébés. Et c'est gratuit !

La Mécanique des papas, par la compagnie Smala bleu-théâtre, dès 10 mois, samedi 9 novembre, 10 h, Le Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



La beauté des laids

Gaston et Lucie est un concert-vidéo pour les plus de 6 ans qui retrace l'histoire d'un petit gars moche, mais moche au-delà du supportable. Et malheureusement pour lui, il vit dans un pays où tous ses congénères sont d'une beauté à couper le souffle. Ce qui pourrait expliquer son exclusion

et le fait qu'on l'a porté volontaire pour affronter un monstre violet et végétarien. Dans son malheur, ce jeune garçon s'apercevra que la fille du roi est elle aussi d'une laideur repoussante... Gratuit !

L'Incroyable Histoire de Gaston et Lucie, avec Monsieur Lune, dès 5 ans, samedi 9 novembre, à 11 h et à 17 h, Le Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



DR

Des bestioles en concert

Biques et piafs est un ciné-concert inventif où de drôles de bêtes entraînent dans des contrées imaginaires. Orchestré en direct par deux musiciens multi-instrumentistes qui ont fait la gloire du groupe La Tordue (Éric Philippon et Pierre Payan). L'univers musical qu'ils créent avec des instruments, des jouets (boîte à cui-cui, pipeau) et des objets (papier, casserole, sac en plastique) donne une teinte et un relief particuliers aux images et accentue l'humour de ces petits films.

Biques et piafs (un joyeux bric-à-brac musical), à partir de 2 ans, 23 novembre à 20 h, sous Chapitoscope, Créon. www.mairie-creon.fr



© Erik Damaino

Que vous avez de grandes dents...

Ah, ça fait mouche, hein, tout de suite... Dans ce conte chorégraphié, Sylvain Huc joue avec la peur. La petite fille, dansée par Cécile Grassin, et le loup, Sylvain Huc, sont en survêtement et jouent à se faire peur ou à se faire plaisir, ou les deux... dans une course poursuite endiablée. À voir !

Le Petit Chaperon rouge, dès 7 ans, vendredi 15 novembre, 20 h 30, salle de Fongravey, Blanquefort. www.lecarré-lescolonnes.fr

PETITS ENCAS

Jeux vidéos

Bis repetita, deuxième séance autour du jeu vidéo au Rocher. Animé par Nicolas Baridon et Julien Dronval, deux professionnels (IDSC) pour proposer une autre façon de voir les jeux vidéo. Deux séances durant lesquelles les experts mettent en avant les jeux

« indépendants » et présentent une nouvelle idée de penser au jeu, de l'aborder et d'y jouer. Ils parleront aussi des différents métiers qui gravitent autour de ce milieu.

Jeux vidéo autrement, dès 13 ans, mercredi 13 novembre, 15 h et 17 h, Le Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr

Bourse aux jouets

Bourse vente, samedi 30 novembre, de 10 h à 19 h, rue du Professeur-Chavannaz, Villenave-d'Ornon, 05 56 75 80 89.

La ville en LEGO

Le week-end des 22, 23 et 24 novembre se tiendra la 2^e édition de « Fans de briques LEGO » à Talence. L'exposition aura pour thème « La région bordelaise passée, présente et future ». Jeux et concours pour tous, enfants et adultes.

Gratuit pour les moins de 3 ans. Du samedi 23 novembre au lundi 25 novembre, Espace Médoquine, Talence. www.talence.fr

À vos livres !

Nouveau rendez-vous du club Jeunes Lecteurs de Comptines pour les enfants de 8 à 12 ans, gratuit, sur inscription.

Club Jeunes Lecteurs à la librairie Comptines, mercredi 6 novembre de 16 h à 18 h, Bordeaux, 05 56 44 55 56.



DR

Toi tu piques et moi je couds

Découverte de l'exposition « Réinventer le monde – Autour de l'usine » du Frac, une exposition monographique des artistes Iratxe Jaio & Klaas van Gorkum. À cette occasion, l'association Sew & Laine suivra la trame de l'exposition pour tricoter un atelier rempli de machines à coudre et de matériaux en tous genres ! Chacun pourra piquer, rembourrer, détourner : toutes les étapes de la fabrication d'un objet permettront de se familiariser avec les us et coutu(r)es de la culture textile. Pour les enfants et leurs parents, grands-parents, amis...

Atelier « Toi tu piques et moi je couds », le samedi 9 novembre, de 15 h à 17 h, et le vendredi 29 novembre, de 18 h à 20 h, au Frac Aquitaine. www.frac-aquitaine.net



Art de vivre L'adaptabilité est symbole de modernité –
Les systèmes d'aménagement USM conjuguent
esthétique et créativité.

AGORA

17, cours G. Clémenceau, 33000 Bordeaux
Tel. 05 56 06 05 86, Fax. 05 56 23 08 84
agora.mobilier@wanadoo.fr, www.agoramobilier.com

USM
Systèmes d'aménagement

2014 AGORA 2014

**BIENNALE D'ARCHITECTURE,
D'URBANISME ET DE DESIGN**

**11, 12, 13, 14 SEPTEMBRE 2014
ESPACES PUBLICS**

Commissaire :
Youssef Tohmé

Scénographe :
INSIDE/OUTSIDE
Petra Blaisse

Prix d'architecture :
Eduardo Souto de Moura, Pritzker Price 2011

Prix du design :
Arturo Dell'Acqua Bellavitis, Président
de la Fondation Triennale de Milan

Appel à idées « Habiter les toits » :
Francesco Bandarin, Sous-directeur général
de l'UNESCO pour la Culture

Prix photo :
Georges Rousse

Prix des associations :
Anne Bosredon-Monnier